







1G 366/62

I 179

22.C.
DESCRIPTION
HISTORIQUE
DU
ROYAUME
DE
MACACAR.

DIVISE'E EN TROIS LIVRES

Augmentée de diverses pièces curieuses.



A R A T I S B O N N E,
Chez E R A S M E K I N K I U S,

M. DCC.





A U

TRES-REVEREND PERE

LE TRES-REVEREND PERE

DE LA CHAISE,

CONFESSEUR

D U R O Y.



MON TRES-REVEREND PERE,

*Le Royaume de Macassar n'est
point , comme on l'a crû si long-
temps , un Pais desert & sauvage ;*

* 2

Il

Il a ses beautez & ses richesses, & j'ose dire qu'il y en a peu que la nature ait plus liberalement partagés. Quand il n'auroit point d'autre avantage que celui d'avoir esté un des premiers objets du zele du grand Saint François Xavier, vous l'aimeriez, MON TRES-REVEREND PERE, & je suis seur que vous vous fériez toujours un plaisir d'en voir la Description, & d'en apprendre l'Histoire.

Je me persuade même par les soins que vous voulez bien prendre des jeunes Princes de Macaçar que sa Majesté a la bonté de faire élever dans vôtre College de Paris, qu'il vous reste encore quelque esperance de la conversion de ce Royaume infidele. En effet, qui sçait les desseins que la Providence a sur eux? & ne peut-on pas croire qu'elle ne les a conduits en France par des voyes toutes extraordinaires, que pour leur faire
por-

porter quelque jour dans leur País la
Foy qu'ils ont receüe chez vous, & la
gloire des Noms Augustes dont ils ont
esté honorez à leur Baptême. Si ce bon-
heur leur arrive, rien alors ne leur man-
quera de tout ce qui pourra faciliter l'exé-
cution d'une si sainte & si loüable entre-
prise; car s'ils ont besoin de Missionnai-
res capables de seconder leur zele, on pour-
ra-ils en trouver de plus zelez, & en
plus grand nombre, que dans cette célé-
bre Compagnie, qui depuis pres de deux
siecles travaille avec tant de succez à con-
server la pureté de la Religion Chrétienne
dans les lieux où elle est deja établie, &
à la faire recevoir aux Nations même les
plus éloignées qui ne la connoissent point
encore. Si la protection de nôtre Invinci-
ble Monarque leur est necessaire, l'em-
pressement, que vous avez eü jusqu'à pre-
sent pour tout ce que vous avez crû pou-
voir rendre son Regne aussi agreable à Dieu
& utile à son Eglise, qu'il est glorieux

pour sa Majesté , qu'il est doux , qu'il est heureux pour ses Peuples , me fait esperer que vous employerez volontiers en leur faveur le credit que vous vous êtes si justement acquis auprès de luy , par la sagesse de vos Conseils , par la droiture de vôtre Conduite , par le des-interessement & la fidelité de vos services.

Pour moy, MONTRES-REVEREND PERE , qui suis témoin de la sincerité avec laquelle ces jeunes Princes ont renoncé aux impietez de Mahomet, & qui vois tous les jours avec quelle docilité ils goûtent les maximes de l'Évangile , je puis , en quelque façon , vous répondre de leur perséverance dans l'amour de la Religion qu'ils ont embrassée , & je me crois d'autant plus obligé de vous en rendre compte , que je sçai que vos plus ardens desirs ne tendent qu'à l'accroissement de l'Empire de JESUS-CHRIST.

Personne n'ignore , MONTRES-REVEREND PERE , que c'est

là

là où vous mettez toute vôtre gloire , & que negligant les loüanges que vous pourriez tirer d'une profonde érudition , & d'une connoissance exacte de tout ce que l'Antiquité a de plus curieux & de plus singulier , vous donnez toute vôtre application à étouffer les nouveautés qui pourroient troubler le repos de l'Eglise : vous mesurez vos plaisirs par ses Triomphes , & vous n'avez pas ressenti tant de joie lors que Monsieur le Comte de la Chaise vôtre Illustre Frere est monté au rang où la Noblesse de son Sang , les services de ses Ancestres , & son propre merite l'ont élevé , que quand vous avez vu détruire l'Herésie , & regner une Pieté solide dans un lieu où il est rare d'en trouver même les apparences. C'est MON TRES-REVEREND PERE , ce qui fait aujourd'hui , au milieu de tant d'éminentes qualitez que vous avez , le juste sujet de l'admiration de toute la France : c'est ce qui vous rend si digne de la con-

*fiance du plus grand Roy du Monde ; &
c'est ce qui m'engage à estre toute ma vie
avec un profond respect.*

MONTRES-REVEREND PERE,

**Vôtre tres-humble & tres-
obeissant serviteur.
N. GERVAISE.**

AVER-

AVERTISSEMENT

D U

LIBRAIRE.

COMME je suis persuadé qu'on est assez sur ses gardes pour ne pas adjoûter foi aux calomnies qu'un livre dédié à un Jesuite seme contre les Hollandois, & contre leur Religion, je n'ai point fait difficulté d'imprimer ce livre qui les traite injurieusement, quoi que j'aye de très grandes obligations à ces derniers, & si grandes même que je ne les puis reconnoître que par des prières très ardentes qu'il plaise à Dieu de benir de plus en plus leur gouvernement, & leur personnes. Je croi le monde si persuadé de leur bonté envers leurs sujets, de leur charité envers les affligez, de leur douceur envers leurs ennemis, & de leur justice envers tout le monde, que je croirois employer ma plume inutilement, à leur donner un éloge que leur conduite leur attire immanquablement de tous ceux qui aiment la pratique de ces vertus, n'y ayant que des envieux, ou des scelerats, qui sous le voile de la Religion, cachent un orgueil, & une avarice insatiable, qui les leur
refusent

AVERTISSEMENT

refusent. Je n'ai donc pas joint la Relation de la guerre du Macaçar à l'Histoire de ces peuples, afin de faire voir la justice des Hollandois, & l'infidelité de leurs ennemis, une autre raison m'y a engagé; j'ay cru qu'on seroit bien aise de connoître le genie de ces peuples, & j'ai trouvé dans cette Relation trois Lettres qu'ils ont écrites à Mr. Speelman, & au Conseil de Batavia qui m'ont semblé très propres à cet effet. En les lisant sans reflexion, leur tour bisarre & qui n'a rien de nos manieres n'en donne pas une opinion avantageuse, mais en les considérant attentivement, sur tout quand on aime plus les choses que la maniere de les dire, on y trouve un fonds de bon sens qui me fait dire hardiment, que si toute la nation ressemble à ceux qui les ont écrites ils doivent être de très habiles gens dans le fons, quoi qu'à nôtre égard ils n'en ayent pas l'apparence.

Reçois donc Lecteur un livre que j'ai crû assez bon pour meriter d'être imprimé, profite de l'utile, récrée toi de l'agrecable, & tâche en reprimant la calomnie de fermer la bouche aux calomniateurs.

HISTOIRE



HISTOIRE DU ROYAUME DE MACACAR.

LIVRE PREMIER.

*Contenant la situation du País, ses Fruits,
ses Plantes, ses Animaux, ses Rivières,
& ses Villes principales.*

LE Royaume de Macaçar que
ses habitans appellent Mancâ-
çar, est situé dans la partie la
plus Meridionale de la grande
Ile Celebes. Dans sa longueur, qui se
prend du Septentrion au Midy, il peut
avoir environ six vingts lieuës: Et il n'en
A a guere

a guere moins de quatre vingts dans sa largeur, qui est celle que l'on donne ordinairement à cette Isle.

Quoy qu'il ait toujourns passé pour un des plus puissants Royaumes des Indes, il n'y a pas plus de quatre-vingts ans, qu'il ne s'étendoit encore que depuis le quatrième jusqu'au sixième degré de latitude Meridionale; car les Royaumes de Mandar & de Bouguis qui le bornoient du costé du Septentrion, n'ont esté conquis & unis à la Couronne de Macaçar; que par l'Ayeul du Roy qui regne à present.

Ce Prince qui dès sa plus tendre jeunesse avoit paru passionné pour la gloire, au dela de ce que les Indiens ont accoustumé de l'estre, se proposa d'abord la conquête entiere de cette Isle. Le succez de ses premieres Campagnes le flatta de l'esperance, qu'il pourroit en venir à bout en tres-peu de temps, & sans beaucoup hazarder: car l'épouvante qu'il jetta dans tous les endroits où il commença de porter la guerre, fut si generale, que les plus fortes Villes se croyant trop foibles pour soutenir un siége, luy ouvrirèrent leurs portes si-tost qu'il les eut fait sommer de se rendre. Mais une mort impreveuë arrêta le cours de ses victoires, lors qu'il estoit

estoit sur le point de se voir Maître de tout ce Pais.

Ce Prince non content du grand nombre de Concubines qu'il entretenoit, charmé de la beauté de la femme d'un des plus puissans Seigneurs de sa Cour, se mit en teste de l'enlever. Son Epoux qui l'aimoit autant qu'il en étoit aimé, en fut pénétré de douleur; mais il crut qu'il devoit dissimuler son ressentiment, jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'occasion favorable de s'en venger. Trois ou quatre mois après elle se presenta d'elle même, telle qu'il la pouvoit desirer. Le Roy voulant donner à sa nouvelle Maîtresse le divertissement de la pêche, la fit un jour monter seule avec luy sur la plus magnifique de ses galeres; le mary jaloux s'y glissa adroitement parmy les rameurs, sans qu'il fût appercû, & quand il se vit assez éloigné du rivage pour ne pas apprehender les soldats de la Garde qui y étoient restez, il entra hardiment dans la chambre où le Prince étoit seul avec la Dame, se jetta brusquement sur luy le poignard à la main, & luy en donna cinq ou six coups qui le firent tomber mort à ses pieds; puis, sans s'étonner, il se precipita dans la mer, sans qu'on ait jamais pû sçavoir ce qu'il étoit devenu.

Mais quoy qu'il se fût ainsi dérobé au châtiment qu'il meritoit, son crime ne demeura pourtant pas impuny. On se saisit aussi-tost de ses plus proches parens & de ses meilleurs amis, & on les jetta tous dans des chaudières d'eau bouillante où ils finirent leur vie par le plus long & le plus cruel de tous les supplices.

La nouvelle de ce funeste accident jettâ tout le Macaçar dans une consternation qui ne se peut exprimer, & jamais il n'auroit pû se consoler de la perte qu'il avoit faite en la personne d'un si grand Roy, s'il ne luy eût laissé en mourant deux fils aussi braves que luy, & tres-dignes de luy succeder.

L'aîné qui s'appelloit *Craén Sombanco*, n'estoit encore que dans sa vingt-deuxième année, quand il monta sur le Trône. Il n'y fut pas long-temps sans remplir la bonne opinion que les peuples avoient conçu de son merite. A peine eut-il rendu les derniers devoirs au Roy son Pere, qu'il se mit à la teste d'une puissante armée, pour achever la conquête des Provinces de Mandar & de Bouguis, qui avoit esté si glorieusement commencée. Il fut si heureux dans cette entreprise, & le Prince *Daën Ma-allé* son frere luy rendit

dit de si grands services, qu'en moins d'un an, s'estant rendu Maître de ces deux Provinces, il retourna à Macaçar chargé de leurs dépouilles, & cinq Princes qu'il avoit fait prisonniers dans cette guerre y firent l'honneur & le plus bel ornement de son triomphe.

Il pouvoit en même temps s'emparer encore du Royaume de Toraya qui estoit contigu à la Province de Mandar, & le seul qui luy restoit à conquérir jusqu'à la Ligne. Cette conquête estoit d'autant plus aisée que ses Places sans defenses, ou malgardées, n'estoient pas en état d'arrester une armée depuis dix années toujours victorieuse: mais l'amour des plaisirs fut plus fort chez luy que celui de la gloire, & ne fut pas moins fatal à sa reputation, qu'il l'avoit esté à la vie du Roy son Pere. Lassé de faire la guerre avec avantage, il alla chercher un indigne repos dans sa Ville capitale, & s'estant abandonné à toutes sortes de débauches, il attira sur luy les plus grands malheurs qui puissent tomber sur un Souverain.

Les Hollandois à qui il avoit permis de s'établir & de trafiquer dans ses États, & qui épioient l'occasion des'y fortifier, profiterent de sa mauvaise conduite. On

verra dans la suite par quelles intrigues ils engagerent la Province de Bouguis à se révolter, & comme enfin ce malheureux Prince fut contraint de s'accommoder avec eux, à des conditions qui rendront son nom odieux & méprisable à toute la posterité. Aussi après un traité si honteux, comme il n'avoit plus rien à ménager, il ne songea qu'à se divertir, & s'estant bien-tost épuisé par l'excès d'une vie voluptueuse, il finit ses jours comme la plupart des Rois des Indes, qu'on voit rarement aller jusques à quarante ou cinquante ans.

Daën Ma-allé son frere, & Pere de ces deux jeunes Princes, *Loüis Daën Rourou*, & *Loüis Dauphin Daën Toulolo*, que le Roy a la bonté de faire élever à Paris dans son College des Jesuites, devoit naturellement, & selon les loix les plus inviolables de l'Estat, succeder à la Couronne de Macagar; car là, comme dans la plus grande partie des Royaumes de l'Inde, les freres y succedent à l'exclusion des enfans legitimes. Mais il y avoit déjà quelques années que les Hollandois qui l'aprehendoient extrêmement, parce qu'il estoit plus politique que son frere, & qu'il les connoissoit beaucoup mieux que luy, avoient

avoient trouvé le moyen de le luy rendre suspect, & de l'éloigner de la Cour.

Craën Biset fils unique de *Sombanco*, se prévalut de l'absence de *Daën Ma-allé*, & se fit proclamer Roy le jour même de la mort de son Pere, pour ne pas donner le temps aux amis de son Oncle, de s'opposer à son Couronnement. Il ne fut pas plutôt sur le Trône, qu'il assembla ses Estats pour leur dire qu'il estoit resolu de declarer la guerre au Royaume de *Toraja*, qu'il s'y trouvoit engagé par le triste souvenir qui luy restoit des mauvais traitemens que le feu Roy son Pere en avoit reçu pendant les dernières années de sa vie, qu'il ne pouvoit pardonner à ces peuples barbares, les courses & les degats qu'ils avoient faits tant de fois sur ses terres, que son propre honneur, la sûreté de ses Estats, mais particulièrement l'intérest de la Loy de Mahomet dont il faisoit profession, demandoient de luy qu'il ne laissât pas plus long-temps en repos des gens qui s'estoient rendus indignes de vivre, puis qu'ils n'avoient vécu jusqu'à présent que pour opprimer leurs voisins, & que pour s'opposer à l'establissement de la veritable Religion, qu'il estoit prest de sacrifier ses biens & sa vie même pour

l'exécution d'un dessein qui luy paroïssoit si pieux & si juste, mais qu'il exhortoit aussi tous ses fideles sujets d'y contribuer de leur part, de la maniere qu'ils le pourroient sans s'incommoder, ne voulant pas leur estre à charge ny rien exiger d'eux, que ce que la pureté de leur zele pour la Religion, la consideration du bien public & l'amitié qu'ils avoient pour luy, leur conseilleroient de faire en cette occasion.

Quoy que tout le peuple se trouvast bien de la paix dont il jouïssoit, & que le Roy même eût bien prévu qu'il auroit de la peine à l'engager à faire la guerre, son discours neanmoins fit tant d'impression sur les esprits, que peu de temps après il se vit à la teste d'une puissante armée presté à le suivre par tout.

Les habitans du Royaume de Toraja en ayant esté avertis, ne crurent pas qu'il fut à propos de l'attendre, ils abandonnerent leurs Villes pour se retirer dans les forests & sur les montagnes. La ils sçurent si bien se retrancher & se servir de tous les avantages des lieux, que le Prince qui les suivoit en queue, eut besoin de tout son courage pour mépriser le peril qu'il

qu'il y avoit de les attaquer : En effet ils s'y défendirent pendant plusieurs jours avec tant de resolution & de succès, que le Roy y perdit plusieurs de ses meilleurs Officiers, & que le nombre des morts qui demeurèrent sur la place, se trouva presque égal de part & d'autre.

Le Prince voyant la difficulté qu'il y avoit de les forcer dans leurs retranchemens, fit mettre le feu aux forests, qui les déroboient à sa veüe, & contraignit ainsi la victoire, qui jusqu'alors estoit demeurée en suspens de se declarer pour luy. Une partie de ces misérables, mit les armes bas, & vint implorer la clemence du Vainqueur. Il en usa si bien avec eux, qu'il cassa même quelques uns de ses Capitaines, parce qu'ils avoient eu la hardiesse de les insulter en sa presence, & il donna leurs charges à ceux d'entr'eux, ou qu'il avoit reconnu les plus braves lors qu'il les avoit attaqués, ou qu'il sçavoit ne s'estre pas engagez volontairement dans le party qu'ils avoient suivy.

Ceux qui après l'incendie qui les avoit mis hors d'estat de se défendre, ne voulurent pas se rendre au Vainqueur, s'enfoncerent dans de plus épaisles forests & dans les montagnes les plus escarpées, où

la prudence ne permettoit pas qu'on les poursuivît. Ils y occupent encore aujourd'hui vingt-cinq à trente lieuës de pais, d'où ils n'oseroient sortir. Là ils ne vivent que de chair de Cerf & de Sanglier, dont la chasse fait presque leur unique occupation. Le seul fruit dont ils puissent manger se nomme *Bacaran*, il est gros comme la teste, sa peau est toute verte & sa chair est assez blanche. L'arbre qui le porte est à peu près semblable à l'Oranger. S'ils avoient du sel pour assaisonner leurs viandes, un peu de ris pour manger, & de la toile pour se vêtir, ils pourroient aisément se passer des Macarais, mais le besoin qu'ils en ont les oblige d'aller quelquefois les chercher, *incognito*, pour en acheter, & pour leur donner en échange de la poudre d'or, de l'opphyon, & des poisons les plus subtils qui se puissent trouver dans le monde, dont tous ces lieux sauvages sont remplis. Ils savent si bien les preparer, qu'il suffit quelquefois d'y toucher ou de les sentir, pour en mourir. De là vient que leurs flèches qui sont toujours empoisonnées (car c'est principalement pour cet usage qu'ils en font un si grand trafic) ne font point de blessures qui ne soient mortelles.

Au

Au reste depuis que l'Alcoran a esté reçu dans l'Isle, ces peuples de Toraja ont quitté le Paganisme, & reconnoissent un premier estre, qui est le principe & la fin de toutes les choses créées. Ils l'adorent & le prient à certaines heures du jour & de la nuit, comme font les Mores; mais pour la Religion Mahometane, ils ont toujours constamment refusé de l'embrasser, & on ne peut s'imaginer jusqu'où va l'aversion qu'ils en ont. Comme ils sçavent qu'elle a servy de pretexte au Prince qui les a chassés de leur País pour leur faire la guerre, ils ne peuvent pas en entendre parler sans se mettre en colere & sans luy donner mille maledictions. J'ay ouï dire qu'il ne seroit pas bien difficile de leur faire recevoir l'Evangile, s'il leur estoit annoncé par des personnes qu'ils ne pussent point soupçonner d'estre d'intelligence avec les Macaçarais. Ils ont retenu quelques anciennes loix selon lesquelles ils vivent dans une grande union les uns avec les autres. Le vol & l'infidelité dans le commerce, sont des crimes qui ne se pardonnent jamais dans leur petite Republique. Aucun étranger, tel qu'il puisse estre, n'y peut entrer sans une permission expresse de l'Officier qui est préposé

posé pour veiller à la seureté du Pais, & s'il s'en trouve qui ne l'ait pas, sans autre forme de proccz, il est condamné & conduit en même temps au dernier supplice. C'est cette victoire si fameuse dans les Indes, que le Roy de Macassar remporta il y a environ sept ans, sur ceux de Toraja, qui luy a assésuré toutes les conquestes qu'avoient fait avant luy ses Ancêtres, & qui luy a donné toute cette partie de l'Isle de Celebes, qui s'étend depuis la ligne équinoxiale jusqu'au sixième degré de latitude meridionale, qu'il possède paisiblement aujourd'huy.

Comme ce Pais est au milieu de la Zone torride, il est aisé de croire qu'il y fait extrêmement chaud. Il ne seroit pas possible même d'y vivre, si ces chaleurs excessives n'estoient moderées par des pluyes assez abondantes qui ont accoustumé de rafraichir la terre cinq ou six jours avant & après toutes les pleines Lunes, & pendant les deux mois que le Soleil y passe, en parcourant les signes du Zodiaque. Ce mélange de pluyes & de chaleurs joint aux vapeurs qu'exhalent continuellement les mines d'or & de cuivre, qui sont en assez grand nombre dans le Pais, y excite presque tous les jours au

cou-

coucher du Soleil , des tonnerres si furieux , qu'ils font toujours trembler les plus resolus.

L'air y seroit sans doute tres-mal sain , s'il n'estoit purifié par les vents du Nord qui y regnent la meilleure partie de l'année ; si-tost qu'ils viennent à manquer , ce qui n'arrive que tres-rarement , tout le Pais est affligé de peste , de petite verolle & de plusieurs autres maladies contagieuses qui le desolent ; mais aussi quand ils continuent d'y souffler de même force , tout le monde s'y porte bien , & la plupart des hommes y jouissent d'une santé parfaite , jusqu'à l'âge de cent , ou de six vingts ans.

De toutes les Provinces qui composent ce Royaume , il n'y en a point qui n'ait quelque avantage particulier qui la distingue & qui la rende necessaire aux autres , celle où l'on ne voit que des rochers & des montagnes inaccessibles , des plaines inhabitables , des chemins si difficiles , que les chevaux & les éléphants même ont de la peine à s'y soutenir , ne laissent pas toutes ingrates qu'elles paroissent , de contribuer autant que les autres à la richesse du Pais ; car dans quelques-unes il y a des Carrieres d'où on tire de tres-belles pierres,

res, ce qui ne se trouve dans presqu'aucun autre endroit des Indes; & dans d'autres il y a des mines d'or, de cuivre & d'estain: les mines & les rivières de la Province de Toraja dont j'ay déjà parlé, fournissent une assez grande quantité de poudre d'or; & après que les ravines qui se precipitent des montagnes de Mamoja, se sont écoulées, on trouve souvent dans les vallées de petits lingots d'or. Des personnes dignes de foy m'ont assuré qu'il s'en étoit trouvé un il n'y a pas encore long-temps, qui n'étoit guere moins gros que le bras.

Les forêts sont remplies d'hebeniers, de bois de calambouc, de calamba, de sandale & d'autres especes dont on se sert pour teindre en verd & en écarlatte. Cette teinture est si vive & si brillante, qu'elle efface presque toutes celles qui se font en Europe. Mais le bois le plus commun, c'est celui de charpente & de menuiserie, car il ne se vend pas là davantage que celui qui s'achete en France pour brûler. De là vient qu'on y bâtit des vaisseaux à meilleur marché, qu'en aucun port qui soit en Europe.

On trouve encore dans ces forêts une fort grande quantité de bambous: ce sont des cannes fort droites qui peuvent avoir
quatre

quatre ou cinq toises de hauteur. Elles sont si solides & si dures, quand elles sont en maturité, que les naturels du Pais en font des cabannes, de petits bateaux & des flèches. Leurs branches sont armées de longues & venimeuses épines qui en desflendent les approches. Quand elles commencent à germer, on les coupe par tranche, & on s'en sert dans les meilleurs ragoûts. Il n'y a point de lieu dans les Indes où elles viennent mieux, que dans le Macaçar; par tout ailleurs elles n'ont guere qu'un pied de diametre, mais là elles en ont souvent plus de trois: de sorte que comme elles sont creuses au dedans, les Macaçarais ont coûtume d'en faire des tambours qui font presque autant de bruit que les nôtres.

Il y a d'autres Provinces que la nature semble n'avoir fait uniquement que pour le plaisir de leurs habitans, elles sont arrosées par de grandes rivières fort poissonneuses, qui leur fournissent pendant toute l'année la meilleure partie de leur nourriture. On rencontre d'espace en espace de petits bras qui s'en détachent pour aller arroser dans la campagne les citronniers & les orangers qui n'y sont jamais sans fleurs ou sans fruits. On ne trouve
point

point en Europe de plus beaux païsages ny qui soient plus agreablement diversifiez, les arbres y sont toujourns verds, les oiseaux y chantent toute l'année; il y a des fruits mûrs en toutes les saisons, & en tout temps, la campagne, & les jardins sont couverts de fleurs. Le Jasmin, les roses, les tubereuses, les œillets & plusieurs autres fleurs particulieres au Païs, qui ne cedent à celles-cy, ny en odeur, ny en beauté, les parent chacune à son tour. La plus belle de toutes est sans difficulté celle qui se nomme *Bounga Gené Maura*; elle a quelque chose du lys, son odeur est infiniment plus douce, & se fait sentir de bien plus loin. Les Naturels en tirent une essence admirable dont ils se parfument pendant leur vie, & qui sert encore à les embaumer après leur mort. Sa tige peut avoir deux pieds de hauteur, elle ne sort pas d'un oignon comme le lys, mais elle est produite par une grosse racine fort amere, dont on se sert ordinairement pour la guerison de plusieurs maladies, sur tout des fièvres pourpreuses & pestilencielles.

Entre tous les oiseaux qui y naissent, & que la beauté du Païs y attire des Isles voisines en si grande quantité, que l'air en est

est quelquefois obscurcy, il y en a quelques-uns qui ne se voyent point en Europe. Celuy qui mē paroist le plus beau n'est guere plus gros qu'une alloüette; son bec est rouge, le plumage de sa teste & de son dos est verd, celuy du ventre tire sur le jaune, & sa queue est du plus beau bleu du monde. Il se nourrit d'un petit poisson qu'il va chasser sur la riviere dans certains endroits où son instinct le conduit; il y voltige en tournoyant à fleur d'eau, jusqu'à ce que ce poisson qui est fort leger, croyant qu'il pourra l'attraper, saute en l'air, & tâche de prendre le dessus pour fondre sur luy, mais l'oiseau sçait si bien prendre son temps & ses mesures, qu'il le prévient, l'enleve avec son bec & l'emporte dans son nid pour s'en nourrir un jour ou deux, après lesquels, *Ten rou joulon*, c'est ainsi qu'il se nomme, retourne à la chasse comme auparavant. Il y a des Vautours, des Aigrettes, des Tourterelles & des Canards sauvages. Les Corbeaux qui y sont en trop grand nombre, s'y laissent prendre aisément; mais il est dangereux de se familiariser avec eux, car ils ne caressent que pour mordre, ou pour égratigner avec leurs ongles, qu'ils ont là plus gros & plus pointus, qu'en France.

On y voit aussi des Peroquets de plusieurs couleurs , il y en a de verds , de blancs & de bigarez ; les blancs qui sont plus gros que les autres , y sont les plus estimez , leur bec est noir , & ils ont dessus la teste une belle huppe jaune qu'ils étendent en forme de couronne , quand ils sont en belle humeur. On les appelle *Jangan Cacatoña* , parce qu'ils repetent souvent ces dernieres syllabes. S'ils sont instruits de bonne heure , ils apprennent à parler en fort peu de temps , ils parlent même plus distinctement que les nôtres , & se rendent fort familiers avec ceux qui les approchent.

Les Peroquets bigarez sont de deux sortes , les uns sont mêlez de rouge , de verd , & de jaune , & les autres sont presque tous rouges. Ces derniers se nomment , communément *Lourys* , ils ont la gorge d'un couleur de feu dont l'éclat est relevé par de petites rayes noires , que la nature semble avoir pris plaisir d'y mêler , pour le faire paroître encore plus brillant & plus vif ; quoy qu'ils semblent être plus tristes & plus mélancoliques que les autres , ils ne laissent pas d'avoir de bons momens , & de réjouir quelquefois assez agreablement les passans.

On

On ne manque point non plus dans ce Royaume de tous les oiseaux domestiques qu'on nourrit en France ; il y a des Oyes, des Pigeons, des Canards, & les Poulles, y sont si communes, qu'elles ne s'y vendent pas plus de deux ou trois sols la douzaine.

A tous ces agrémens & ces commoditez de la vie, il faut ajouter les Canes de sucre, le Poivre, le Betel & l'Arck qui s'y donnent presque pour rien. Ces peuples ont reconnu sans doute que leur terre n'estoit pas propre pour la Noix muscade ny pour les autres épiceries, puisqu'ils n'ont point coûtume d'en planter ; mais ils ne laissent pas d'en avoir autant qu'il leur en faut pour leurs besoins, & pour en vendre même aux Marchands étrangers, à qui ils veulent donner la préférence : car malgré la vigilance & l'envie des Hollandois, ils en tirent tous les ans des Isles de Bouton & d'Amboine, la charge de quatre ou cinq grands vaisseaux.

Le ris y est admirable & beaucoup meilleur qu'en aucun autre endroit des Indes, il y en a de blanc & de noir. Celui-cy a un goût de noisette fort agreable, que l'autre n'a point ; il est même beaucoup plus léger, plus delicat & plus

tendre : mais la bonté de l'un & de l'autre doit estre moins attribuée à celle du terroir , qu'à l'affiduité du travail de ceux qui les cultivent. Car comme le ris ne profite point , si sa racine n'est toujours bien humectée , les rivières du Macaçar n'ayant pas coutume de se déborder dans les campagnes , de même que le Nil en Egypte & les autres fleuves dans la plus grande partie des Indes , ils sont obligez de faire d'espace en espace , des fossiez pour y recevoir & y conserver les eaux des pluyes dont ils les arrosent avec une peine incroyable , une fois ou deux le jour , pendant la secheresse. De là vient que leur ris ne prenant d'eau qu'autant qu'il luy en faut pour entretenir la fraîcheur de sa racine il est bien plus nourrissant , que celuy de Siam qui en a trop. Aussi voyons nous que les Macaçarais sont ordinairement d'un temperament plus fort & plus robustes que les Siamois. C'est encore par cette même raison , que leurs arbres n'étant point sujets aux inondations , portent des fruits d'un goust bien plus fin & plus exquis que les autres.

Les meilleurs de tous , sont les Mangues , les Oranges & les Melons d'eau.

Les

Les Figues y sont beaucoup plus sucrées qu'en France. L'homme le plus robuste ne l'est pas assez pour en porter une seule grappe, ou paquet. Les Portugais les appellent *Bananes*, & les gens du Pais, *Onty*: elles ne sont guere plus grosses que nos figues blanches, mais beaucoup plus longues; il s'en trouve qui ont près d'un pied de long. Quoy que l'arbre qui les porte ait du moins un pied & demy de diametre, il a si peu de solidité & de consistance, qu'on peut aisément & sans effort le rompre avec la main. Il croist jusqu'à la hauteur d'une bonne toise, ses feüilles seroient assez semblables à celles de nos poirées, si elles n'estoient pas un peu plus grandes, elles s'ouvrent fort lentement; & en s'ouvrant, elles découvrent un gros paquet de petites feüilles rouges, dans lequel ces figues sont renfermées, elles sont séparées les unes des autres par des pellicules aussi minces & deliées, que celles qui separent les grains des grenades. Si-tost qu'elles sont meures, l'arbre pourrit, mais ce n'est qu'après avoir poussé plusieurs, rejettons qui dans la même année portent des fruits. Quand on coupe ces figues par tranches, on y remarque des

croix , qu'on diroit que la nature a eu dessein d'y imprimer , cela fait que les Portugais qui sont fort scrupuleux , pour ne pas dire superstitieux dans bien des choses , ne les coupent jamais , croyant qu'ils ne le pourroient faire sans perdre le respect qu'ils doivent à la Croix.

Les Mangues y viennent tous les ans dans une si grande abondance , que les arbres en romproient si on n'avoit pas soin de les étayer , si tost qu'elles commencent à grossir. Ces arbres qu'on appelle Manguiers sont ordinairement si grands & si touffus , qu'on trouve dessous de la fraîcheur en plein midy , & qu'on y peut estre à couvert des plus grosses pluies. Les feuilles en sont longues comme celles du noyer , & quand on les broye , elles répandent une fort bonne odeur. Leurs fruits qui sont d'une figure ovale , & gros comme nos poires , pendent de l'arbre par de longs filets semblables à ceux de la vigne. Leur peau est dorée de même que celle de nos poires de bon-chrétien d'Esté , mais elle est plus tendre. Leur chair qui est fort sucrée , est d'une couleur rougeâtre , & il y a dedans un gros noyau fort dur , & dont l'amande est fort amere. On connoist que ces Mangues
sont

font meures, quand elles peuvent, comme les Oranges de Portugal, se peler avec l'ongle.

Les Melons y sont de la grosseur, & de la figure d'une petite Citroüille, la peau en est verte & unie comme celle des calbaces, la chair d'un rouge d'écarlate, & les pepins en sont noirs. Ils sont fort succrez & si rafraîchissans, que la moitié d'un suffit pour étancher la soif la plus ardente, & pour en préserver un voyageur une journée entiere, pendant les plus grandes chaleurs.

De tous les fruits qui croissent en France, il n'y a que les Noix qui se trouvent dans le Macaçar, elles sont bien moins blanches que les nôtres, & la coquille en est incomparablement plus dure; elles ne sont pas même de si bon goust, mais elles y sont d'un aussi grand usage; car on ne scauroit croire la quantité d'huyle que les habitans en tirent tous les ans. Entre plusieurs remedes dans lesquels ils font entrer cette huile, après l'avoir différemment preparée, selon la diversité de leurs maladies, ils en composent un onguent qui vaut autant que le meilleur baume, & que cet onguent, à qui par excellence on a donné le nom de divin. Ils s'en ser-

vent principalement pour la guerison des playes qu'ils se font assez souvent aux mains , quand ils vont couper des bambous.

Lors qu'ils en veulent faire des flambeaux , ils la font bouillir avec la chair blanche du Coco , jusqu'à ce que l'une & l'autre ayent fait corps , ils enduisent fort proprement de cette pâte des bastons fort secs & les exposent ensuite au Soleil pendant quelques heures. Ces flambeaux sont aussi beaux , durent autant , & ne rendent pas moins de lumiere , que les meilleurs qui se font icy de cire toute pure , & quand ils sont bien allumez , on a bien plus de peine à les éteindre que les nôtres.

Comme la vigne ne profite point dans tout le Macassar , on n'y boit point aussi de vin ; mais il y a de quoy s'en consoler. La Providence ayant suppléé à ce deffaut , par le grand nombre de palmiers qui croissent dans le Pais , la liqueur que l'on tire de ces arbres , est sans exageration aussi agreable que les meilleurs vins de France , quoy qu'elle ne soit pas tout à fait si saine. On prend une cruche qui a l'entrée fort étroite , on la lave avec du lait de chaux , & le soir après le coucher du
Soleil ,

Soleil , on l'attache à la branche d'où pendent les fruits du palmier , & on l'applique si juste à la fente , ou incision qu'on y a faite auparavant : que l'air n'y puisse point entrer. On l'y laisse toute la nuit , & dès le matin avant le lever du Soleil , on va la détacher ; si l'arbre est bon , on la trouve pleine de ce jus délicieux , & on en boit sans crainte qu'il fasse mal à la teste , car il n'y monte pas comme le vin. On n'ose pourtant pas en boire avec excez, l'experience ayant appris que quand on en prend trop , il ne manque jamais de donner la dissenté-rie.

On y voit de vastes plaines couvertes de cotonniers , ce sont de petits arbrisseaux , qui croissent à peu près comme nôtre *Seringua* , & qui portent des fleurs d'un rouge couleur de feu , fort enfoncé , longues , coupées comme le lys , & tres-agreables à la veüe , mais sans odeur. Quand la fleur est tombée , le bouton devient gros comme une noix verte : l'on en tire le coton tel qu'on l'apporte en France. Celuy qui vient dans le Macaçar , est un des plus fins de l'Inde ; ce n'est pas qu'il n'en croisse parmy un peu de gros & de plus commun , mais il est tres-aisé

de les distinguer, car les fleurs de celuy-cy sont jaunes, & celles du fin sont rouges, comme j'ay déjà dit.

Il y a deux sortes de racines dont on mange communément dans le País. Les Portugais ont appelé l'une *Patata*, & l'autre *Igname*, mais les Macaçarais ne les connoissent que par les noms de *Lama*, & de *Pacqué*. La premiere est plus grosse que nos plus gros topinanbours, elle est rouge par dehors & blanche par dedans. Ses feuilles sont à peu près de la grandeur & de la figure de celles des meuriers noirs. Elle se mange tantost cruë & tantost cuite sous la cendre. Elle est naturellement sucrée sans estre fade, & il y a peu d'Europeans qui ne la trouvent de bon goust.

L'*Igname* est ordinairement ronde & grosse comme la teste, la peau en est blanche, & la chair un peu jaune: elle ne vaut rien cruë, mais elle n'est guere moins bonne que l'autre, quand elle est cuite. Ses feuilles approchent assez de l'ozeille. Comme ces racines ne se plaisent que dans les lieux humides, on ne les plante aussi que sur le bord des rivières; elles sont d'elles-mêmes si nourissantes, qu'en cas de besoin, elles pourroient tenir

nir lieu de pain & de ris. On y trouvé aussi plusieurs autres legumes en abondance, les raves, la chicorée, le pourpier & les choux n'y sont pas moins communs qu'en France; il y a du romarin, du baume, du nenuphar, & une infinité d'autres simples, dont les naturels du Pais se servent avec succez pour la guerison de leurs maladies.

L'*Apyon* que les Portugais appellent *Ophyon*, est celuy de tous les simples qu'on y estime davantage; c'est un arbrisseau qui croist ordinairement sur les tombeaux dans les antres des montagnes, ou dans certains lieux pierreux & sauvages, qui ne sont connus que des habitans du Pais. Ses feuilles sont d'un verd fort pâle. Il y a dans ses rameaux une certaine liqueur qui se tire à peu près comme celle du palmier. Après que la boëte qui se fait tousjours de bambou, est pleine, il la faut si bien fermer, que l'air n'y puisse point entrer: elle s'épaissit là pendant quelques jours, & quand elle est venue dans un estat de consistance, on la coupe & on en fait de petites boules que les Malays & les autres Mahometans étrangers viennent souvent acheter au poids de l'or. - De l'eau dans laquelle ils ont fait dissoudre une de

ces boules , après qu'ils l'ont fait passer par deux tamis differens , ils arrousent le tabac qu'ils veulent fumer. Ils prétendent que cette teinture d'*Ophyon* luy donne un goust merveilleux , qu'elle aide à la digestion , & qu'elle fortifie l'estomac. Peut-estre n'osent-ils pas dire qu'elle leur donne le plaisir de s'enivrer sans contrevenir à la deffense qui leur est faite de boire du vin , car elle monte aisément à la teste , & le sommeil qu'elle leur procure , a pour eux des douceurs qu'ils préfèrent à tous les autres plaisirs de la vie.

Il est pourtant dangereux de contracter l'habitude de fumer du tabac arrosé de cette teinture d'*Ophyon* , car elle deviendroit bien-tost si nécessaire qu'on ne pourroit plus s'en passer , puisque quand on la quitte , on maigrit à veüe d'œil , on languit , & quelque temps après on meurt étique.

Mais il est encore plus dangereux d'en user avec excès , car si l'homme le plus robuste du pays en fume plus de quatre ou cinq prises dans les vingt-quatre heures , il ne manque point de tomber en letargie ; ou s'il prend en substance plus d'un demy grain de cet
Ophyon ,

Ophyon , il s'endort un moment après, & ce sommeil , tout doux qu'il paroist, le conduit insensiblement à la mort. Il n'en faut pas la grosseur du plus petit grain de Ris , pour bien purger les plus difficiles à émouvoir. Quand il est meslé avec la theriaque il a un effet tout contraire , & il n'y a point de devoyement opiniâtré qu'il n'arrête en tres-peu de temps. Les Macaçarois & les Malays ont accoustumé d'en fumer avec du tabac , environ la grosseur d'une teste d'épingle , avant que d'aller au combat , cela les échauffe , leur donne du courage , & les empêche même de sentir les coups.

Je ne sçay si la quantité des herbes venimeuses , & mortelles qui croissent dans le pays , n'excede point celles des herbes medecinales , car il y en a une infinité , dont les habitans composent des poisons si subtils qu'il suffit d'y toucher , ou de les sentir pour en mourir. Ils ont coutume , comme j'ay déjà dit de ceux de Toraja , de tremper le bout de leurs dagues , & de leurs fleches dans ces cruelles mixtions ; c'est pourquoy elles ne font point de blessure qui ne soit mortelle , & quelques fois mesme la force
du

du poison est si grande qu'on en meurt aussi-tost qu'on a esté frappé , sans avoir le temps d'y apporter aucun remede. Quand il y auroit vingt ans que ces fleches auroient estéempoisonnées, elles feroient encore le même effet , & il n'y a que la fumée qui ait la force , & la vertu d'en détacher cette impression de poison.

Quelques-unes de ces funestes plantes sont assez semblables a l'*Ophyon*, les hommes prennent le change quelques fois, mais il est rare que les animaux s'y trompent ; car à voir la promptitude avec laquelle ils s'éloignent de ces herbes venimeuses quand ils en trouvent sous leurs pas , on diroit qu'ils connoissent mieux que les hommes mêmes le danger qu'il y a de s'en approcher.

Comme il y a de tres-bons pâturages, le Pays n'est pas moins abondant en bestiaux que l'Europe. Il y a des Bœufs aussi gros , leurs Vaches donnent d'aussi bon lait que les nostres, les Chevres, & les, Cabrits y sont fort communs, & on voit à toute heure courir dans les forests des troupeaux de Cerfs , de Sangliers , & de Lièvres qui n'ont rien de particulier qui les distingue de ceux qu'on a en France.

On

On se passeroit bien d'y voir aussi une si grande quantité de Singes , car leur rencontre est funeste à bien des gens. Comme ils sont dans ce Royaume plus farouches , & plus hardis qu'en aucun autre endroit du monde , il faut estre toujours bien armé pour s'en deffendre. Les uns sont sans queue , & les autres en ont une fort longue , & d'une grosseur proportionnée à la grandeur de leur corps. Il y en a qui marchent toujours à quatre pattes , & d'autres qui se tiennent toujours droits comme des hommes , & qui ne vont jamais que sur les deux pieds de derriere. Les blancs qui sont quelques fois aussi grands , & aussi méchans que les plus gros dogues d'Angleterre , sont plus dangereux que les noirs & que les blonds. Ils en veulent principalement aux femmes , & le premier qui en voit une , crie de toute sa force pour appeller ses compagnons , ils s'assemblent au tour d'elle , la jettent par terre , & après qu'ils luy ont fait cent outrages , ils l'étranglent , & la déchirent en mille pieces.

Les Singes sont en possession d'estre maistres des forests , car il n'y a ny Tygres , ny Lyons , ny Rinoceros , ny Elephans qui leur disputent le terrain. Ils
n'ont

n'ont rien à craindre que les serpens, qui nuit & jour leur font la guerre. Il y en a d'une prodigieuse grandeur, qui tout d'un coup avalent un Singe, quand ils peuvent l'attraper. D'autres moins gros, mais plus agiles, les vont chercher jusques sur les arbres; & ceux qui ne se sentent pas assez forts pour leur faire une guerre ouverte, usent de ruse & de finesse: ou bien ils épient le temps qu'un Singe sera endormy pour le saisir au collet & l'étrangler, ou bien, d'autres qui sifflent à peu près comme nos Merles, montent sur les arbres, & y attendent quelque curieux de voir quel est l'oyseau qui siffle ainsi: sitost que le Singe avec ses deux pattes de devant écarte les feuilles qui le dérobent à sa veüe, le Serpent saute sur son ventre, luy déchire les entrailles & boit tout son sang, le tenant attaché avec sa queue, couché sur une branche. L'heureuse antipathie que la nature a formé si sagement entre ces deux sortes d'animaux, preserve les villes & la campagne des incommoditez qu'elles souffriroient de la trop grande multiplication de ces vilains Singes; quelques uns ne laissent pas de sortir de temps en temps de leur forêts pour voir ce qui se passe dans le voisinage,

nage , mais ils en reviennent toujours si mal satisfaits des hostes , qu'ils ont visité , que l'envie ne leur prend jamais d'y retourner : parce que les Macaçaros estant de tous les peuples des Indes les plus jaloux de leurs femmes , ils se donnent bien de garde de permettre l'entrée de leurs maisons à de si méchans galands. Souvent ils sont assez bien recompensez de l'honneur qu'ils leur font de les reconduire , le bâton à la main ; car comme les Singes , aussi bien que les Chevres , mangent les boutons de certains arbrisseaux qui produisent dans leur ventre les pierres de Besoïar , on en trouve souvent dans leurs excremens , que la peur qu'ils ont d'être battus , leur fait lâcher en courant. Ces pierres de Besoïar sont les plus estimées , & les plus cheres de toutes celles qui se trouvent dans les Indes , elles sont aussi plus rondes , & plus grosses que les autres , & ont bien plus de force ; on a éprouvé plusieurs fois qu'un grain de celles-cy avoit autant d'effet , que deux de celles qui viennent des Chevres.

Il n'y a point d'autres Elephans dans toute l'Isle , que ceux que l'on y transporte des Pais étrangers , mais les Che-

vaux n'y sont pas moins communs qu'en Europe. Ils ne paroissent pas tout à fait si beaux, ny si bons que les nostres; s'ils étoient aussi vifs, & aussi fringants, on auroit bien de la peine à les monter, car ils n'ont pour tout harnois, qu'une toile peinte étendue sur leur dos, sans étriers, un cordon de soye, ou de fil de coton leur sert de bride, & leur mord n'est fait que de bois ou de cuivre. Ils ne sont point ferrez, mais leur corne est naturellement si dure, qu'ils ne se dessolent presque jamais. Il est vray qu'on les ménage extrêmement, car on ne les emploie pas, comme on fait en France, à labourer la terre, ny à traîner des charrettes, il y a des Bœufs & des Bufles destinez pour cet usage; un Bufle est plus gros & plus fort qu'un Bœuf, sa peau est brune, & semblable à celle de l'Elephant, & il n'est guere moins à craindre, quand on le met en colere.

Tout le Royaume n'est arrosé que par une seule Riviere, qui du Septentrion au Midy le traverse par le milieu depuis un bout jusqu'à l'autre. Son embouchure est dans le détroit de Macaçar environ le cinquième degré de latitude Meridionale: là, elle a plus d'une demie lieüe de lar-

largeur , plus haut , elle peut avoir trois cent pas , & par tout ailleurs , elle n'est pas plus large que la Seine l'est à Paris. Elle mouïlle les murailles de *Mancâçara* , qui est la Ville capitale du Royaume ; de là elle se répand dans tout le Pays par une infinité de bras , qui l'enrichissent beaucoup , à cause de la facilité qu'ils donnent au commerce.

Entre plusieurs sortes de Poissons qui s'y trouvent en abondance , il y a dans certains endroits qui ne sont pas habitez , des Syrennes d'une prodigieuse grandeur ; leurs nageoires de devant , que la nature a taillées en forme de mains , n'ont rien de différent de celle qui se voit aujourd'huy à Paris , dans la Bibliotheque de la celebre Abbaye de sainte Geneviève. Toutes monstrueuses qu'elles sont , elles ne sont pas à beaucoup près si dangereuses que les Crocodiles dont cette Riviere est par tout infectée , principalement quinze ou seize lieües au dessus de son embouchure. Ces Monstres , non contents de faire la guerre aux poissons , s'assemblent là quelquefois par troupes , & se cachant au fond de l'eau pour n'estre point apperceus , ils attendent au passage les petits bateaux , ils les arrêtent ; & d'autant que

toute leur force est dans leur queue , ils s'en servent comme d'un harpon , pour les accrocher , & pour renverser dans l'eau les personnes , & les animaux qui s'y trouvent , afin d'en pouvoir faire ensuitte tous ensemble une espece de curée.

Le lit de cette Riviere est assez profond pour porter les plus grands vaisseaux , mais il est si inégal , qu'une barque de cinquante tonneaux n'y peut pas naviger plus d'une demie lieue sans y échoüer. Les Macaçarois se donnent bien de garde aussi d'y faire entrer leur grands vaisseaux , ils ont des Ports dans plusieurs Provinces qui sont bien plus sûrs , & bien plus commodes. Il n'y en a point de meilleur dans toutes les Indes , que celui qui est dans le détroit de Macaçar : j'ose même avancer qu'il seroit préférable à la plupart de ceux que nous avons en Europe , si sa situation & les avantages que la nature luy a donné ; avoient esté ménagés par l'art & l'industrie de nos Ingenieurs. On l'appelle Jompandam , du nom de la Ville qui est bâtie sur le rivage. Il y a plus de trente ans que les Holandois en sont les Maîtres ; & comme il est pour eux de la dernière consequence ,

ce, d'abord ils n'ont rien négligé de tout ce qu'ils ont crû pouvoir leur en affermer la possession, mais à présent qu'ils ne craignent plus rien de la part des Macaçarais, ils se contentent de faire garder le Fort, qu'ils ont bâti sur sa pointe, par une vingtaine de leurs soldats, & par quelques compagnies Indiennes assez mal disciplinées, qu'ils entretiennent à très-peu de frais.

On ne sçauroit s'imaginer combien ce Port leur est avantageux, & les richesses qu'ils y amassent; car outre l'Or, la Soye, le Coton fin, le bois d'Hebene, de Sandale, de Calambouc, de Calamba & d'autres pour les teintures, que les habitans leur donnent à fort bon marché, & souvent en échange pour des draps d'Europe, & du fer qui leur manque: c'est encore un entre-post très-avantageux pour leur commerce, à cause du voisinage de plusieurs Etats, avec lesquels ils peuvent trafiquer très-utilement.

De Macaçar à l'Isle de Borneo que l'on sçait être abondante en Or, en Diamans, en Poivre & en plusieurs autres fortes de Marchandises, le trajet par mer n'est que d'un jour au plus. Aux Isles d'Amboines, de Banda, & de Bouton,

d'où l'on tire toute la Noix muscade & le Clou de girofle, il n'est que de deux ou trois jours, & il n'en faut pas plus de quatre pour passer aux Isles de Terlattes & de Timor, d'où l'on apporte quantité de Cire, & de bois de Sapan. Quatre-vingts lieuës ou environ, un peu plus vers le Septentrion, il y a les Isles Moluques, dont les unes sont remplies de mines d'Or, & les autres de Poivre & de Muscade. Les Royaumes de Siam, de Camboye, de la Cochinchine & du Tounquin, l'Empire de la Chine, & les Isles Philippines n'en sont guere plus éloignées, que de trois cens lieuës.

Il ne faut donc pas s'étonner si les Hollandois ont voulu à quelque prix que ce fût, se rendre Maîtres de ce Port, puis qu'ils n'en pouvoient pas trouver un meilleur, ny qui fût plus avantageux à leur commerce. Ils font ce qu'ils peuvent aujourd'huy pour rejeter sur les Macaça-rois même le blâme de cette usurpation, qui les rend odieux à tous les Princes voisins. Mais il est aisé de juger, que leur interest & leur avarice en ont esté la cause.

Monsieur Tavernier au second Tome de ses Voyages des Indes, prétend que
les

les Holandois chagrins de ce que les Jesuites Portugais , qui estoient à la Cour de l'Empereur de la Chine , avoient fait à la priere des Marchands de leur nation , congédier l'Ambassadeur qui luy avoit esté envoyé de Batavie sur la fin de l'année 1658. sans avoir pû obtenir de ce Prince la liberté de trafiquer , comme les autres , avec ses sujets , s'étoient resolus de vanger cet affront non seulement sur tous les Jesuites , principalement sur ceux qui étoient établis à Macaçar , mais encore sur tous les Marchands Portugais. Qu'ayant appris que les vaisseaux qu'ils y envoient tous les ans pour y trafiquer , étoient entrez dans le port de Jompan-dam , chargez des plus riches marchandises de la Chine , le General de la Compagnie y avoit envoyé de Batavie , une flotte considerable pour les prendre , ou pour les couler à fond. Qu'ils l'avoient pû faire avec justice , pour se dédommager des riches presens qu'ils avoient fait inutilement à l'Empereur de la Chine , & des 50000 écus qu'ils avoient dépensé , pour mettre leur Ambassadeur en équipage , ayant eu avis que les Vaisseaux & les Marchandises dont ils étoient chargez , appartenoient aux Jesuites. Enfin qu'ils

ne pointerent leur canon contre la Forteresse du Port, après avoir défait la flotte Portugaise, que parce qu'elle avoit favorisé leurs ennemis dans le combat.

Voilà le pretexte specieux dont Monsieur Tavernier colore l'usurpation que les Holandois en ont fait ; mais voicy ce qu'on en doit croire, sur le témoignage que m'en ont rendu des personnes desintéressées & d'une probité reconnüe, qui ont appris ce que j'en vais dire de ceux-là même qui ont eu le plus de part dans cette expedition.

Il est vray que l'Ambassadeur de Batavie fut tres-mal reçu à la Cour de l'Empereur de la Chine, & que ce Prince luy refusa la permission de trafiquer dans ses Etats ; mais il n'étoit pas nécessaire que les Jesuites luy conseillassent d'en user ainsi avec luy, car il n'avoit que trop d'exemples du danger qu'il y avoit pour les Souverains, de donner entrée aux Holandois sur leurs terres : Et l'experience de ses voisins ne lui avoit fait que trop connoître l'ingratitude & l'infidelité naturelle de cette nation. Mais quand même les Jesuites de la Chine auroient eu quelque part au refus de l'Empereur, quand même ceux qui étoient dans le

Maca-

Macaçar auroient merité , parce qu'ils étoient de la même société , d'en porter la peine. Combien y avoit-il de Marchands dans ce port à qui seuls tous ces vaisseaux appartenoient , qui en étoient innocens ? Cependant ils ne furent pas plus épargnez que les autres , & ils se trouverent tous enveloppez dans la même disgrâce.

Il est vray aussi que les Jesuites furent sensiblement touchez de la défaite des vaisseaux Portugais , non point comme Mr. Tavernier & les Holandois l'ont si fausement avancé , parce qu'ils y perdirent leurs Marchandises , car la vie pauvre & penitente qu'ils ont coutume de mener dans leurs Missions , marque assez le mépris qu'ils font des biens de ce monde , mais parce qu'ils voyoient par là ruiner toutes les belles esperances qu'ils avoient conçu de l'établissement de la Religion dans le Macaçar , & qu'ils prévoyoient bien que les Holandois prendroient avantage de leur éloignement , & de celui des Portugais , pour se rendre maîtres de l'esprit du Roy , & pour y répandre dans ses Etats le venin de leur heresie.

S'ils étoient de bonne foy , ils demeureroient d'accord qu'ils ne haïssent dans

les Jesuites, que l'amour inviolable qu'ils ont pour l'Eglise & pour la pureté de sa doctrine, & que cette prétendue concurrence de commerce n'est qu'un pretexte specieux, dont ils se sont toujours servis pour couvrir l'ambition qu'ils ont de se rendre par tout les maîtres de la Religion, aussi bien que du commerce. Pour estre convaincu de cette verité, il ne faut que lire leurs Gazettes ordinaires, & les Relations qu'ils ont donné au public de leurs Voyages, où ils ne manquent jamais d'imputer aux Missionnaires, comme autrefois les Payens aux nouveaux Chrétiens, tous les malheurs qui arrivent dans le monde. Mais il est trop honorable à ces successeurs des Apostres, d'estre persecutez par les ennemis de l'Eglise, pour m'arrester plus long-temps à les justifier d'une accusation qui tombe d'elle-même.

Environ l'an 1650. la compagnie d'Holande députa de Batavie quelques uns de ses principaux Officiers à *Sombanco* qui regnoit alors dans le Macassar, pour luy demander la permission de trafiquer avec ses sujets. Ce Prince qui ne connoissoit point encore le genie de cette nation, la leur accorda d'autant plus volontiers, qu'il

qu'il s'imagina que ce nouveau commerce ne luy seroit pas moins avantageux que celui des Portugais, qu'il sçavoit avoir déjà beaucoup contribué à enrichir ses Etats. Il reçut donc avec plaisir les presents de ces Députez de Batavie, il les regala magnifiquement dans son Palais, & après leur avoir donné des marques de son estime & des assurances de sa protection, il les renvoya fort satisfaits de leur voyage.

Si-tost qu'ils en eurent rendu compte à la Compagnie, elle ne pensa plus qu'à dépêcher incessamment ses meilleurs vaisseaux dans le Macaçar. Ils arriverent heureusement au port de Jompandam, & ils y firent si bien leur compte qu'ils résolurent d'y retourner la seconde fois en plus grand nombre. Mais parce qu'ils connurent d'abord que le gain qui s'y pouvoit faire, seroit bien plus considerable pour eux, s'il n'y estoit point partagé avec les Marchands Portugais, ils prirent dès lors la resolution de s'en défaire. L'entreprise étoit difficile, car les Portugais y étoient tres-bien établis, le Roy avoit beaucoup de consideration pour eux, & le peuple les aimoit extrêmement. Ils ne desespererent pas pour-
tant

tant d'en venir à bout avec le temps, par les moyens qui en furent secrètement concertez dans le conseil de Batavie. Là il fut resolu que l'on feroit monter dans les vaisseaux qui iroient tous les ans à Macassar, certain nombre de personnes choisies, qui se disperseroient adroitement sous pretexte du Commerce, dans toutes ces Provinces, mais particulièrement dans celle de Bouguis, parce qu'ayant été nouvellement conquise, il seroit plus aisé de la retirer de l'obeissance & d'y jetter les premieres semences d'une revolte generale. Qu'il n'y auroit dans chaque Province que trois ou quatre personnes seulement à qui on confiroit le secret qu'elles jureroient de garder inviolablement, jusqu'à ce que le nombre des Holandois, s'il ne pouvoit pas estre aussi grand que celuy des Naturels, fût du moins assez puissant pour surmonter tous les obstacles qui pourroient empêcher l'exécution de leur dessein. Qu'il seroit fait un fond pour fournir aux presens qu'il conviendrait faire de temps en temps au Roy & à ses Ministres, & qu'enfin on se ménageroit si bien avec les Jesuites & avec les Portugais, qu'on ne leur donneroit jamais la

moins

moindre occasion de se plaindre de leur conduite.

Les choses réussirent aux Holandois avec tout l'avantage qu'ils s'étoient promis : ces gens dispersés pendant quelques années dans les Provinces , se rassemblèrent lors qu'on y pensoit le moins , & vinrent se joindre aux mécontents de celle de Bouguis. Ils marcherent tous en corps d'armée vers la Capitale du Royaume , pour l'assiéger ; & ils avoient déjà passé la riviere qui separe les deux Provinces , sans que le Roy en eût esté averty. Ce Prince étoit dans son Palais au milieu de ses Concubines , ne songeant à rien moins qu'à la guerre ; lors qu'on luy en apporta la nouvelle , il en fut effrayé d'abord , mais étant revenu à soy peu de temps après , il rassembla aussitôt tout ce qu'il pût trouver de troupes pour aller au devant des rebelles : il les joignit avec une diligence qui commença de les étonner , & les chargea si vigoureusement , qu'ils furent obligez de plier & de chercher leur salut dans la fuite. Il se mit à leur queue & les contraignit de repasser la riviere , & d'aller attendre sur ses bords , le secours que la Compagnie d'Holande leur avoit fait espérer.

Lc

Le Roy, pour les fatiguer, détachoit de temps en temps quelques uns de ses meilleurs soldats qui alloient dans de petits bateaux les escarmoucher jusque dans leur Camp, afin de les engager à repasser la riviere, & de les attirer insensiblement à un combat general: mais l'épouvante étoit si grande parmy eux que cette ruse fut inutile.

Les Holandois au desespoir de se voir si mal secondez, & craignans que leurs compagnons ne fissent leur paix sans eux avec le Roy, qu'ils sçavoient avoir l'ame grande & capable de leur pardonner, s'aviserent d'un stratagème, dont le souvenir est encore aujourd'huy en execration dans les Indes. S'étans apperçûs que l'armée Royale venoit pendant la nuit étancher sa soif, & se rafraîchir à la riviere; ils firent choix dans leurs troupes des soldats du Pais, qui étoient nez dans les montagnes & qui connoissoient parfaitement les herbes venimeuses qui y croissoient, afin d'en aller cueillir & d'en apporter assez dans leur camp pour empoisonner la riviere; ils satisfirent en tres-peu de temps à l'ordre barbare qu'ils avoient reçu, & ils en apporterent autant & plus qu'il ne leur en faloit pour
l'exc-

l'exécution de leur dessein. Les Hollandois prirent leurs mesures, & ayant observé qu'afin que les eaux empoisonnées pussent se rendre justement à l'heure que les Macaçarais avoient coutume de venir boire à la riviere, il falloit qu'ils jettassent leur poison cinq ou six lieues au dessus du camp de l'armée Royale; ils le firent si à propos, que la chose arriva comme ils l'avoient projeté: car ces pauvres gens ne manquèrent pas d'en venir boire à leur ordinaire, & la plupart moururent sur la place, les autres se traînaient avec peine jusque sous leurs tentes, pour avoir la consolation de mourir entre les bras de leurs compagnons, & pour les empêcher de tomber dans le malheur qui leur venoit d'arriver.

On ne peut s'imaginer quelle fut la douleur du Roy, & la consternation de tous ceux qui restoient en vie, à la veüe d'un si triste spectacle: les Holandois en étant avertis par leurs cris repassèrent promptement la Riviere, & poursuivirent le Prince jusqu'à la portée du canon de la ville capitale, où il fut obligé de se renfermer. Mais comme ils avoient déjà senti la pesanteur de son bras, ils l'appréhenderent encore tout fugitif qu'il étoit,
&

& ils n'eurent pas la hardiesse de l'assiéger en forme. Ils se contenterent de bloquer la ville, & d'empêcher par terre la communication des vivres, pendant que deux vaisseaux Holandois croisoient le Port, & bouchoient le passage de la mer. Pour ôster même à leurs ennemis toute espérance d'en tirer du plat Pays, ils mirent le feu par tout au ris dont on estoit prest de faire la recolte, ils pillerent tous les villages d'alentour, & contraignirent leurs habitans de s'enfuir dans les endroits les plus cachez de quelques Isles voisines, avec le peu de bien qu'ils avoient pû sauver du pillage.

Les Macaçaros encouragés par la presence de leur Prince, firent de temps en temps des courses sur les Ennemis, sous la conduite de *Daén ma-Allé* son frere, mais ces rebelles se battirent toujours en retraite, sçachant bien que sans rien hazarder, ils auroient tôt ou tard par la famine, ce qu'ils n'étoient pas seûrs d'emporter par la force. En effet le peu de munitions de bouche que le Roy avoit trouvé dans la ville, lors qu'il s'y étoit retiré, ayant été consommé pendant les six ou sept mois qu'elle demeura bloquée, le ris s'y vendit au poids de l'or, &

& on n'y vécut plus que de cuirs de differens animaux, que l'on faisoit bouillir dans l'eau toute pure. Neanmoins tous ces fideles sujets aimoient encore mieùx mourir de faim auprès de leur Prince, que de tomber vivans entre les mains des Holandois.

D'ailleurs le secours qu'ils attendoient de jour en jour des vaisseaux Portugais, qui avoient coûtume de venir mouiller tous les ans dans leur port, leur faisoit esperer qu'ils auroient bien-tôt un passage ouvert du costé de la mer. Mais ils furent bien surpris, quand ils virent une flotte de plus de trente voiles, portant le pavillon d'Holande, qui vint, lors qu'on y pensoit le moins, envelopper & combattre ces vaisseaux Portugais, fitost qu'ils furent arrivez au port. Deux des plus gros Vaisseaux de cette flotte s'avancerent pour mettre à terre quelques Compagnies de soldats Holandois, qui avoient ordre de se joindre aux rebelles de la Province de Bouguis. Ils furent suivis de cinq autres, qui malgré la resistance des Portugais, vinrent attaquer la Forteresse. Elle étoit à la verité gardée par des Portugais, & des Macaçarois qui ne manquoient

D

pas

pas de resolution & de courage, mais qui ne pouvoient pas la deffendre long-temps contre un si grand nombre d'ennemis. Car outre que les canons qu'ils avoient dans cette place, étoient fort mediocres; c'est encore que leur poudre n'étant pas à beaucoup près si bonne que celle des Hollandois, à peine avoit-elle la force de porter les boulets jusqu'aux vaisseaux des Assiegeans. Aussi le siege ne dura pas plus de douze ou treize heures, la place fut presque toute reduite en poudre, bien de braves gens y perirent sous les ruïnes, & ceux qui s'y trouverent encore en vie lors que les ennemis y entrerent, ne voulurent jamais demander quartier.

Le Gouverneur y fut tué dès la premiere décharge du canon des ennemis; mais sa femme qui l'aimoit passionnément, ne pouvant pas luy survivre, fit une action dont la memoire fait encore aujourd'huy beaucoup d'honneur à son sexe. Pour ne pas donner aux Hollandois le plaisir de posséder ses richesses, elle ramassa tout ce qu'elle avoit de pierres & de lingots d'or, elle en fit charger en sa presence les plus gros canons de la Forteresse, & après les avoir tiré elle-même

même du costé de la mer, elle alla courageusement s'exposer à l'endroit le plus dangereux, pour y trouver une mort, dit-elle, qui luy seroit moins sensible, que le chagrin de se voir sous la domination des Tyrans qui avoient tué son mary, & désolé sa Patrie. Pendant que les cinq vaisseaux Holandois achevoient de battre cette Forteresse, & la Ville qu'elle commandoit, les autres estoient aux prises avec les Portugais, qui ayant esté surpris par une attaque imprévue, & d'ailleurs n'estans pas en assez grand nombre pour soutenir le choc d'une si puissante flotte, furent enfin obligez de céder à la force. Mais ce ne fut qu'après s'estre signalez dans le combat d'une maniere qui leur aquit plus de gloire dans leur deffaite, que les Holandois n'en pouvoient tirer de leur victoire. Trois de leurs Vaisseaux furent brûlez, deux coulez à fond, & les deux autres qui restoient, furent pris & conduits sur le rivage, pour en décharger promptement les Marchandises, parce que faisant eau de tous costez, ils estoient prests d'enfoncer, & de se perdre. Les Capitaines, & les principaux Officiers qui les commandoient, y avoient auparavant perdu la

vic, mais ils l'avoient vendue bien chèrement à leurs ennemis.

Les Holandois se voyant maîtres de la Forteresse & de la Ville, ne crurent pas devoir demeurer en si beau chemin, ils s'avancerent en diligence vers la Capitale du Royaume, qui n'en est distante que de cinq à six lieues seulement. Elle est située une lieue ou peu s'en faut au dessus de l'embouchure de la riviere, dans un pays tres-agreable, mais qui n'a rien qui luy soit avantageux pour sa defense. Les ennemis l'attaquerent en même temps par mer & par terre; & pendant que leur Flotte victorieuse battoit d'un côté ses murailles, de l'autre les revoltés de la Province de Bouguis, soutenus par les troupes Holandoises, & commandées par les Officiers, que leurs Vaisseaux avoient débarquez dans le Port, en faisoient les approches par terre, & tâchoient de la prendre d'assaut.

Ils y trouverent plus de resistance qu'ils ne s'estoient imaginez: car le Roy qui estoit sçavant dans le métier de la Guerre, qu'il avoit appris dès sa jeunesse, s'y deffendit vaillamment. *Daénma-Allé* son frere, qui, bien qu'il fût beaucoup plus jeune, n'estoit pas moins brave,

ve , ny moins expérimenté , y fit des actions de force & de prudence , qui augmentèrent la jalousie que les Holandois avoient déjà conçue contre luy , & les confirmerent de plus en plus dans le dessein qu'ils avoient déjà pris de le perdre. Mais enfin le Roy voyant tout d'un coup le plus bel appartement de son Palais , son Arsenal , & la meilleure partie des murailles de la Ville sauter en l'air , par l'effort d'une Mine que les ennemis avoient fait joüer , comme il n'en pouvoit pas deviner la cause : car jusqu'alors on n'avoit jamais ouïy parler de Mine dans le Macaçar : il en fut si effrayé qu'aussi-tôt il fit arborer le drapeau blanc , pour marquer aux ennemis , qu'il demandoit à capituler. Les Officiers qu'il députa à l'heure même au Commandant de la Flotte Holandoise , ne purent obtenir de luy qu'une suspension d'armes de deux jours , pendant lesquels on convint de part & d'autre , de toutes les conditions de la paix. Mais *Daén ma-Allé* qui se croyoit encore en estat de se défendre , ne voulut point entrer dans cette Negotiation , & refusa genereusement d'en signer les Articles suivans.

Le premier estoit que la Ville , la

Forteresse, & le Port de Jompandam demeureroient en propriété aux Holandois, avec leurs appartenances, & dépendances qu'ils étendirent, jusqu'à trois ou quatre lieues aux environs, & que pour cet effet le Roy renonceroit pour luy, & pour ses successeurs Rois, à tous les droits qu'il y avoit cy-devant, ou qu'il y pourroit prétendre à l'avenir.

Le second, qu'on accorderoit aux revoltés une Amnistie generale, avec la faculté de rentrer dans tous les biens qui se trouveroient avoir esté usurpez sur eux pendant la guerre.

Le troisiéme, que les Jesuites seroient chassiez du Royaume, leurs biens confisquez au profit de la Compagnie d'Hollande, pour la dédommager des frais de l'Ambassade, qu'ils avoient rendu inutile, à la Cour de l'Empereur de la Chine; & que leurs maisons seroient rasées, & leurs Eglises abattues.

Le quatriéme, que les Portugais seroient privez de tous les Gouvernemens des Places, de toutes les Charges, & Dignitez, dont il avoit plû au Roy de les honorer, leurs Magasins fermez, & la Ville qu'ils s'estoient bâtie, démantelée. Qu'ils sortiroient incessamment du Royaume,

yaume, s'ils n'aimoient mieux y demeurer, à condition que directement, ou indirectement, ils n'y feroient aucun trafic; & qu'afin de leur en oster tous les moyens, ils feroient releguez dans un Village éloigné du commerce des Villes, qui leur seroit assigné.

Le cinquième, que le Roy seroit tenu d'envoyer incessamment un Ambassadeur à Batavie, avec des presens proportionnez à la dignité des parties contractantes, pour prier, de sa part le General de la Compagnie, de ratifier le Traité de Paix.

Le fixième, que les Holandois de leur part s'obligeroient tant que le Roy & ses Successeurs seroient fideles, aux promesses qu'il leur faisoit,

Premierement, de ne l'inquiéter jamais, luy, ny ses Successeurs Rois, dans la possession de ses Etats, sous tel prétexte que ce pût estre.

Secondement, d'entrer dans tous ses interets & de l'assister de tout leur pouvoir, en cas de guerre étrangere ou domestique, envers tous, & contre tous, sans aucune restriction & reserve.

Troisièmement, qu'en continuant de trafiquer dans le Macaçar, comme ils

avoient commencé , de vendre à ses sujets , & d'acheter d'eux au prix ordinaire , les Marchandises qu'ils trouveroient , ou qu'ils apporteroient eux-mêmes dans le Port.

Ce Traité fut mis aussi-tôt entre les mains d'un Seigneur de la Cour , qui fut nommé par le Roy , pour le porter à Batavië , avec deux cent pains d'or , & plusieurs autres presens magnifiques , dont le General des Holandois fut tres-satisfait. Quelques jours après qu'il fut ratifié , le Roy de Macaçar se mit le premier en devoir de l'exécuter. Les P. P. Jesuites , & la meilleure partie des Portugais establis dans son Royaume , en sortirent incessamment , & ceux qui n'avoient point ailleurs de lieux où ils pussent se retirer , furent honteusement releguez dans un Village nommé *Borobassou* , où ils menent encore aujourd'huy une vie fort obscure , & fort languissante. Les Holandois de leur part ont jusqu'à present assez fidelement satisfait au peu qu'ils avoient promis , & ils ne témoignent pas avoir dessein de donner occasion à la rupture de ce Traité : car ils craignent toujours que le gain considerable qu'ils font dans ce Port, le meilleur
qui

qui soit dans les Indes, ne leur échappe.

Ils auroient bien sujet de l'apprehender davantage, si le Prince *Daén ma-Allé* vivoit encore, mais ils trouverent moyen de le rendre suspect au Roy son frere, & de l'éloigner de la Cour, par des voyes qui ne paroïssent pas sans doute fort honnestes.

Entre les Concubines que le Roy de Macaçar entretenoit dans son Palais, il y en avoit une qu'il aimoit seule plus que toutes les autres ensemble. Elle avoit beaucoup d'esprit, & un ascendant si grand sur celuy de sa Majesté, qu'elle luy faisoit faire tout ce qu'elle vouloit; mais comme elle vouloit souvent des choses dont les suites pouvoient estre préjudiciables à la reputation du Souverain, & au bien de ses Etats, *Daén ma-Allé* en témoignoît publiquement son chagrin, & souvent il se donnoit la liberté de reprocher au Roy la facilité trop grande qu'il avoit d'accorder à cette femme tout ce qu'elle luy demandoit. Elle en fut avertie, & le ressentiment qu'elle en eut, luy fit écouter avec joye les Propositions que les Hollandois luy firent faire par une de ses esclaves, qu'ils avoient gagnée; d'entrer avec eux dans le dessein de le perdre.

Elle commença d'y travailler dans la premiere visite qu'elle receut du Roy, où elle fit tomber insensiblement la conversation sur le Traité de Paix qu'il venoit de faire avec les Holandois. Quoy qu'il fût tres-defavantageux à ce Prince, elle ne laissa pas de le louer, comme s'il eût esté l'ouvrage d'une prudence consommée, & de la plus fine politique. Elle ajouta à toutes ces fausses louanges, que jusqu'alors elle avoit esté prévenue d'une estime toute particuliere pour *Daénma-Allé*, mais qu'elle estoit diminuée de beaucoup, depuis qu'il avoit refusé de signer le Traité de Paix, parce qu'il n'avoit pû en user ainsi, sans faire injure à sa Majesté, sans condamner publiquement sa conduite, sans faire croire à toutes les personnes de bon sens, qu'il avoit dessein de la chagriner, & de se preparer un prétexte specieux de mécontentement & de revolte. Qu'elle avoit eu toutes les peines du monde à se resoudre de luy decouvrir ses craintes, & ses inquietudes, parce qu'elle eût esté bien aise que les deux freres eussent toujourns bien vécu ensemble; mais enfin qu'après les avis qui luy estoient venus de tous costez, elle auroit crû manquer au premier de ses devoirs, si elle

elle diffimuloit à son Roy, & à un Roy qui luy estoit si cher, ce qu'il devoit justement apprehender d'un Prince ambitieux, qui se voyant adoré du peuple, redouté de ses ennemis, & aimé de toute l'armée, se trouvoit en estat de tout entreprendre, & de réussir dans tout ce qu'il entreprendroit.

Le Roy qui estoit persuadé de la fidélité de son frere, & de l'amitié qu'il avoit pour luy, fit si peu de cas de ces avis, qu'il ne voulut pas même sçavoir de quelle part elle avoit esté si mal informée. Neanmoins quand il fut retourné dans son appartement, il commença par malheur d'y faire réflexion, & de s'imaginer qu'il pourroit bien y avoir quelque chose de vray dans tout ce qu'elle luy avoit dit. Ce commencement de défiance fit que *Daén ma-Allé* estant entré en même temps dans sa chambre, sa Majesté le receut fort froidement, elle luy dit même quelques paroles qui pouvoient avoir un fort mauvais sens. Le Prince qui avoit beaucoup d'esprit, ne manqua pas de donner dans ce méchant sens. Le dépit qu'il en eut, joint à sa fierté naturelle, le fit sortir brusquement sans y répondre; Quelques Holandois se trouverent là fort
à pro.

à propos, pour insinuer adroitement au Roy, que la surprise qui avoit paru sur le visage du Prince son frere, & la promptitude inconsiderée avec laquelle il estoit fortý de la chambre, donnoient à conjecturer quelque grande affaire dont son esprit estoit embarrassé, & qui l'occupoit tout entier. Le Roy trop curieux, voulut sçavoir d'eux ce qu'ils en pensoient, ils s'en excusèrent plus d'une fois, afin d'estre moins suspects; enfin après se l'estre fait commander absolument, ils luy dirent que le bruit estoit tout commun dans la Ville que le Prince vouloit regner en sa place. Que le Peuple prévenu en sa faveur n'attendoit plus que le moment favorable pour le mettre sur le Trône, qu'ils s'étonnoient comment sa Majesté n'avoit point encore esté avertie des intrigues, & des démarches que *Daén ma-Allé* avoit déjà faites pour l'execution de son dessein; ils luy marquerent même quelques circonstances de cette fausse conjuration; enfin ils n'oublierent rien de tout ce qu'ils crurent luy devoir dire pour luy faire comprendre que sa perte estoit scûre, s'il ne la prevenoit par la mort de celuy qui en devoit estre l'auteur; mais ils ajoû-

terent

terent qu'il ne le pouvoit faire qu'en dissimulant beaucoup, & qu'en confiant son secret à des personnes dont la fidelité fût à l'épreuve de l'ambition, & de l'avarice; ils luy firent offre de leurs services, & le Roy les accepta, les assurant qu'ils seroient contens de sa reconnoissance.

C'en estoit fait, & *Daén ma-Allé* n'auroit jamais pû éviter les pieges que ses ennemis avoient déjà commencé de luy tendre, s'il n'eût esté averty de tout ce qui s'estoit passé, par un Officier du Roy, qui avoit tout entendu de la porte de la chambre. La premiere pensée qui luy vint dans l'esprit fut d'aller trouver le Roy son frere pour se justifier auprès de luy, mais ses amis ne le jugerent pas à propos, craignant qu'il ne tombast en chemin entre les mains de ceux qui s'estoient chargez de le tuer. Il fut donc resolu qu'il sortiroit incessamment du Royaume. Une Barque assez bien équipée se trouva à l'entrée de la nuit sur le bord de la mer, il y entra sans estre apperceu des soldats Holandois qui gardoient le Port, suivy seulement de deux de ses plus fideles serviteurs. L'un portoit son bouclier, son carquois, & son sabre; & l'autre les pierreries, l'or

l'or & l'argent qu'il avoit trouvé sous ses mains , avec sa boussette , qui est une boëte d'or , où les personnes de condition mettent leur tabac & leur betel. Il cingla en pleine mer avec tant de bonheur , qu'à force de rames & de voiles , il arriva en moins de deux jours à l'Isle de Java. Il y fut receu avec tous les honneurs qui estoient dûs à sa naissance , par un Prince Souverain de cette Isle ; qui estoit de ses parens : car non seulement il voulut qu'il acceptât un des plus beaux appartemens de son Palais , & qu'il n'eût point d'autre table que la sienne , mais même il ne negligea rien de tout ce qu'il crut pouvoir adoucir le chagrin de ses disgraces ; tantost il le menoit à la chasse , tantost il luy donnoit le divertissement de la pesche , & il ne se passoit gueres de jours qu'ils ne fussent ensemble rendre quelque agreable visite dans le voisinage. Ce fut dans une de ces visites que *Daén ma-Allé* devint amoureux de la fille d'un des plus grands Seigneurs de l'Isle , nommée *Ancqué Sapia* ; elle n'estoit pas des plus belles du pais , mais elle estoit des plus spirituelles ; son humeur estoit fort enjoiïée , & elle avoit un caractere de grandeur dans tout ce qu'elle faisoit , qui avoit assez de rap-
port

port à la maniere ordinaire d'agir de ce Prince. Comme le bruit des belles actions qu'il avoit fait dans le Macaçar estoit venu jusqu'à elle, il ne fut pas bien difficile de luy faire agréer sa recherche. Sa famille s'en sentit fort honorée : car quoy que ce Prince fût alors fugitif, & parût assez malheureux, il ne laissoit pas d'estre l'heritier presomptif d'une riche Couronne, & il pouvoit raisonnablement espérer qu'avec le temps il se rétablirait dans les bonnes graces du Roy son frere, & rentreroit dans la possession des biens qu'il avoit abandonnez.

Le Mariage fut donc conclu & célébré avec les ceremonies prescrites par la Loy de Mahomet. L'un & l'autre faisoient profession de la suivre : les deux premieres années de leur mariage furent les plus douces de leur vie : car à peine furent-elles écoulées, que les Holandois ayant appris le lieu où ce Prince s'estoit refugié, crurent qu'il estoit encore trop près de Macaçar, & qu'ils devoient engager ce Souverain qui luy avoit donné retraite, à le faire sortir de ses Etats. Ils le firent menacer d'y porter la guerre, s'il le souffroit plus long-temps auprès de luy. *Daén ma-Allé* en fut averty, & ne voulant

lant pas estre cause que des ennemis si dangereux, qui seroient sans doute soustenus par le Roy son frere, tombassent sur les bras de son genereux amy; il le pria de consentir à son éloignement. Il eut toutes les peines du monde à l'obtenir, mais enfin il en vint à bout, & il se rendit aux offres avantageuses que le Roy de Siam luy avoit faites plusieurs fois, de luy donner retraite & employ dans ses Etats. Il partit de Java avec la Princesse son épouse, & quelques serviteurs. Plus de soixante familles Macaïaroises, qui s'estoient trouvées establies dans l'Isle, lors qu'il y estoit arrivé, voulurent bien par l'estime & l'amour qu'ils avoient pour luy, suivre sa bonne ou mauvaise fortune, & il arriva à Siam sur un grand Vaisseau que le Roy luy avoit envoyé, enyiron l'an 1664.

Il y fut reçu beaucoup mieux qu'il n'avoit esperé; car non seulement sa Majesté Siamoise luy fit bâtir une belle Maison, ornée des plus beaux ouvrages de la Chine, mais même elle fit present à la Princesse son épouse de plusieurs diamans, & autres pierres pretieuses de grand prix, & de quantité de vases d'or: Elle assigna à l'un & à l'autre une pension proportionnée

née à leur qualité, & pour comble de grâce, elle gratifia *Daén ma-Allé* de la Charge & du Titre *Docja Pacdi*, qui est à Siam le grand Tresorier de la Couronne, & ce qu'un Duc & Pair est en France. Elle distribua à tous ceux qui l'avoient suivy une quantité de terres qui étoit plus que suffisante pour leur subsistance, leur fit donner des bœufs pour les labourer, avec ordre de rendre à ce Prince les mêmes devoirs qu'ils luy rendroient, & de luy payer les mêmes tributs qu'ils luy payeroient, s'il estoit leur Roy dans le Macaçar. Sa reconnoissance fut égale pendant plusieurs années à la grandeur des bien-faits qu'il avoit reçu de ce genereux Prince; il en donna des marques dans toutes les occasions qui se presenterent, & jamais il n'y eut d'attachement plus fidele, ny plus sincere que celui qu'il eut toujours aux interets de cette Couronne. Mais enfin il estoit Mahometan, & sa Religion qu'il crut méprisée en la personne des Mores, qui estoient avec raison fort maltraitez par tout le Royaume, luy fit malheureusement oublier ce qu'il devoit à son bien-faiteur. Il crut qu'il pouvoit se dispenser d'aller si souvent à la Cour, puisque l'accez leur en estoit

déffendu, & il couvrit sa retraite du prétexte specieux de la douleur qu'il avoit de la mort de la Princesse son épouse, qui luy faisoit aimer la solitude, sans considérer que par cette conduite il ruïnoit toutes les esperances que les deux jeunes Princes ses enfans pouvoient avoir de rentrer un jour dans leurs droits, par la protection & l'appuy du Roy de Siam, & de ses Alliez. Il poussa si loin l'indiscretion de son zele pour la Loy de Mahomet, que les Moress'estans revoltez il y a trois ans, il se rangea de leur costé, & il ne fit pas difficulté d'entrer dans la conjuration qu'ils avoient formée contre le Roy son bien-faiteur.

Trois des principaux Chefs des Malays, qui faisoient une exacte profession de la Loy de Mahomet, & qui avoient reçu depuis peu quelque sujet de mécontentement de la part du Roy, indignez du mépris que l'on faisoit à la Cour des Mahometans, qui y avoient autrefois occupé les premieres Places, furent solliciter *Daén ma-Allé* de se liguier avec eux, pour venger sur le Roy même, l'affront qui avoit esté fait à leur Religion, & à leurs personnes en particulier. Comme ils avoient déjà pris des mesures fort justes
pour

pour l'exécution de leur détestable dessein, & qu'ils avoient assez de monde de leur party pour le faire reüssir; ce Prince trop prevenu en faveur de sa Secte, s'y laissa aller d'autant plus aisément, qu'il crut la chose infaillible, & qu'il avoit luy-même depuis quelques années un déplaisir secret, mais tres-sensible de ce que le Roy estoit entré en défiance de sa fidélité, sans néanmoins luy en avoir donné aucun sujet. Ils convinrent ensemble à l'heure même d'aller un soir à la teste de quatre ou cinq mille de leurs plus fideles serviteurs, tous gens choisis, entre plus de vingt mille de même nation, qui sont dispersez de côté & d'autre, dans le Royaume de Siam, ils convinrent, dis-je, d'aller surprendre le Roy dans son Palais. Ils sçavoient bien que la garde n'estoit pas suffisante pour leur resister, & pour les empêcher de se saisir de sa personne, & de faire regner à sa place celuy d'entr'eux sur qui le sort tomberoit; ou du moins, si les Siamois ne pouvoient pas s'accoutumer à la domination d'un Prince étranger, de donner la Couronne à son Fils adoptif, lequel apparemment ne feroit pas difficulté de l'acheter au prix de sa circoncision. Mais leur conjuration

fut heureusement découverte par un des Officiers du Roy, qui en donna avis à Monsieur Constance, lors qu'elle estoit sur le point de s'exécuter. Ce vigilant Ministre fit incontinent redoubler les gardes, & dans le peu de temps qui luy restoit, ramassant ce qu'il put trouver de gens de guerre, il les mit en embuscade dans les endroits par où les Conjurez devoient passer. Ils ne manquerent pas de paroistre à l'heure même dont Monsieur Constance avoit esté averty; mais quelques Compagnies, qui avoient pris les devants, pour s'asséurer des lieux, ayant vû des gardes, où on n'avoit pas coutume d'en mettre, retournerent en diligence sur leur pas en donner avis à leur compagnons, qui ayant connu par là que leur dessein avoit esté éventé, prirent le meilleur party, qui fut de se retirer à petit bruit chacun dans sa maison. Monsieur Constance qui n'avoit pas voulu d'abord épouvanter le Roy, le fut trouver pour luy rendre compte de tout ce qui s'estoit passé, si-tôt que cette troupe de Conjurez fut dissipée. Comme il estoit nuit, & que sa Majesté estoit déjà couchée, elle fut effrayée de le voir à une heure induë dans sa chambre, mais elle le fut bien da-

d'avantage quand elle eut appris le danger qu'elle avoit couru : elle fit assembler à l'instant son Conseil, pour délibérer sur ce qu'on auroit à faire dans une conjoncture si delicate ; & il y fut resolu qu'on éviteroit, autant qu'il seroit possible, d'en venir aux dernieres extrémités, jusqu'à ce que l'on fût en état de ne plus rien craindre ; & qu'on tâcheroit de ramener par la douceur les revoltez à leur devoir. On somma leur Chefs de venir demander pardon au Roy, leur donnant en même temps un sauf-conduit. Ils y vinrent tous à la reserve de *Daén ma-Allé*, & le Roy leur pardonna genereusement ; mais irrité de ce que ce Princes'excusoit de luy venir faire cette satisfaction sur une legere incommodité qui l'empêchoit de marcher, & sur ce qu'il nioit estre coupable du crime dont on l'accusoit, il prit enfin la resolution de le punir d'une maniere qui pût donner de la terreur à tous ses Sujets.

Il envoya pour cet effet sept mille Siamois, car il craignit que les Malays ne fussent à son secours, l'assiéger par terre dans son village, & plusieurs Galeres bien équipées, pour luy fermer le passage de la Riviere. Tous les Europeans qui le trou-

verent alors dans la ville Capitale & aux environs, se joignirent à Monsieur Constance qui commandoit la flotte. Il n'y eut que les Holandois qui s'en excuserent, soit par l'averfion qu'ils ont pour le Roy de Siam & pour son Ministre, soit comme ils disent, parce qu'ayant une place dans les Estats du Roy de Macaçar Neveu de *Daén ma-Allé*, qui s'estoit depuis quelque temps reconcilié avec son oncle, & luy avoit envoyé de magnifiques presents, ils ne pouvoient plus se declarer contre ce Prince, sans s'exposer au danger d'estre mal-traités dans le Macaçar, ou peut estre même d'en estre chassés. Les Europeans, & nos François sur tout firent merveille : plusieurs demurerent sur la place : Monsieur Constance se signala par dessus tous les autres, & s'ex-pola même si fort que le Roy au retour de l'expédition ne put s'empêcher de luy en témoigner son chagrin. Quelques Siamois se voyant dans la necessité de vaincre ou de mourir, se battirent tout de bon, & le Prince *Daén ma-Allé*, après avoir donné des marques d'une valeur extraordinaire, fut enfin obligé de ceder au plus grand nombre. Il reccut cinq coups de flèche, un coup de fusil dans la
main,

main, & un autre dans la tête, qui le fit tomber mort aux pieds de son fils aîné, qui portoit ses armes, & à qui il commençoit d'apprendre le métier de la guerre. Tous les gens, au nombre de soixante ou environ, furent passez au fil de l'épée, après s'estre genereusement deffendus pendant plus de cinq heures; il n'y eut que les deux Princes ses enfans qui furent sauvez par un ordre secret de la Providence, que nous ne pouvons jamais assez admirer. Car quel bonheur pour eux, après la ruïne entière de toute leur famille, d'estre tombez entre les mains du plus puissant Monarque du monde, qui veut bien leur servir aujourd'huy de Pere; qui non content de pourvoir genereusement à leur subsistance, prend encore le soin de les faire instruire de tout ce qu'ils doivent sçavoir pour remplir dignement les obligations que leur impose la grandeur des Augustes Noms, qu'ils ont receu de SA MAJESTE, & de Monseigneur le Dauphin, sur les sacrez Fonds de Baptême.

Mais achevons la description de ce Royaume de Macaçar, où il semble que Dieu ait formé le dessein d'establiir un jour, par le moyen de ces deux jeunes

Princes, le Regne de JESUS-CHRIST sur les ruïnes de celuy de Mahomet, auquel ils ont si genereusement renoncé.

Après la ville de *Jompandam*, qui est sans difficulté de toutes ses places la plus importante, celle de *Mancâçara*, qui est la capitale du Royaume, & le séjour le plus ordinaire des Roys, est assurément la plus grande, la plus belle, & la mieux fortifiée. Elle le seroit beaucoup davantage, si les Holandois n'avoient point ruiné les premieres fortifications que les Portugais y avoient fait, long-temps auparavant qu'ils en eussent esté chassés. Elle est scituée un peu au dessus de l'embouchûre de la riviere, environ le sixième degré de Latitude Meridionale, bâtie dans une plaine fort fertile, & abondante en ris, en fruits, en fleurs, & en toute sorte de légumes. Les murailles de la ville sont battuës d'un côté par les eaux de cette grande Riviere, qui se détachant de son lit par de petits canaux sousterrains va humecter, & rafraichir les racines des arbres, & des plantes, de ses jardins, & de la campagne. Les rues qui partagent cette ville sont en assez grand nombre; elles

les sont fort larges & tres-propres, quoy qu'elles ne soient pas pavées, parce qu'elles sont naturellement toutes sablées. Les arbres, dont elles sont bordées des deux côtez, sont fort touffus, & les Habitans ont un grand soin de les entretenir, parce qu'ils donnent de l'ombre à leur maisons, & qu'ils font la commodité des passans pendant la chaleur du jour.

Il n'y a que le Palais du Roy, & quelques Mosquées; qui soient de pierre, toutes les autres maisons ne sont faites que de bois, mais elles ne laissent pas d'estre fort agreables, car ces bois sont de differentes couleurs; celuy d'Hebenne y domine toujourns, & ils sont tous travaillez avec tant d'art, & si bien enchasséz les uns entre les autres, qu'il semble que toute la maison ne soit faite que d'une seule piece de bois de diverses couleurs. Le plus grand de ces bâtimens ne passe pas ordinairement quatre ou cinq toises de long, sur une ou deux de large, les fenêtrés en sont fort étroites, & elles ne sont couvertes presque toutes que de grandes feüilles fort épaissés, que la pluye ne perce point.

Il y en a peu qui ne soient élevées , & soutenues en l'air sur de grandes colonnes faites d'un bois si dur , qu'il paroît incorruptible ; mais ce qui est de plaisant , c'est qu'on n'y monte qu'avec une échelle que chacun a grand soin de tirer en haut quand il est entré , de peur que les chiens n'y montent après ; car comme leurs habitans sont de tous les Mahometans les plus superstitieux , ils feroient fouillez , & il faut qu'ils courent se laver à la riviere , si tôt qu'un chien les a touchés. Sur le toit de la maison qui est plat & fort bas , il y a toujours trois croissans ; les deux qui tiennent les deux extrémités sont droits , celui du milieu est renversé.

Il y a un grand nombre de Boutiques , où on trouve tout ce qu'on peut desirer pour la necessité & la commodité. Il y a aussi de grandes Places publiques , où se tiennent les Marchez deux fois par jour , sçavoir le matin avant le lever du Soleil , & le soir une heure avant qu'il se couche. On n'y voit que des femmes , & un homme n'oseroit y paroître , sans se rendre méprisable , sans s'attirer la raillerie de tout le monde , & sans s'exposer à estre lapidé

lapidé par les enfans ; parce qu'on est persuadé que nostre sexe est réservé pour des occupations plus serieuses, & plus importantes. C'est un plaisir d'y voir aborder presqu'en même temps, de tous les Bourgs & Villages circonvoisins de jeunes filles chargées, les unes de Poisson d'eau douce, qu'on prend dans un gros Bourg nommé *Galezon*, où la pesche est establie, qui est situé à cinq ou six lieuës de la Ville sur les bords de la riviere, & les autres chargées de Marée, de Rayes, de Soles & de plusieurs autres Poissons de Mer, qui ne sont point connus en France : il en vient encore d'un gros Village qu'on appelle *Bantaim*, éloigné de la Ville de deux lieuës seulement, pour y vendre des Fruits, du Vin de Palmes, des Volailles, de la chair de Bœuf, & de Buffle : car la Boucherie n'est point là, comme à Paris, séparée du Marché. Les Macaçaros ont fait autrefois grand scrupule de manger du Bœuf, mais ils s'y sont insensiblement accoutumez, & ils croient que c'est bien assez de s'abstenir du Porc, dont la Loy de Mahomet leur deffend l'usage, pour meriter d'aller en Paradis.

On

On n'y vend point de Gibier, parce qu'il n'y a que le Roy, comme je l'ay déjà dit, & les Princes du sang Royal, qui ayent droit de chasser indifferemment en tous lieux. Les Seigneurs particuliers ne peuvent l'exercer ailleurs, que sur leur terres; & comme ils en sont fort jaloux, on punit fort severement ceux qui contreviennent à cette def fence.

Au reste les Macaçarais, soit qu'ils n'aiment pas le Sanglier, soit qu'ils croient qu'il n'est pas de la perfection de leur Religion d'en manger; ils sont toujours present de ceux qu'ils prennent, ou aux Portugais ou aux Holandois, qui sont de leur amis. Le Roy même a coutume d'en user ainsi, quand il veut donner aux uns, ou aux autres, quelque marque particuliere de sa bien-veillance, & de son estime.

Avant les Guerres dont je viens de parler, & la peste qui arriva il y a environ vingt-cinq ans, qui ont beaucoup diminué le nombre des habitans de cette Ville, il s'en trouvoit de compte fait, dans l'enceinte de ses murailles, & dans les villages qui luy sont contigus; cent soixante mille, tous gens bien faits,
&

& capables de porter les armes, mais il n'en reste plus aujourd'huy qu'environ quatre-vingt mille.

La ville de *Boné*, capitale de la Province de Bouguis, n'est guere moins belle n'y moins peuplée que celle de *Mancâçara*. Elle en est éloignée de neuf ou dix journées de chemin. *Vagion*, *Soppen* & *Penecquy*, qui sont les Villes les plus considerables de la même Province, n'en sont distantes que de sept.

Mandar & *Mamoya*, qui sont les deux principales Villes de la Province de *Mandar*, & *Toraja*, Capitale de la Province du même nom, n'en sont gueres plus éloignées.

Tallon, *Touraté* & *Borobasson* qui sont les plus grandes Villes, du second ordre, de la Province de Macaçar, ne sont éloignées de la ville Capitale que de sept ou huit lieuës au plus. C'est là où sont establies toutes les Manufactures du Royaume; on y fait des toilles de Coton & des étoffes de toutes sortes & en quantité: car il y a grande abondance de Coton & de Vers à soye, qui se tire des Bourgs & des Villages voisins. Ces Villages, aussi bien que ceux des autres
Pro-

Provinces, sont en plus grand nombre,
plus gros, plus peuplez & aussi agrea-
bles que les nostres.

Fin du premier Livre.



HISTOI-



HISTOIRE

DU

ROYAUME

DE

MACACAR.

LIVRE SECOND.

Contenant les Mœurs & les Costumes des Habitans, leur Gouvernement, leurs Occupations, leurs Divertissemens, leurs Habits & leurs Mariages.



L n'y a point de peuples dans les Indes, je ne sçay pas même s'il y en a beaucoup en Europe, qui naissent avec de plus grandes dispositions que
les

les Macaçarois , pour reüssir dans les Arts , dans les Sciences , & dans les Armes. Ils comprennent aisément les choses les plus difficiles , ils raisonnent assez juste sur celles qu'on leur propose , & ils n'oublient presque jamais rien de tout ce qu'ils ont une fois appris ; mais ils manquent de bons Maîtres , qui sçachent mettre en œuvre & faire valoir tous ces riches talens de la nature.

Les qualitez du corps répondent à celles de l'esprit ; ils sont grands & robustes , aimans le travail , capables de résister à la fatigue autant qu'aucune autre Nation que je connoisse. Leur teint n'est pas tout-à-fait si basané que celui des Siamois ; mais ils ont le nez beaucoup plus plat & plus écrasé : à le bien prendre , ils ne sont guere plus beaux , ou pour mieux dire , ils sont aussi laids de visage , les uns que les autres. Ce nez plat qui les défigure à nos yeux , est une beauté chez eux que l'on forme dès leur enfance. Si tôt qu'ils sont venus au monde , on les couche nuds , sans langes , & sans maillot dans un petit panier d'ozier ; là leur Nourrices ont soin presque à toutes les heures du jour ,
de

de leur applatir le nez , en appuyant doucement dessus leur main gauche , & en le frottant en même temps de la droite , avec de l'huile , ou de l'eau tiede. On leur frotte de même toutes les autres parties du corps , dans la pensée que cela contribuë à les faire croître , & à les rendre plus agiles & plus souples. De là vient qu'il n'y a point de bossus , ny de boiteux ; parmi eux ; & qu'ils ont tous , hommes & femmes , la taille assez fine & assez dégagée. On les sévre un an après leur naissance , parce qu'on s'imaginoit qu'ils auroient moins d'esprit , si on les laissoit tetter plus long-temps

Les enfans de qualité d'abord qu'ils ont atteint l'âge de cinq ou six ans sont mis en pension chez un parent , ou un amy de la famille , de peur que les caresses de la mere n'amolissent leur courage , & qu'une tendresse reciproque ne les retienne à la maison , lors qu'ils seront en âge d'aller à la guerre. Cela se pratique à l'égard des enfans mâles seulement , qui sont tous dispersez dans des maisons différentes , en quelque quantité qu'ils soient ; car pour les filles , elles sont toutes élevées à la maison ,

& instruites par leur mere , de tout ce qu'elles doivent sçavoir , pour remplir les devoirs de leur état.

A sept ou huit ans les garçons sont envoyez à l'école chez les Agguys , qui sont les Prêtres du País , par ceux là même qui les tiennent en pension , leur Peres'étant déchargé sur eux de tout le soin de leur éducation. Ces Agguys font leçon deux fois le jour , une heure le matin , & une heure après midy ; ils leur apprennent à compter , à expliquer l'Alcoran , à lire , & à écrire. Leurs caracteres approchent assez des lettres Arabesques , il y en a même plusieurs qui leur sont entièrement semblables. Deux ans suffisent pour les y rendre sçavans , parce que ces Agguys sont gens extrêmement severes. On peut dire même que la trop grande confiance que le Peuple prend en eux , les rend assez souvent insolens ; car après qu'ils ont fait leçon à ces enfans , ils ne rougissent pas d'envoyer les uns , comme s'ils étoient leur valets , puiser de l'eau à la riviere : ils employent les autres à balier leurs maisons , & quand ils sont assez forts , ils les prennent pour ramer dans leur petits bateaux. S'ils ne font pas à leur gré ce qu'ils leur commandent , ils
les

les punissent pour ces sortes de fautes, aussi rigoureusement, que pour celles qu'ils ont fait dans leurs études.

Les verges ne sont pas là en usage, comme en France, pour la correction des enfans, les Agguys tiennent toujours auprès d'eux un gros *Rotin*, qui est une baguette d'ozier de la grosseur du doigt, dont ils déchargent de grands coups sur les épaules des ces pauvres enfans, ou bien ils ont en main une espece de ferule un peu plus longue, mais beaucoup plus étroite que celles dont on se sert icy dans nos Colleges, dont ils châtient ceux qui ont manqué d'attention, ou de modestie en leur présence.

De crainte que l'oïveté ne corrompe les bonnes inclinations des enfans, on les tient incessamment occupez. Au sortir de l'école on les applique au travail, & il n'y en a point qui n'apprenne quelque métier : ils font des boucliers d'ozier, des nattes, & des corbeilles ; & outre cela, ils ont encore leurs heures réglées pour apprendre à dâncer, pour s'exercer à la course, & à plusieurs autres jeux qui sont ordinaires aux gens de qualité.

Les enfans du menu Peuple sont occu-

pez à la Pêche, à l'Agriculture, à battre le fer, à couper du bois; aux ouvrages de Menuiserie, & d'Orpèvrerie, ou à faire des tissus d'Or, de Soye, & de Cotton, suivant la condition de leur parens, & la force de leur âge. Ils s'appliquent à tous ces exercices, pendant qu'ils sont en pension, avec d'autant plus d'assiduité, & de persévérance, qu'ils ne sont point distraits par les visites qu'ils rendent, ou qu'ils reçoivent; car ils voyent leur parens si rarement, que souvent ils ne reconnoissent plus leur meres, quand ils retournent à la maison. De là vient qu'ils ont peu de tendresse les uns pour les autres, & qu'on ne voit point entre les freres, & les sœurs cette union parfaite, & cette intelligence qui fait parmi nous la plus douce consolation, & le plus ferme appuy des Familles. Je ne sçai s'il ne faut point encore attribuer à cette éducation dure, & severe, l'air farouche qui paroît en eux, jusqu'à ce qu'ils se soient adoucis, & civilisez dans la maison paternelle; car les peres, & les meres se réservent toujours le soin de leur apprendre, quand ils sont retournez chez eux, de quelle maniere ils doivent vivre dans
le

le monde, & dans la condition à laquelle ils sont destinez

Quoy que les Macaçarois ne soient pas naturellement fort carefiâns, leur amitié ne laiffè pas d'estre fort sûre, & fort fidelle. On en a vû qui pour le service de leur amis, même étrangers & Chrétiens, se sont exposez au danger de perdre la vie, & qui ont eu la generosité de partager avec eux leur biens, si-tôt qu'ils les ont veus dans la necessité, mais il faut les ménager avec beaucoup de circonspection, & de prudence, & sur tout prendre bien garde à ne les mettre pas en colere. Ce sont les gens du monde les plus emportez dans leur premiers mouvemens; quand leur feu, qui ne dure pas long-temps, est passé, ils rougissent de leur foiblesse, & se repentent de tout ce qu'ils ont fait dans cet état; pourveu néanmoins qu'ils reconnoissent qu'ils ont eu tort de se fâcher, car s'ils sont persuadez qu'on a eu dessein de leur faire injure, ils n'en reviennent presque jamais, & ils se soucient fort peu de perdre la vie, pourveu qu'ils la fassent perdre auparavant à ceux qui les ont offensez. Aussi ne manque-t'on point, quand on sçait que

deux personnes ont eu querelle ensemble, de s'employer incessamment pour les accommoder; les amis communs conviennent du lieu, ou se doit faire l'entreveuë: c'est ordinairement la Mosquée, afin que l'on soit obligé d'y garder plus de modération. Les deux parties s'y trouvent en même temps, ils s'approchent d'un pas égal l'un de l'autre, ils se parlent dans les termes dont on est demeuré d'accord, & se donnent mutuellement les deux mains jointes, pour marque de leur véritable, & sincère reconciliation: mais si c'est une femme, qui ait eu différent avec un homme, elle ne luy presente ses deux mains jointes, qu'après les avoir modestement enveloppées dans un mouchoir de toille de cotton, ou de quelqu'autre étoffe légère. On ne sçauroit s'imaginer jusqu'où va la modestie des Dames, & combien elles sont chastes, & retenues dans toutes leur actions. Si elles l'étoient moins, elles passeroient fort mal le temps avec leur maris, qui, de tous les hommes du monde, sont assurément les plus jaloux. Une femme qui auroit eu la hardiesse de presenter la main au meilleur amy de son époux, de luy sourire en passant, ou d'arrêter les yeux sur luy un seul

seul moment , seroit soubçonnée d'infidélité , & pourroit être justement répudiée. C'est pourquoy pour l'intérêt de leur reputation , & pour la conservation de la paix dans leur famille , elles se tiennent renfermées dans leur chambres , n'osant pas même y recevoir les visites de leur freres , ou de leur beau-freres , qu'en presence de leur maris. Ces petites marques d'amitié qui sont parmy nous si innocentes & si bien receuës entre des personnes si proches , passent chez eux , pour des crimes qui demandent vengeance , & qui ne se pardonnent jamais. La loy même leur permet de tuer un homme , tel qu'il puisse estre , s'ils le trouvent seul avec leur femme , & s'ils peuvent prouver luy avoir donné , ou reçu d'elle un baiser , ou quelque autre marque d'amitié. Mais autant que cette Loy est severe , & cruelle pour les femmes , elle est douce , & indulgente pour les hommes : elle leur permet de faire tout ce que bon leur semble , sans qu'il soit permis à ces mal-heureuses épouses de se plaindre de la conduite de leur maris. La continence qui dans tout le Macaçar , fait l'honneur , & la gloire des femmes , y fait la honte , & la confusion des hommes ;

mes; celuy qui n'a qu'une femme, & peu d'enfans, n'y est pas moins méprisé, qu'une femme sterile l'étoit autrefois parmy les Juifs. L'amour des femmes & le desir d'avoir des enfans est la passion dominante du País, ils luy sacrifient toutes choses, souvent ils font des vœux à Mahomet pour avoir une postérité nombreuse. Quand ils éternuent, s'ils ne sont point encore mariés, ils se souhaitent, les uns aux autres, un prompt mariage, une bonne femme, & une longue vie; & s'ils sont déjà engagez dans le mariage, une heureuse, & paisible fécondité.

Comme les femmes de qualité ne sortent guere qu'aux jours de festes ou de réjouissance publique, elles les attendent toujours avec beaucoup d'impatience; car elles ne sont pas naturellement ennemies de la joye: Leur divertissement ordinaire est la dance. Il y en a de deux sortes; l'une se fait en rond, à peu près comme celles de nos Villages: trente ou quarante personnes de l'un & de l'autre sexe, se tiennent toutes par la main; les femmes au lieu de gands ont un linge qui couvre leur mains, & elles sautent
tou-

toutes en cadence au son des Instrumens. L'autre dance se fait en long ; c'est à dire, que pareil nombre de personnes se mettent toutes sur une même ligne dans une grande salle, ou dans une prairie, quand il fait beau ; elles en partent en même temps par six pas de sarabande, qui sont suivis d'une piroüette, d'un petit sault, d'un frappement de talons & de mains : cela recommence & continuë toujours de même force & en cadence sur la même ligne, jusqu'à ce qu'ils soient arrivez au bout du champ, ou de la salle. Comme il s'en trouve qui ont la voix assez agreable, leur chansons, mêlées à ces frappe-mens de talons & de mains, rendent cette dance beaucoup plus divertissante que la premiere. Leur Instrumens de Musique ne joüent point quand ils chantent ; car ils n'ont que des Trompettes dont le son est sans aucune inflexion, des Tambours qui ne valent pas les nôtres, une espece de Violon qu'ils touchent avec une baguette, & un petit Boisseau fait d'un bois fort mince, qu'ils battent delicatement avec deux petits bâtons qui luy font rendre plusieurs sons differens, assez agreables la premiere fois qu'on les entend, mais qu'on ne peut pas souffrir une seconde.

Quand les enfans font retournez dans la maison paternelle, ils peuvent assister à ces réjouissances publiques avec leurs parens; car comme ils n'y reviennent qu'à quinze ou seize ans, ils sont en âge de se marier, & en droit de rechercher les filles qui leur ont esté promises en mariage. Il y en a peu pourtant qui se marient avant qu'ils se soient perfectionnez dans tous les exercices de la guerre; & comme ils ont presque tous un penchant naturel qui les y porte, ils s'y rendent si sçavans, en tres-peu de temps, qu'il n'y a point de peuples dans les Indes, qui soient plus adroits à monter à cheval, à décocher une Flèche, à tirer un Fusil, & à bien pointer un Canon. Il n'y en a point aussi qui sçachent mieux manier le *Crit* & le Sabre. Le *Crit* est une arme qui est particuliere aux Malays, aux Macaça-rois, aux Javans, & aux autres Insulaires circonvoisins, il est fait comme un poignard, d'un pied & demy de long, la lame va en serpentant, de la maniere que nos Peintres representent un rayon du Soleil. Ils s'en servent ordinairement dans leurs duels, qui se font de deux manieres. Tantôt ils se battent avec le Sabre & le Bouclier, qui pour n'estre que d'ozier,

d'ozier , ne laisse pas de parer les plus grands coups , quand on sçait s'en servir : Tantôt l'un prend le Sabre & le Bouclier , & l'autre se contente de deux Crits. De celuy qu'il tient de la main gauche , il écarte & rabat , quand il a le poignet ferme , les coups du Sabre , & fait une passë sur son homme pour le desarmer : ou bien il luy pousse de celuy qu'il a dans la main droite quelques bottes , qui finissent bientôt le combat : car la moindre égratignûre que fait le Crit , ordinairement empoisonné , est mortelle , & quoy qu'en fasse on n'en sçauroit échapper.

Leur maniere de décocher des flèches est fort extraordinaire , ils en font d'un bois tres-leger , & ils attachent au bout une dent de Requin , c'est un Poisson de mer , qui en a en plus grand nombre , beaucoup plus pointues & plus affilées qu'aucun autre ; ils mettent une de ces flèches dans une Serbacanne longue de six ou sept pieds , qui est faite de bois d'Hebenne , bien polie au dedans & assez large pour donner à la flèche toute la liberté qu'elle doit avoir pour en sortir aisément , & quand elle y est entrée jusqu'à une certaine distance , ils la soufflent , plus ou moins loin , selon les forces différentes de
ceux

ceux qui s'en servent. Il y en a qui la font porter jusqu'à quatre-vingt & cent pas, & si juste, qu'ils ne manquent jamais de donner dans un tel ongle de la main, ou du pied, qu'ils se font auparavant proposez pour but.

Ils croyent qu'il est contre la bien-séance, quand une fois ils ont pris le party des armes, de cultiver la terre, ou d'exercer quelque Art mécanique. Fussent-ils nez de la lie du peuple, à moins qu'ils ne soient devenus invalides, ou réduits dans une extrême pauvreté, ils ne font plus d'autre métier toute leur vie que celuy de la guerre. Comme il n'y a point de Bourgeois, pour peu qu'il soit bien dans ses affaires, qui n'ait son Parc entouré de Bambous, dans lequel il peut chasser quand bon luy semble; en temps de paix vous voyez un soldat sortir de sa maison, le soir & le matin le fusil sur l'épaule, & sa petite meute devant luy, aller à la chasse avec ses amis.

Tous les jeunes gens ont une passion extrême pour le jeu. Dans l'enfance ils n'en ont point d'autre que celuy de la *Toupie*, mais quand ils sont plus avancez en âge, ils ont certains jeux qui ont assez de rapport à celuy des Dames
&

& des Échets. Comme ileurest deffendu par la Loy de Mahomet de joüer de l'argent, ils y trouvent touÿours le plaisir qu'ils cherchent, & il est rare qu'ils n'en sortent pas aussi bons amis qu'ils y font entrez. Celuy de tous les jeux qui est le plus à la mode, c'est celuy du *Cervolant*, car il est de tous les âges, & de toutes les conditions, Il n'y a pas encore cinquante ans que les Rois même y joüoient en presence de tout le peuple, à certains jours de l'année. Le *Cervolant* Royal avoit ordinairement vingt-cinq à trente piëds de diametre, la queue en avoit bien autant de longueur, & avant que sa Majesté l'abandonnât au gré du vent, on y attachoit sur le devant un cornet semblable à celuy dont nos Payfans se servent pour appeller leur Vaches, & dessus un gros Canard, qui mêlant ses cris au son que le vent faisoit rendre a ce Cornet, faisoit entendre dans les airs la plus plaisante musique du monde. A present le Roy se contente d'estre le spectateur de ce jeu. C'est un plaisir de voir des vieillards de soixante à quatre vingt ans tenir la corde d'un *Cervolant*, & montrer à leur petits enfans de quelle maniere il faut le faire, le jeter
en

en l'air, & le gouverner quand il est au vent.

Ils ont encore un autre jeu qui ne leur plaist guere moins que celuy-là. Ils choisissent deux Cocqs les plus forts & les plus méchans qu'ils peuvent trouver, & après les avoir enyvrez à demy avec du vin de ris & de chaux, ils attachent à leurs ergots de petits fers fort pointus & fort affilez; ils les mettent en presence l'un de l'autre & les excitent à se battre. C'est un divertissement pour eux de voir la fureur avec laquelle ces animaux se déchirent: le combat ne finit point qu'un d'eux ne soit tombé mourant, ou mort sur le champ de bataille; alors le Maître du vaincu est obligé de payer au Maître du vainqueur le prix de la gagcure, c'est à dire la somme dont ils sont convenus, avant que de commencer le jeu. Le Cocq qui reste en vie est rapporté avec honneur dans son poulaillé, & un garçon de la Feste fait un petit compliment aux poulles ses épouses, sur sa bravoure; & la victoire qu'il vient de remporter sur son rival. Si le vaincu n'est pas encore mort, on le saigne, & il fait le premier plat du festin, qui a coûtume de suivre le jeu; mais s'il a esté tué, sans s'être deffendu, on

on le jette à la voirie, & il n'est pas permis d'en manger, non seulement parce que les viandes étouffées sont deffendues par la Loy de Mahomet, mais encore parce qu'ils croyent que la chair d'un animal si lâche, est indigne de servir à la nourriture d'un homme.

J'ay déjà remarqué en passant que l'éducation des filles est toute différente de celle des garçons; elles sont élevées dans la maison paternelle, d'où elles ne sortent presque jamais, quand elles sont de qualité. Leur meres leur apprennent à lire & à écrire, à coudre, & à broder, à filer de la soye, & du coton, dont elles se font elles mêmes leur habits; car il n'y a point de Tailleurs dans le país, & ce sont les femmes qui habillent les hommes, & qui s'habillent elles-mêmes. Les filles de basse naissance sortent plus souvent que les autres, mais ce n'est jamais avant le jour, ny après le soleil couché. Les unes s'occupent à faire de la toille, & des étofes de moindre prix qu'elles débitent dans leur boutiques: les autres vont travailler aux champs, vendre au marché des legumes, & mille autres menuës marchandises; ou bien elles demeurent au logis pour partager avec
leur

leur meres le soin du ménage, & leur aider entre autres choses à preparer à manger pour la famille; car il n'y a point là de cuisiniers d'office, & cet employ y passe pour estre indigne de l'application d'un homme. Les viandes dont les Macaca-rois usent le plus communément, sont le Bœuf, le Cabry, & la Poulle. Ils les mangent plus souvent bouïllies que roties, parce qu'ils font entrer dans leur potages, & dans leur etuvées quantité de poivre & de clouds de girofle, qui en relevent le goût & qui leur rend l'appetit, que la trop grande chaleur leur fait perdre fort souvent. Quoy que ces viandes soient tres-bonnes, & assez bien apprêtées, ils aiment encore mieux le poisson, & les fruits. Ils ne font ordinairement que deux repas par jour; le premier à huit ou neuf heures du matin, & le second au couché du Soleil. Quand ils sont jeunes, & qu'ils ont bon appetit, ils gardent quelque chose de leur souper, pour manger le lendemain au sortir du lit, car ils n'ont point là de déjeuné réglé, comme il y en a dans quelques endroits des Indes. Entre les repas ils mâchent du Betel, & de l'Arek, ils prennent du Tabac, & boivent du Sorbec. C'est
une

une liqueur fort agreable , compoſée d'eau, de jus de Citron, & de Sucre, où ils mêlent beaucoup de Muscade, de fleur de Canelle, & de Cloud de Girofle battus ensemble. Ils prennent encore du Thé, du Caffé, & du Chocolat que les Espagnols, avec qui ils avoient autre-fois un grand commerce, leur apportent des Isles Philippines, où la flotte du Mexique vient tous les ans en décharger une quantité prodigieuse.

Ils mangent toujours en famille, & non point chacun à part comme les Siamois, ils se traitent souvent les uns les autres, & leur festins sont assez réjouissans ; car comme ils ont l'imagination fort vive, ils y disent cent choses plaisantes, souvent trop libres pour estre bien receuës parmy nous. Quand le Sorbec, & le vin de Palme s'y trouvent bons, les razades s'y boivent, mais jamais à la santé des amis, comme on fait en Europe. Les mets y sont en grand nombre ; les viandes & les fruits s'y servent en même temps dans de petits plats d'Argent ou de Porcelaine, sur des tables rondes qui sont fort basses, ou sur de grands bassins, d'Or, d'Argent, ou de Cuivre, selon la qualité des personnes.

parce qu'ils mangent à bas , les jambes croisées, sur des Nattes, ou sur des Tapis , à la mode des Turcs , & des Siamois. Ce qui m'en déplaît, c'est qu'ils boivent tous les uns après les autres dans la même tasse, qui ne tient guere moins de trois ou quatre pintes, & que les cuillieres, les fourchettes, les nappes, & les serviettes n'y sont point en usage. Chacun mange le Ris à pleines mains; il est vray qu'ils ont tous grand soin de les bien laver avant que de se mettre à table, mais cette mal-propreté ne laisse pas de dégouter les gens qui n'y sont pas accoutumés.

S'ils ne sont pas propres à table, ils le sont dans leur habits plus qu'aucune autre Nation qui soit dans les Indes. Les gens de qualité sont vêtus d'une longue camifolle, ou veste qui leur descend presque jusqu'aux genoux; elle est ordinairement d'un brocard d'Or & d'Argent, ou d'un drap de belle Ecarlatte, que les Hollandois leur apportent d'Europe. Les boutons, qui la ferment pardevant, sont d'Orphèvrerie, les manches en sont fort étroites, & se boutonnent jusqu'au poignet, comme nos anciens pourpains. La culotte qu'ils portent dessous est tou-

te semblable aux nostres, mais afin qu'elle soit moins incommode, elle n'est faite que d'une petite étoffe de soye rayée de plusieurs couleurs. Leur ceinture est de Brocard d'une couleur différente de celle de la camisolle, elle est fort large, & les deux bouts qu'ils laissent pendre jusqu'au dessous du genouil, sont artistement brodez d'Or, & d'Argent à la hauteur d'un pied, ou peu s'en faut. Quand ils vont en ville, ils mettent par dessus tout cela une petite veste de Mouseline, qu'ils portent negligemment, comme autre-fois on portoit en France les manteaux d'Esté. Leur Crit est passé du côté droit dans leur ceinture, sa poignée, & son fourreau sont presque toujours d'Or massif, & à l'autre côté ils portent dans la largeur de cette même ceinture, un petit Couteau, du Tabac, du Betel, & leur Bourse, parce qu'ils n'ont point de poches. Les Soldats quand ils vont en campagne portent avec le Crit un Sabre qu'ils passent aussi du côté droit dans leur ceinture, car nos Bodriers, & nos Ceinturons ne sont point là en usage. La poignée de leur Sabre, s'ils sont Officiers, est ordinairement d'Or ou d'Argent, si ce sont de

simples Soldats, elle n'est faite que d'Yvoire, ou d'un bois de senteur. Leur habits sont de Coton, ou de Soye, selon le plus ou le moins de solde, ou de revenu, qu'ils peuvent avoir.

Ils n'ont tous ni bas ni souliers, néanmoins quand les personnes de qualité ont de la peine à marcher nuds pieds, elles chaussent de petites pantoufles à la Morisque, qui sont brodées d'or, & d'Argent, à peu près comme le sont aujourd'huy les souliers des Dames en France.

Le Chapeau est en horreur parmy eux, comme il l'est chez tous les Mahometans, & le Turban y est en si grande veneration, qu'ils ne s'en servent par respect, qu'aux jours de Fêtes, & de réjouissances publiques. Ils portent ordinairement un petit bonnet, qui a la figure d'une forme de chapeau; l'étoffe dont il est fait est toujours blanche, & plus ou moins pretieuse, selon la qualité des personnes, il y a autour un petit bord d'or, d'argent ou de soye qui l'enrichit. Leur Turban n'est point fermé comme celuy des Turcs, ce n'est qu'une large bande d'étoffe ou de toile qu'ils ajustent fort proprement autour de leur teste.

teste. Celuy des Prestres & des personnes déjà avancées en âge est blanc, les jeunes gens en portent de toutes les couleurs, ils sont le plus souvent rouges, verds, ou rayez. Les Prestres & les vieillards ont permission de le porter tous les jours, les uns par la dignité de leur Ministère, & les autres par le privilege de leur âge. Les premiers nourrissent de longues barbes, qui leur pendent souvent jusqu'à la ceinture, les autres les rasent, mais ne coupent jamais leur cheveux. Ils ont un soin tout particulier de les bien peigner, & de les parfumer d'une huile odoriférante, qui n'empêche pourtant pas, qu'ils ne sentent quelquefois assez mauvais, quand ils sont échauffez. C'est pourquoy ils se lavent souvent la teste; les plus propres d'entr'eux se lavent aussi tout le corps deux ou trois fois le jour, & après le bain ils se frottent d'un certain onguent composé de musc, & de poudre de bois de Sandal, dont l'odeur est fort douce & fort agreable. C'est une propreté chez eux & même une obligation indispensable que d'entretenir leur ongles dans cette teinture rouge qu'ils ont commencé de leur donner dès leur enfance; & de les coup-

per une ou deux fois la semaine : car ils s'imaginent que le diable s'y cache quand ils sont longs.

Ils sont aussi fort curieux de peindre leur dents , tantôt en noir , tantôt en verd , & le plus souvent en rouge. Si-tôt qu'ils ont atteint l'âge d'onze ou douze ans , l'Operateur ordinaire est appelé dans la maison. Ils les fait coucher sur le dos , leur met un baillon de bois dans la bouche , afin que la tenant toujours également ouverte , il puisse plus aisément , avec une petite lime separer toutes les dents de la machoire d'enhaut les unes des autres , les rendre toutes égales , & les polir ensuite avec un ciseau fort délicat & fort fin. Après qu'il les a ainsi bien préparées , il les frotte avec du jus de Citron , qui les rend susceptibles de la couleur qu'il leur doit donner. Cette operation ne se fait point sans douleur , & sans qu'il en coûte du sang ; mais ils sont plus sensibles à l'honneur d'estre à la mode , qu'à tous les maux que la mode leur fait souffrir. Cela est si vray que souvent ils sont assez fols pour se faire arracher leurs meilleures dents , afin d'avoir la gloire d'en porter d'or , d'argent , ou de *Tambac* , qui est un

un composé d'Or, d'Argent, & de Cui-
vre rafinez ensemble d'une maniere qui
n'est pas connuë en Europe.

Les femmes sont encore plus propres
que les hommes dans leur habits, quoy
qu'elles ne soient pas tout-à-fait si ma-
gnifiques; leur chemise est faite d'une
belle Mousseline, elle leur descend jus-
qu'aux genoux, les manches en sont
fort étroites, mais si courtes qu'elles ne
passent pas le coude. Le col en est é-
troit, & si bien clos que leur sein ne pa-
roit point. Elles portent dessous, un
petit pantalon fait de Brocard d'Or,
d'Argent, ou de Soye, selon la diffé-
rence de leur condition; il n'est différent
de celui des hommes, qu'en ce qu'il est
plus long, & qu'il passe toujours le gras
de la jambe. Comme elles sont extrê-
mement adroites, il ne se peut rien voir
de plus beau, que la broderie d'Or, &
d'Argent dont les extrémités de cette
culotte sont enrichies; elles ont par-des-
sus un Juppon semblable à celui des
Françoises, il n'est que de toile, ou de
quelque legere étoffe fort commune
quand elles demeurent au logis, mais
lors que dans les jours de Fêtes, ou de
réjouissance publique, elles sortent, pour

ler en compagnie , elles en prennent un de Mouffeline rayée , au travers duquel le pantalon de Brocard d'Or , & d'Argent , dont le fond est ordinairement rouge , paroît dans toute sa beauté. Elles n'ont point d'autre coëffure que leur propres cheveux , qu'elles nouent fort proprement par derriere , & qui dans le tour qu'elles donnent à leurs boucles ne laissent pas de faire un assez bel effet , quand ils sont parfumez d'une certaine huile , qui les rend encore plus noirs , & plus luisans , qu'ils ne sont naturellement , quoy qu'ils le soient déjà beaucoup. On en voit peu qui ayent des Bagues , & des Pierrières , leur maris s'en parent au lieu d'elles , & pour collier elles n'ont qu'une petite chaîne d'Or qu'ils leur donnent , le lendemain de leurs nopces , pour les faire ressouvenir , qu'elles sont leur premieres Esclaves , & qu'elles leur doivent l'obeïssance , & la soumission. En effet on peut dire qu'elles sont souvent les premieres servantes du logis ; car il y a peu d'Esclaves dans le Pais , les Loix ne permettant pas , comme il se pratique ailleurs dans les Indes , aux peres , & aux meres de vendre leur enfans , ni aux personnes avancées
en

en âge d'engager leur liberté. La crainte que ceux qu'ils ont fait prisonniers de guerre ne viennent quelque jour à troubler la tranquillité publique, les oblige de les transporter chez leur voisins. Il y a trois ans que je vis arriver à Siam deux Vaisseaux Macaçarais qui en étoient chargez. Le Roy, & Monsieur Constance en acheterent plusieurs. Monsieur le Chevalier de Chaumont lors Ambassadeur de France auprès de ce Prince, en eut un, & Monsieur l'Abbé de Choisy, un autre, qui les ont suivis à Paris. Ces pauvres gens étoient originaires de la Province de *Toraja*, qui venoit d'estre conquise par le Roy de Macaçar. Comme ces Peuples étoient de tous ceux de l'Isle les plus farouches & les plus indomptables, ce Prince, suivant l'avis de son Conseil, fit disperser dans les Isles, & dans les Royaumes voisins tous les prisonniers qui avoient esté faits dans cette Guerre, & il ne reserva que ce qui luy estoit absolument nécessaire, pour en faire present, suivant la coûtume, aux grands Seigneurs de sa Cour, & à ceux qui s'étoient signalez dans cette Conquête. Le nombre des domestiques est fixé, &

reglé par la qualité des personnes : il n'est pas même permis aux roturiers d'en avoir, *Nya âta* disent-ils, un tel à des valets, c'est en dire assez pour faire comprendre qu'il est homme de condition. Mais quoy què les Esclaves ne soient pas en si grand nombre dans le Macagar que dans les Royaumes voisins, soit parce qu'on les vend aux étrangers, soit parce que les Payfans qui sont naturellement laborieux, y trouvent aisément de quoy subsister ; on ne voit pourtant pas de grands Seigneurs aller à la Cour, sans estre escortez, les uns de cinquante, les autres de soixante ou quatre-vingt Cavaliers bien armez. Souvent tous ces gens ne leur appartiennent pas ; mais ils se les prêtent les uns aux autres, ou ils en loient à prix d'argent s'ils n'en trouvent pas chez eux, ou chez leur amis, autant que leur qualité les oblige d'en avoir à leur suite, quand ils sortent en ceremonie. Les Valets ne sont pas là de dépense, comme en France, il n'y en a point à qui on donne plus de trois, ou quatre *Piquens* de gages par jour, avec la nourriture & l'entretien qui n'y coûtent presque rien. Quelques-uns même se contentent d'estre nourris, & ne de-



demandent point de gages, ni d'habits, pourvû que leur Maître leur permette de travailler à leur profit deux ou trois heures par jour, du métier qu'ils ont appris estant encore jeunes. Car il faut remarquer qu'il n'y en a presque point qui n'en sçache quelqu'un, dont il pourroit subsister, quand même il ne seroit pas en service; c'est ce qui fait encore que les valets sont si rares, qu'un Bourgeois, & qu'un riche Marchand sont souvent obligés de se servir eux-mêmes, ou de se faire servir par leur femmes, & par leur enfans.

Quoy que les maisons des Macaçarais, ne soient pas à beaucoup près si grandes, ny si pleines de meubles que les nostres, elles ne laissent pourtant pas de demander autant de temps, pour les tenir propres. Tous les jours on y secoue les nattes & les tapis, qui en couvrent le plancher, on y bat les carreaux qui y sont en pile, le petit lit de repos sur lequel on couche; quoy qu'il ne soit que d'ozier, se nettoye à son tour, & on ne manque point de bien frotter toute la clôture de la chambre, afin d'entretenir le lustre, & la beauté des bois differens dont elle est faite. Les Dames

mes de qualité sont dispensées de ce travail, parce qu'elles ont nombre de servantes, & de femmes esclaves qui font le ménage; & quand elles n'en ont pas assés pour faire toute la besogne de la maison, & pour les suivre quand elles sortent, elles en loüent, & elles en sont quittes pour leur nourriture, & pour deux ou trois *Piquens* par jour.

Le *Piquen* est une pièce de monnoye de Cuivre qui est grande, platte, & ronde comme une de nos pièces de quinze sols: il y a dessus trois ou quatre petits ronds gravés, & quelques oyseaux qui sont fort mal dessinés; ces *Piquens* sont percés par le milieu, afin qu'on les puisse enfiler, & les porter ainsi plus aisément. Les Macaçarais en donnent cent aux Holandois, pour une de leur Pataques, ou Reales, & les Holandois donnent quatre Reales, aux Macaçarais, pour un *Boulentino*, qui est une Monnoye d'or, ronde, & platte, de la grandeur du *Piquen*, & la plus ancienne du pays.

Quoy que ces femmes esclaves soient chargées de tous les soins du ménage, il y en a pourtant quelques-uns, que leur Maîtresses se réservent par honneur, tel qu'est

qu'est celuy de mettre le soir sur le lit d'ozier, ou elles doivent coucher avec leur maris, un petit mattelas de coton fin, ou de foye, deux carreaux pour leur servir de chevet, d'étendre dessus une natte, ou un tapis, & de tenir roulé au pied, une grande piece de toille peinte, qui leur sert de draps & de couverture, quand ils sont couchez.

Lors qu'elles sortent, elles se font toujours suivre par leur servantes, & par leur esclaves, dont le nombre est fixé pour elles, comme celuy des valets, l'est pour leur Maris. Quand elles n'ont point ce nombre complet, elle vont à l'emprunt chez leur voisines, car elles sont si fieres qu'elles aimeroient mieux demeurer toute leur vie renfermées, que de paroître en public avec un Cortège qui ne seroit pas sortable à leur condition. Comme elles sont toujours nuds pieds, elles ne sortent gueres qu'en Palanquin, ou en Bateau. Le Palanquin est une espee de brancar garni d'un beau Satin de la Chine à fleur d'or, qui est porté par sept ou huit esclaves, qui sont relevés de temps en temps par les autres qui suivent derriere, avec les servantes de la Dame.

Les

Les visites qu'elles se rendent quelques fois les unes aux autres, avec la permission de leur Maris, ne sont pas si longues, ny si ceremonieuses, que celles des Dames Françoises, mais elles le sont un peu plus que celles que les hommes se rendent aussi tour à tour. Dans les unes, & dans les autres on n'y dit point en entrant, *bon jour Monsieur, bon jour Madame*; neantmoins si la personne qui rend visite est d'une condition superieure, ou égale à celle de la personne qui la reçoit, on va la recevoir à la porte, & on luy dit, en souriant, *Mai qui Daén*, ou bien *Mai qui caré*, Monsieur, soyés le bien venu; on le conduit honnêtement, marchant toujours derriere luy dans la Salle où on lui donne un Tapis particulier, & un des plus beaux carreaux; on s'assiet plus près, ou plus loin de lui, selon qu'il est plus ou moins de qualité: & après s'estre entretenus ensemble un bon quart d'heure, d'affaires, ou de nouvelles, un valet entre avec du Betel, & quelques liqueurs. Souvent on y joint la collation, qui ne dure pas plus d'un autre quart d'heure, après quoi, celui qui rend la visite se leve le premier, & dit
à

à celuy qui l'a receüe, *Lampa ma-Daén*, c'est à dire Monsieur je m'en vais. Le maître du logis, qui s'est levé en même temps, lui répond, *Lampai maqui Daén*, c'est-à-dire, Monsieur allés vous-en, & il le reconduit avec les mêmes ceremonies qu'il a observées, quand il l'a reçu: il se contente quelque fois d'aller jusqu'au lieu, où il l'a pris quand il est arrivé, mais s'il est d'une plus grande qualité que la sienne, il va toujours le reconduire jusqu'à son logis. Il le laisse à la porte sans y entrer, & ils se separent sans aucun compliment de part & d'autre.

Si la personne qui rend la visite est d'une condition beaucoup inferieure à celle de la personne qui la reçoit, on ne va point la recevoir en entrant, ni la reconduire quand elle sort on ne se leve point quand elle entre dans la chambre, on ne luy presente point de Carreau, point de Tapis, point de Betel, point de collation, elle ne s'assiet point & elle n'ose pas même s'approcher, si elle n'en reçoit la permission du maître, ou de la maîtresse de la maison; si elle l'avoit fait, on scauroit fort bien la faire res-souvenir adroitement de son devoir, car

on ne ſçauroit croire combien ils ſont tous jaloux de leur rang.

Les Dames gardent à peu près dans leur viſites, les mêmes cérémonies que les hommes obſervent entre-eux, il n'y a qu'une choſe qui y met de la différence, c'eſt qu'elles ne ſortent jamais de leur logis, pour aller reconduire qui que ce ſoit, quand même ce ſeroit une Princeſſe, qui leur auroit fait l'honneur de les venir voir.

Quand les amis ſe rencontrent dans les rues, ils ſe demandent l'un à l'autre où ils vont & rien davantage; les longs diſcours & tous nos complimens de bienſeance ne ſont point de miſe dans le Macaçar. Il faut ſeulement prendre garde de ne point couper le chemin à une perſonne de qualité, car c'eſt une injure qui ne ſe pardonne pas aiſément, elle eſt digne de mort quand elle eſt faite au Roy, quand même elle ſe feroit par inadvertance, car ils prétendent qu'un homme n'eſt homme, que pour penſer à ce qu'il fait; c'eſt pourquoy d'auffi loin qu'on voit le Roy, on ſe retire promptement à l'écart, & quand il paſſe on ſe tient de bout les yeux baiſſez ſans le ſaluer. Si vous avez quelque choſe
à

à luy dire, ou un Placet à luy presenter, vous vous prosternez à deux genoux la face contre terre, jusqu'à ce qu'il vous ait commandé de vous relever, & qu'il vous ait permis de parler.

La Noblesse est plus fière dans le Macaçar qu'en aucun autre endroit du monde, elle s'y acquiert en plusieurs manieres toutes différentes; celle que l'on y considere davantage, est réelle, c'est-à-dire, qu'elle est attachée à certaines Terres que les Rois ont autrefois annoblies, en faveur de quelques uns de leur Sujets, qui avoient rendu des services considerables, à leur propres Personnes, ou à l'Estat. Cette concession s'est faite originaiement à la charge, premierement, que ces Terres seroient inalienables. Secondement que ceux que Sa Majesté en avoit rendu les proprietaires, luy en payeroient une certaine somme par an. Troisiémement, qu'ils serviroient le Roy dans ses Armées, quand ils seroient commandez de le suivre, à leur propres frais & dépens. La Noblesse attachée à ces grandes Terres passe indéfiniment en la personne de leur descendans; mais quand ils meurent sans enfans, elles sont de droit réunies au Domaine du Roy. Ces Sei-

H

gneurs

gneurs sont d'autant plus puissans, & plus riches, que tous les hommes & les femmes qui naissent dans leur Seigneurie Sont obligez de les servir par quartier, ou s'ils veulent se rachetter du service, de leur payer par an, une certaine somme qui équipolle le profit qu'ils pourroient procurer à leur maîtres, s'ils les servoient actuellement. Ce sont particulièrement ces grands Seigneurs qui ne vont point en Cour, & qui ne se trouvent jamais aux assemblées publiques, sans estre accompagnez de soixante, ou quatre-vingt domestiques : ils pourroient encore, si la coutume le permettoit, en avoir un plus grand nombre. Comme cette Noblesse est la plus ancienne du Pais, elle se distingue aussi beaucoup de toutes les autres, & elle ne peut souffrir qu'une personne de moindre qualité, entre en concurrence avec elle : Ton grand Pere, dit un de ces Nobles à quelque autre qui veut s'égalier à luy, n'étoit pas encore au monde, lors que mon Tris-ayeul étoit déjà Seigneur d'un tel lieu. Comme la multiplication de ces fortes de Nobles pourroit à la fin les avilir, & même estre quelque jour fort préjudiciable à l'Estat, le Roy n'en fait point de nouveaux,

&c

& s'il vouloit élever quelqu'un à ce rang, les anciens s'y opposeroient, à moins que ce ne fut une personne d'un mérite fort distingué, & dont les services fussent tres-importans. Il se contente de soutenir les familles de ces anciens Nobles par les graces qu'il leur fait de temps en temps, soit en partageant avec eux les Terres ainsi annoblies par les Rois ses predecesseurs, qui par le défaut de descendans des premiers propriétaires se trouvent réunies à son Domaine, soit en leur accordant quelques confiscations des biens de ceux qui se sont rendus coupables de quelque crime capital.

Ces anciens Nobles, & leur descendans s'appellent *Daéns*. Ils marchent immédiatement après les Princes du Sang, ils ont les meilleurs Gouvernemens, & remplissent les premieres Charges du Royaume. Ce nom est si honorable qu'on le donne même assez souvent aux Princes du Sang. Le nombre de ces *Daéns* n'est guere plus grand aujourd'huy dans le Macaçar, que celuy de nos Ducs l'est en France.

Il n'en est pas ainsi des *Carés* qui les suivent; car comme le Roy en fait autant qu'il luy plaît, ces Nobles de la seconde

classe ne s'y sont pas moins multipliez que les Comtes, & les Marquis se sont multipliez parmi nous depuis vingt-cinq à trente ans. Pour peu qu'ils ayent de faveur, ils obtiennent aisément de la Cour l'érection de leur Villages, tels qu'ils puissent estre, en titre de *Caré*. Leur enfans y succedent noblement, & sont *Carés* comme leurs peres.

Les *Lolos* qui font la troisiéme classe de Noblesse font à Macaçar ce que nos simples Gentils-hommes de campagne font parmi nous. Le Roy les annoblit par des Lettres particulieres, & par quelques presens qu'il leur fait pour la recompense des services qu'ils luy ont rendu, ou par l'esperance qu'il a d'en recevoir. Souvent pour flater un bon Bourgeois, ou quelque riche Marchand, leur amis leur donnent le nom de *Lolo*, mais les *Daéns* les *Carés*, les vrais, & anciens *Lolos*, se gardent bien d'appeller autrement ces faux Nobles, que par leurs noms; car les Macaçarais n'ont point de mot general dans leur langage qui signifie *Monsieur*, & ils sont obligez quand ils parlent à des gens de qualité, de les appeller *Daéns*, *Carés*, ou *Lolos*, comme qui diroit en France, Duc, Comte, Marquis.

Là

Là les femmes, comme en Europe, sont annoblies par leur Maris, & prennent les mêmes qualitez, quoy qu'elles ne changent jamais les noms qui leur ont esté donnés par leurs parens. Les enfans de l'un & de l'autre sexe le sont aussi, & sont appellés aussi bien que leur peres & meres, *Daéns, Carés, & Lolos.*

Le Gouvernement de Macaçar est purement Monarchique, les Rois qui y regnent depuis prés de neuf cens ans, y ont toujours esté fort absolus, craints, & respectés de lurs sujets. La Couronne y est hereditaire, mais, comme je l'ay déjà dit, les freres y succedent à l'exclusion des enfans, soit parce qu'ils y sont crus les plus proches parens, soit parce qu'ils apprehendent que la minorité de leur Souverains ne donne lieu à des guerres civiles, qui troublent l'ordre, & la tranquillité de l'Etat. *Craén-Biset*, qui est à present sur le Trône, est le vingtième Roy de sa race, & un des plus grands Princes qui l'ait jamais occupé. Il est d'une taille avantageuse, d'un esprit vif & penetrant, capable de tout entreprendre, & si brave que, quoy qu'il n'ait encore guere plus de trente ans; il a déjà conquis des Provinces entieres, & livré plusieurs batail-

les, dans lesquelles il s'est toujours signalé. Il est marié depuis dix ans à une Princesse, qui a toutes les bonnes qualités que l'on peut souhaiter dans une personne de son rang, elle passe dans le Pays pour une des plus belles femmes, & des plus accomplies, qui y ait jamais parû, mais elle a le malheur d'estre sterile, & quelques vœux, & quelques sacrifices que les Agguys ayent fait à Mahomet, depuis près de douze ans pour obtenir à leur Roy & à leur Reyne un fruit de leur mariage, ils n'ont point encore esté exaucés. Si ce Prince mouroit sans enfans legitimes, *Daén-Rourou*, l'aîné de ses deux cousins germains, dont Sa Majesté Tres-Chrétienne a confié l'éducation aux RR. PP. Jesuites, r'entreroit dans les droits de *Daén ma-Allé* son pere, & devroit luy succeder. Quoy que les Rois de Macassar soient fort absolus, le premier Ministre d'Etat, qu'on nomme *Craén-Caron ron*, ne laisse pas d'estre en pouvoir de faire bien des choses sans leur participation, il est le maître de la Police, c'est luy qui fait choix des Intendans des Ports, des Gouverneurs des Villes, & des Provinces, des Juges souverains & subalternes, enfin de la plus grande partie des Officiers

ciers du Royaume : il se contente d'en donner la liste au Roy, & de luy en demander la confirmation qui ne luy est jamais refusée. Sa Majesté ne se réserve pour ainsi dire que la connoissance des choses qui regardent sa Maison, & la discipline de ses Troupes, c'est elle même qui se donne la peine d'entendre les comptes des revenus de son Etat, qui en ordonne la distribution, & qui recompense de sa propre main les services qui lûy sont rendus par ses soldats.

Comme une ou deux fois le mois elle les fait tous passer en revue, il n'y en a guere qu'elle ne connoisse par leur noms; c'est dans ces revûes qu'elle les distribue tous selon les necessitez de l'Etat, qu'elle en prend quelques-uns pour sa garde, & qu'elle en choisit quelques autres pour leur faire faire en sa presence une ou deux fois la semaine l'exercice des armes différentes qu'ils portent, car il y en a qui n'ont que le sabre & le fusil, d'autres n'ont que le crit, une demi-pique, & d'autres enfin, n'ont que des fleches, leur serbacane, & le crit, tous les soldats ont un casque, un corcelet, & un bouclier : le casque & la cuirasse des premiers Officiers de l'armée sont ordinairement d'or

ou d'argent massif, & les simples soldats, n'en ont que de cuivre, ou d'ozier couvert d'une peau de bue.

En temps de paix les jours qu'ils ne font point l'exercice, le Roy les mene à la chasse, & les poste lui-même dans les endroits, où il les juge nécessaires pour arrêter le gibier.

Outre les garnisons, des ports de Mer, des Villes, & des Places frontieres, qui sont toujours tres-bien remplies, il a du moins dix mille hommes tant d'Infanterie, que de Cavalerie, tous gens choisis, qui sont en tout en temps prests à le suivre; mais il sçait les ménager, & il ne les employe pas tous en même temps. Comme il ne leur donne aucune solde, & qu'il les entretient seulement d'habits, d'armes, de poudre, & de plomb; il leur assigne certains mois, pour vacquer à leur affaires domestiques: en temps de guerre ils sont entierement défrayez aux dépens du Roy, & recompensés à proportion de leur valeur, & de leur services. On leur donne autant de Reales, qu'ils apportent de testes de soldats ennemis à leur Commandans, & ils en ont deux, si c'est la teste d'un Officier qu'ils ont tué. Celles des Holandois, dans la guerre qu'ils firent

rent au Roy de Macaçar, comme on l'a veu dans la premiere Partie de cette Histoire, furent toutes taxées, à un *Boulentino*.

Si on remporte quelque victoire sur les ennemis, le butin se partage de bonne foy en trois lots égaux; le premier est réservé pour le Roy. Le second pour les Princes & les premiers Officiers de l'armée, & le troisième se distribuë aux soldats. L'esperance qu'ils ont d'estre bien recompensés, soutenuë par l'inclination naturelle qu'ils ont pour les armes, fait que le Roy ne manque jamais de troupes, & que dans les dernieres guerres, si l'on en croit l'Histoire du Pays, son armée estoit composée de plus de cent mille combattans; sçavoir de douze ou treize mille Cavaliers, & de quatre-vingt huit mille Fantassins. Ils se battent bien mieux à pied qu'à cheval, mais ils ne s'engagent pas volontiers trop avant dans le combat, si le Roy ne les commande en personne; soit qu'ils croient ne devoir pas exposer leur vie pour un Prince qui paroist manquer de courage, ou qu'ils soient bien aise de l'avoir pour temoin de leur belles actions, afin d'en avoir la recompense. L'armée est partagée en autant de Bataillons qu'il y a de Princes en cam-

pagne ; & ces Bataillons en Compagnies, selon leur force & le nombre des soldats qui les composent

Les Compagnies sont ordinairement de deux cent hommes, chacune a son Capitaine, son Lieutenant, & son Drapeau.

Le Drapeau du Roy est le plus grand de tous, il est tout blanc, ou tout rouge, car l'une & l'autre couleur est à son choix, il est parsemé de Croisians entrelassés de feuillages d'or & d'oyseaux, qui font un tres-bel effet. On le tient toujours déployé à costé de sa Majesté, & plusieurs compagnies d'Infanterie sont destinées pour le garder. Les Drapeaux des Princes du Sang & des premiers Officiers sont plus petits & moins riches, & ils ont tous aussi des gens préposés pour le garder, car qui perd son Drapeau, perd sa reputation, & presque toujours sa Charge, & son Employ. Comme celuy de chaque Prince & de chaque Officier a sa marque de distinction, il est aisé au Roy qui les connoist tous, de remarquer ceux qui font ou qui ne font pas leur devoir. Il est toujours campé dans un lieu d'où il peut voir tout ce qui se passe, afin de pouvoir luy-même donner ses ordres, & envoyer
du

du secours à ceux qui en ont besoin. Mais quand il est en marche, il se tient au milieu de son armée. Les Princes, & les *Daéns* sont à ses côtés avec les troupes qu'ils commandent, les uns plus proches, & les autres plus éloignés, selon leur degré de consanguinité, ou l'antiquité de leur noblesse. Comme chaque compagnie de Cavalerie, & d'Infanterie a ses fourgons particuliers qui la suivent à l'arrière-garde, chargés de provisions de bouche & de munitions de guerre, & comme il n'y a point d'Officier qui n'ait un, ou plusieurs valets bien armés, qui portent ou qui escortent son bagage, l'artillerie qui marche au milieu de tous est toujours fort bien gardée. Ils ont des Canons de fonte si gros qu'un homme y peut entrer sans peine, & s'y cacher tout entier, mais le peu de force de leur poudre les rend souvent inutiles. On campe tous les soirs, & on se remet en marche à la pointe du jour, après avoir fait une courte prière en public, ou plutôt jetté tous ensemble de grands cris vers le Ciel. Chacun mange le matin avant de partir, parce qu'on n'est pas sûr de trouver un lieu propre, & commode pour le pouvoir faire en chemin. Quoy que les cha-
leurs

leurs soient excessives pendant le jour, il est rare pourtant qu'on s'arrête, & qu'on se repose avant les cinq ou six heures du soir. Les soldats pour se garantir de l'ardeur du soleil, pendent leur casque à leur ceinture, & se couvrent la teste de leur bouclier, qui n'estant fait que d'ozier, ne les charge pas beaucoup. Si-tost qu'ils apperçoivent l'ennemi, ils tâchent de l'épouvanter par des cris redoublés, & par des hurlemens effroyables. Tous les Tambours battent en même temps, & d'abord que le Drapeau du Roy a donné le signal, ils vont à la charge, & se jettent avec fureur sur les premiers qu'ils rencontrent. Après qu'ils ont consommé toute leur poudre à tirer leur fusils, ils mettent la main au fabre, ou s'ils se trouvent trop pressés dans la mêlée, ils se servent de leur *Crit*, dont tous les coups sont mortels, parce qu'ils sont toujours empoisonnez; & c'est dans ces rencontres qu'ils font un carnage dont ils ont eux-mêmes horreur, quand la raison leur est revenue, & qu'ils sont sortis du combat.

Lors que le Roy s'apperçoit que ses gens ne sont pas les plus forts, & qu'ils se sont engagez trop avant pour pouvoir faire une honneste retraite, il fait arborer

rer le Drapeau blanc, pour marquer aux ennemis qu'il demande à capituler. Si quelqu'un, avant ce signal, avoit eu la lâcheté de se rendre, ou de prendre la fuite, il en perdrait irremissiblement la vie; il faut vaincre ou mourir. Comme cette espee de rage, dont ils se sentent tous transportez à la veuë de leur ennemis, ne dure pas long-temps, & qu'une resistance de deux ou trois heures seulement les jette dans un découragement, dont ils ont de la peine à revenir: ceux qui les connoissent les amusent quelque temps, & leur laissent jeter leur premier feu pour après les pousser à bout, & profiter de leur desordre.

La punition des deserteurs, & de ceux qui n'ont pas fait leur devoir dans le combat, est differente, selon les differentes qualitez des coupables; si c'est un simple Soldat qui ait deserté dans la marche, on le depouille honteusement de ses armes à la tête du Bataillon; & comme indigne de l'honneur de servir son Roy on le chasse du Royaume pour toute sa vie, sans esperance de retour. S'il s'est enfuy dans le temps que l'on étoit aux prises avec les ennemis, on luy fait son procez en forme, & on le condamne à avoir la tête tranchée,
ou

ou bien à estre percé de flèches, les mains liées derriere le dos, & attaché à un arbre. Si c'est un des premiers Officiers de l'armée, il perd sa Charge, ses biens sont confisquez, & il est banni du Royaume. C'est là le supplice ordinaire des personnes de qualité, car il est presque inouï, qu'on ait jamais répandu le sang d'un *Daén*, à moins qu'il n'ait esté atteint, & convaincu de crime de Leze-Majesté au premier chef. En ce cas, on ne l'épargne pas plus que le dernier roturier. On le fait bouillir tout vif dans une grande chaudiere jusqu'à ce qu'il y expire par la violence & la durée de ce cruel tourment; ou bien on luy attache une grosse pierre au col, & on le precipite dans la Mer, après l'avoir chargé de mille maledictions. Mais il est rare encore d'en voir perir de la sorte: car si-tôt qu'ils sont avertis de la découverte de leur conspiration, s'ils ne peuvent pas se sauver par la fuite, ou bien ils s'étranglent eux-mêmes avec un cordon de soye, ou bien ils prennent le parti de se deffendre, & de se faire tuer par ceux qui viennent les arrêter prisonniers. L'honneur qu'ils ont de mourir ainsi les armes à la main, efface une partie de la honte & de l'ignominie de leur crime.

C'est

C'est ainsi qu'en usent à present les personnes même qui sont tant soit peu de qualité, de sorte qu'on voit aujourd'huy peu d'executions publiques qui se fassent par la Justice ordinaire des lieux où le délit a esté commis. Lors qu'elle peut se saisir d'un criminel, elle le renvoye au Roy même pour le juger, s'il n'en est pas éloigné. Si le crime ne merite pas le dernier supplice, Sa Majesté condamne le coupable ou bien au banissement perpetuel hors du Royaume, ou à estre fouetté à grands coups de rotins sur les épaules. Mais s'il est digne de mort, elle le fait servir de divertissement au Peuple dans une place publique, elle propose un prix à celuy de ses Soldats qui le blessera le premier dans l'endroit du corps qu'elle leur indique; & quelquefois pour faire preuve de son adresse, elle le tire elle même. Le Prince qui regne à present tira il y a quelques années un de ces miserables, mais avec tant d'adresse, qu'il le blessa à plus de quatre-vingt pas de distance, à l'orteil du pied qu'il s'étoit proposé pour but: le poison de la flèche fut si subtil & si present, que ce seul coup le fit tomber mort à l'heure même, sans que deux Chirurgiens qui étoient tous prêts pour couper la partie, le pussent sauver. Les

Les Princes, & les *Daëns*, sont toujours renvoyez au Roy, qui seul a droit de connoître des affaires criminelles & civiles qui les regardent. Alors Sa Majesté assemble son Conseil, qui est composé de son premier Ministre, des Princes du Sang, & des premiers Officiers de la Couronne. L'instruction du procez criminel a dû se faire auparavant par le Gouverneur de la Ville, par le Prevost des Marchands, & par les principaux Habitans du lieu où le crime a esté commis, ou découvert. Les Charges & informations sont apportées à la Cour, le coupable est interrogé en présence du Roy, les témoins luy sont confrontez, & Sa Majesté, après avoir recüeilli les avis, prononce elle même l'Arrest d'absolution ou de condamnation qui s'exécute à l'heure même.

Le Prevost des Marchands est là, comme en France, le Juge ordinaire de tous les différens qui naissent dans le Commerce: si néanmoins il s'agit d'une affaire de consequence, où le public soit fort intéressé, elle est encore évoquée au Conseil du Roy, qui s'en retient toujours la connoissance. Il y a un Prevost des Marchands dans toutes les Villes, & dans tous les

les Ports du Royaume; il est ordinairement fort riche, parce qu'en bien des endroits il est le seul Juge, à qui on puisse avoir recours, & que d'ailleurs c'est la coutume de luy faire des presens, quand on a gagné son procez: il n'en recoit pourtant point qu'il n'aye rendu son Jugement, & il est rare qu'il se laisse corrompre par l'avarice, ou par l'ambition. Un Vaisseau ne peut point entrer dans le Port, ni y débiter ses Marchandises sans sa permission expresse, & par écrit: Il est le maître absolu de la Police: Il met le prix à tout ce qui se vend, il regle les poids & les mesures, & a soin de faire payer les entrées, & les Droits du Roy; mais il luy est deffendu sous peine de punition corporelle d'exiger un seul *Piquen*, soit pour les Droits du Roy, soit pour ceux qui sont attachez à sa Charge, plus qu'il n'a esté arresté par le Conseil souverain. C'est pourquoy les Secretaires sont obligez de faire mention, de ce qu'ils ont reçu des parties, sur les permissions, & les acquits qu'ils leur donnent.

Il n'y a point d'Avocats, ni de Procureurs, chacun explique le sujet qui le fait plaider, & le défaut de sincerité quand il est reconnu, est une raison suffisante pour

être condamné. Les affaires criminelles ni sont pas à beaucoup près en si grand nombre que les civiles, parce que comme la Loy du Talion y est regulierement observée, chacun se fait justice à soy-même, on y rend fort exactement les coups de bâton qu'on y reçoit, & on y peut tuer, sans crainte d'estre recherché par la Justice, les voleurs, & les adulteres qui sont trouvez en flagrant délit. A propos de voleurs ils sont dans le Macaçar beaucoup plus communs qu'en France, mais ils ne sont pas si cruels, car ils ne tuent presque jamais que ceux qui les veulent tuer; ils se contentent de dépouiller un homme, & de luy prendre honnêtement tout ce qu'il a, quand ils le trouvent à l'écart, ou bien ils vont de nuit le surprendre dans son logis, ce qui n'est pas bien difficile; car les maisons n'étant faites que de bois, ils sçavent le moyen de les ouvrir, & d'y entrer à petit bruit. Cela leur est d'autant plus aisé qu'ils sont presque tous Sorciers, & qu'ils sçavent charmer en différentes manieres, ceux qu'ils vont ainsi voler dans leur logis: ils enchantent les uns par des paroles, dont souvent ils n'entendent pas eux-mêmes le veritable sens, qui pourtant ne laissent

sent pas par la vertu du pacte qu'ils ont fait avec le mauvais genie du Pais, de rendre les gens immobiles, de leur tenir les yeux ouverts, & la bouche béante, sans qu'ils puissent parler, ni se remuer, Ils charment les autres, en les touchant d'une Baguette qu'ils portent toujours avec eux dans ces occasions, & par cet atouchement ils les font rire de toute leur force. Ces ris continuent jusqu'à ce que les voleurs soient sortis du logis. Alors ils se changent en des douleurs extrêmes repandues dans toutes les parties du corps, qui leur font crier les hauts cris. Cela est tout commun dans le Pais, & plusieurs personnes dignes de foy m'ont assuré en avoir vû plusieurs enchantées de la sorte, qui étant épuisées par les efforts qu'elles avoient fait en riant, avoient esté obligées de garder le lit plusieurs jours.

Au reste la vigilance & la fidelité des Officiers de Justice regle ordinairement le temps de la continuation de leur Charges, ils n'en sont jamais dépouillez que pour les malversations dont ils peuvent estre convaincus, ou pour estre élevés à des Emplois plus considerables. Lors qu'ils se sont bien comportés, pour peu qu'ils soient honnêtes gens, & qu'ils se

soient rendus agreables au premier Ministre par les presens qu'ils ont eu soin de luy faire de temps en temps , ils en obtiennent aisément la survivance pour leur enfans.

Entre ces Officiers de Justice il n'y en a point , après le Prevost des Marchands , qui fassent mieux leur compte que les Greffiers ; car le Notariat est toujours uni au Greffe , & l'un & l'autre s'exerce par la même personne. Tous les Contrats de ventes , toutes les Obligations & les Marchez se passent par devant luy , & il ne s'en fait point qu'il ne soit suivi de quelque repas où Monsieur le Notaire est toujours le premier à table. Comme c'est luy qui reçoit , & redige par écrit toutes les promesses de Mariage , il a droit aussi de se trouver à toutes les Noces , & après qu'il y a esté bien regalé pendant trois ou quatre jours , il se fait encore païer en sortant de son Droit d'assistance , & de l'expédition de son Acte.

Il n'y a point de peuples qui prennent plus de précautions que les Macaçarais pour les mariages qu'ils contractent , ny qui les celebrent avec plus de pompe & de ceremonie , parce qu'ils croient que c'est l'action la plus importante de la vie civile ,
&c

& la plus sainte de leur Religion. A peine un garçon a-t-il atteint l'âge de trois ou quatre ans que son pere pense déjà à le marier. Il voit chez ses parens, ou dans son voisinage, s'il n'y a point quelque fille de même âge, & d'une condition égale à la sienne qu'il luy puisse faire épouser. Quand il en a trouué, il va voir sa mere: car la mere est chargée seule d'instruire & de pourvoir ses filles, comme le pere l'est uniquement de l'éducation des garçons; il luy déclare sa recherche, & si elle est bien reçûë, il convient avec elle de la dot qu'il doit donner à son fils, car les filles n'en ont point, & là, on a la commodité, qu'on n'a pas en France, de marier les filles pour rien.

Après qu'on est demeuré d'accord de toutes choses, le pere s'en retourne chez luy, & envoie aussi-tôt à la future Epouse des presens proportionnés à sa naissance, & à sa fortune, & qui sont toujours réglés par l'usage: si la mere en est satisfaite, le pere du futur Epoux le prend par la main, & vient le presenter à sa future Epouse, le Notaire est mandé, & on passe un acte par lequel la mere s'oblige de luy donner sa fille en mariage quand elle sera nubile, & reconnoist avoir reçu

pour elle, tels & tels presens, afin que si par mal-heur, les deux familles venoient à se brouiller ensemble, & à consentir d'un commun accord à la cassation des promesses de Mariage, la restitution en pût estre faite de bonne foy. Si le garçon meurt avant qu'il soit marié, tous les presens demeurent à la fille pour la consoler de la perte de son Amant. Mais si elle meurt la premiere, sa mere rend avec honneur tout ce qu'elle a receu pour elle.

Les futurs conjoints demeurent séparés, jusqu'à ce que l'un & l'autre aient atteint l'âge de quinze ou seize ans. Ils ont pourtant la liberté de se voir de temps en temps, en presence de leur parens. Leur maniere de faire l'amour est assés approchante de celle des Italiens, qui sont naturellement folâtres, mais sur tout auprès de leur maîtresses. La vivacité de leur esprit leur fournit cent plaisantes exagerations de leur souffrances amoureuses, qui divertissent extrêmement ceux qui les entendent, quand ils n'y sont pas accoutumés, mais il faut pourtant qu'ils soient sages, car on ne souffriroit pas qu'avant que le Prêtre y eût passé, & qu'il eût

eût fait la ceremonie du Mariage, ils prirent la moindre liberté.

Quand les deux familles sont convenues entre-elles du jour qu'il doit estre célébré, le pere de l'Accordé fait bâtir une maison pour le loger, quand il sera marié, & la mere de la fille fait élever dans la cour de son Logis une grande salle pour y recevoir & y regaler la compagnie. Dès le matin du jour des Noces le Fiancé se pare de ses plus beaux habits s'il est de qualité, son turban est ordinairement d'une toile d'or, sa veste, & sa ceinture du plus riche brocard qui se peut trouver dans le Pays. Ses valets sont aussi tres-bien vêtus, & ils sont tous rangés derriere luy, quand il reçoit ses parens, qui viennent tous les uns après les autres luy faire leur complimens, & leur presens. Il fait choix d'un d'entre ses amis ou parens pour luy servir de Parrain, car son pere est ailleurs assés occupé à preparer la dot qu'il luy a promis, & à disposer les presens qu'il vient de recevoir de la famille, afin de les envoyer à la future épouse. Elle les attend toujours avec beaucoup d'impatience, pour peu d'inclination qu'elle ait pour son amant, parce qu'elle sçait que son Mariage ne se feroit pas, s'il

manquoit quelque chose de ce qui luy a esté promis par l'Acte qui s'est fait avec sa mere. Les valets les mieux faits de la maison, & du voisinage, car il en faut quelque fois plus de cent, sont choisis pour porter ces presens en ceremonie. Ils les mettent de la part de leur maître entre les mains de la mere de la future Epouse. Elle les examine en presence du Notaire, qui se doit trouver quand elle les reçoit, & si elle en est contente, elle les envoie à sa fille, qui est alors renfermée dans sa chambre, au milieu de ses compagnes qui la coëffent, & qui l'ajustent.

Comme le sexe n'est pas moins curieux à Macaçar qu'en France, c'est un plaisir de voir avec combien d'empressement toutes ces filles regardent, & visitent ces presens. Si tost que les valets, qui les ont apportés, & qui se tiennent au bas des fenestres pour tâcher d'entendre ce que l'on en dira, ont appris par les cris d'admiration & de joye qui s'y font, qu'ils ont esté bien receus, ils courent promptement en donner avis à leur maître, qui va dire à son fils que sa maîtresse est bien satisfaite de luy, & qu'il peut aller la voir quand il luy plaira: aussi-tost il se leve, le chemin se fait à pied s'il n'est pas long, & si
la

la saison le peut permettre, mais on monte à cheval si elle n'est pas commode, ou si la maison de l'Epouse est trop éloignée. Ceux des parens qui ne sont pas encore mariés, ou qui l'estant, n'ont point leur femmes avec eux, vont les premiers: ils sont précédés par les Tambours, & les Trompettes qui se mêlent à leur chants de réjouissance. Le Fiancé marche après, accompagné seulement de celui qu'il s'est choisi pour Parrain. Il est suivi des autres parens qui sont mariés & qui sont accompagnés de leur femmes; son pere & sa mere, pour faire honneur à l'assemblée, vont tous les derniers. Entre ces deux bandes de parens, il y a toujours quinze ou vingt pas de distance qui en séparent le Fiancé, afin qu'il puisse estre plus aisément distingué dans la foule, par ceux qui se trouvent sur son chemin.

L'Agguy Pasteur du quartier, bien averti du départ de la compagnie, l'attend à la porte de sa Mosquée; il prend le Fiancé par la main, & le conduit au milieu du Temple, pour l'instruire des devoirs les plus essentiels du Mariage, & pour l'exhorter d'y satisfaire avec honneur. Quand l'exhortation est finie, il luy serre le pouce de la main gauche, & luy demande

s'il veut bien prendre une telle fille pour sa femme & légitime épouse; après qu'il a répondu qu'ouy, il le mene, le tenant toujours par une main & le Parrain par l'autre, au logis de sa future épouse, au milieu du même cortège & dans le même ordre qu'il gardoit quand il est arrivé à la Mosquée.

Si-tost que les valets de la Demoiselle entendent les Tambours, & les Trompettes, ils courent vite fermer toutes les portes & les fenestres de la maison; & ne laissent ouvertes que celles de la cour & de la Salle, où se doit faire le festin des Noces. Les parens, & les amis qui ont esté du Cortège, entrent d'abord dans cette Salle avec tous les Joüeurs d'Instrumens pour se preparer à dancer. Cependant le Fiancé va sous la conduite de l'Agguy, accompagné seulement de son pere & de sa mere, frapper à la porte de sa fiancée; il y demeure plus ou moins de temps, selon qu'elle est plus ou moins fiere. Il arrive même qu'elle le fait quelque fois attendre si long-temps, qu'il est obligé de lui représenter que son pere & sa mere sont vieux, & que si elle les fait demeurer davantage à la porte, le Soleil qui leur donne sur la tête pourra les rendre malades,
&

& les faire mourir. Alors touchée de compassion pour la vicillesse, car il ne faut pas qu'elle témoigne être si sensible aux incommoditez qu'en pourroit souffrir son Amant, elle commande au portier d'ouvrir la porte; mais il ne se presse point d'obeir jusqu'à ce que l'Epoux luy ait fait couler dans la main, vingt ou trente Reales, son pere & sa mere autant. Tous ceux qui veulent aller après saluer l'Epouse, ne trouvent point d'accez auprès d'elle, & ce portier leur refuse honnêtement la porte, s'ils ne payent libéralement leur entrée. Il rend compte de tout ce qu'il reçoit à sa maîtresse, qui s'en fait un petit fonds pour ses menus plaisirs pendant le cours de son Mariage.

Quand l'Epoux est entré dans cette premiere chambre, le pere & la mere de l'Epouse viennent au devant de luy, & luy font les civilitez ordinaires. Ils le conduisent dans une Salle prochaine avec tous ceux qui l'ont suivi. Là tous les parens & amis de leur famille sont assemblés d'un côté, & de l'autre l'Epouse est assise sur un beau Carreau au milieu de ses parentes, & de ses compagnes. Elles se levent toutes ensemble, & font semblant d'aller au devant de l'Epoux, mais il les previent,
&

& il s'avance promptement vers elles avec l'Agguy qui le tient toujours par la main. Après les complimens de part & d'autre, ce même Agguy prend aussi la main de l'Epouse qui est enveloppée d'un satin blanc, & luy serre le pouce comme il a fait auparavant à son Epoux dans la Mosquée; il luy demande si elle veut bien prendre un tel pour son veritable & legitime époux. Quand elle a répondu qu'oui, elle commence à le regarder avec des yeux moins severes, & elle luy met au doigt, pour gage de son amour respectueux & fidele, un anneau d'or qu'il recoit avec des marques d'une extrême reconnoissance: l'Agguy leur fait là une seconde exhortation, mais bien plus courte que la premiere, car il sçait que le festin est prest dans la Salle, & que la compagnie l'y attend avec impatience.

Cependant un ou deux valets ouvrent secrettement une fenêtré, & ne cessent point jusqu'à la nuit de jeter du Ris en l'air, afin disent ils d'amuser le Diable, & de l'empêcher de venir troubler les plaisirs de la Nopce.

A peine l'Agguy est il descendu pour aller prendre sa place au festin, que l'on mene les nouveaux mariez dans une
chambre

chambre fort obscure , & où il n'y a point d'autre lumière que celle d'une petite lampe qui se trouve allumée dans un coin ; on les y laisse seuls pendant trois jours & trois nuits , sans qu'il leur soit permis d'en sortir , ni à qui que ce soit d'y entrer : une vieille servante se tient seulement pendant tout ce temps-là à la porte pour leur apporter ce qui leur peut estre nécessaire : & afin de leur ôter tout prétexte d'en sortir , il y a un petit cabinet dans la chambre même , où ils vont satisfaire aux besoins de la nature. Mais quand le mary est d'humeur à causer , il ne laisse pes de répondre aux bons mots , que luy disent les garçons de la fête , au travers des murailles , qui ne sont pas assez épaisses pour empêcher de se faire entendre.

Les trois jours que ces nouveaux mariez passent dans cette sombre retraite sont employez par tous les conviez , tantôt à boire & à manger , tantôt à dormir , à chanter ou à danser au son des instrumens : car chacun a la liberté d'y faire ce que bon luy semble sans qu'on y puisse trouver à redire. Les Dames y sont toujours également sages , & quoy qu'elles soient fort enjouées , elles y vivent
pour-

pourtant dans une fort grande retenüe.

Dés le matin du quatrième jour , le nouveau marié se dispose à prendre congé des parens de son épouse , pour aller prendre possession de la maison que son Pere luy a fait bâtir auprès de la sienne ; mais auparavant de sortir de cette chambre obscure , un valet y porte à la pointe du jour une barre de fer sur laquelle sont gravez quelques chiffres mystérieux , avec un sceau d'eau bien fraîche. Le plus âgé de la compagnie le suit un peu après , & s'approchant du lit des nouveaux mariez , il les oblige de se lever , & de se mettre tous deux les pieds nuds sur cette barre de fer si-tôt que l'Epoux est à demy vêtu , & l'Epouse a pris sa longue robe de toille qui la couvre depuis le col jusqu'aux talons. Cela fait il leur jette le sceau d'eau tout entier sur le corps , en marmottant quelques prieres , & se retire , laissant entrer les valets & les servantes qui sont tous prêts à la porte , les uns pour esluier leur maître , & les autres pour changer de chemise à leur maîtresse. Quand on les a revêtus de leur plus beaux habits ils descendent dans la salle pour s'y réjouir avec leur amis , & se dédommager du temps perdu.

Envi-

Environ le midy on les conduit en cérémonie chez le pere de l'époux : les parens, & les amis des deux familles s'y rendent avec eux : ils y trouvent un dîné magnifique, après lequel on dance encore, & on joue jusqu'à la nuit, que tout le monde se separe. Chacun s'en retourne chez soy, & les nouveaux mariez vont coucher dès ce soir dans leur nouvelle maison qu'ils trouvent toute meublée, leur pere & mere seulement les y accompagnent, & après leur avoir souhaité mille benedictions, il les embrassent, & les quittent.

La mere de l'épouse ne luy dit point adieu sans verser bien des larmes, car elle sçait par sa propre experience que sa fille a passé ses plus beaux jours, & que ceux qui luy restent à vivre seront exposez à une infinité de chagrins & de peines. En effet d'abord que la femme est entrée dans la maison de son mary, on peut dire qu'elle est entrée en esclavage ; elle commence dès le lendemain à estre chargée de tous les soins du ménage, & si elle n'est pas de qualité à pretendre que son mary l'entretienne d'habits, de linge, & des autres choses necessaires pour les commodités de la vie, il faut qu'elle pense

se à se les donner elle même par son travail. C'est pourquoy dans une juste prévoyance de l'avenir, souvent elle cache & met en reserve, pour fournir à ses petits besoins, les presens que ses parens luy ont fait en secret le jour de ses nopces, car à l'égard de ceux qui luy ont esté faits par la famille de son époux, elle est obligée de les luy rapporter tous fidelement, le second jour qu'ils sont entrés dans leur ménage; & il ne luy laisse qu'une chaîne d'or, qu'il luy met au col pour marque de son esclavage.

Si pourtant elle survit son mary, & qu'il ne luy ait point laissé d'enfans, elle partage ses biens par moitié avec son pere & sa mere, s'ils sont encore en vie, ou avec ses freres, s'ils sont déjà decedés; & en cas qu'il n'y ait plus ny pere ny mere, ny freres ny sœurs, tous ses biens lui sont acquis, & elle en demeure incommutablement la maîtresse.

Si son mari luy laisse des enfans en mourant, de quelque lit qu'ils soient, & qu'elle passe en secondes nopces, elle ne peut prétendre que le tiers de ses biens; mais si elle ne se remarie pas, elle dispose de tout comme bon luy semble pendant sa vie, & elle en est quitte pour marier

ses enfans, suivant leur condition, & la coutume du Pays, sans estre obligée de leur rendre compte. Ce qui se trouve de reste après sa mort, & les frais funéraires payés, se partage entre eux. L'aîné en doit avoir plus que les autres, & la part des cadets se regle par l'âge, le plus jeune en a moins que celui qui est plus âgé; les sœurs ne partagent point la succession avec leur freres, & elles n'emportent de la maison que ce que leur pere & leur mere ont bien voulu leur donner manuellement pendant leur vie, ou ce qu'ils leur ont laissé de biens mobiles par leur Testament.

Si pourtant elles n'avoient point de freres, le partage des biens délaissés se feroit entr-elles, comme il se fait entre les garçons, à moins que leur pere & mere n'en eussent autrement disposé avant leur décès, car ils ne meurent presque jamais sans régler par leur Testament, ou verbal, ou par écrit les parts & portions de leur enfans, les aumônes qu'ils veulent estre faites après leur mort, les presens dont ils desirent gratifier leurs amis, les frais & les ceremonies de leur sepulture. Les veritables esclaves qui ont esté acquis, ou par la guer-

re, ou par argent, se partagent comme les meubles; mais il n'en va pas même de ceux qui sont dépendans de quelque Seigneurie qui appartenoit au defunt, & qui est donnée à quelqu'un des enfans en partage; car comme ces esclaves font le principal revenu de ces Seigneuries, ils sont partagés comme immeubles, & ils appartiennent de plein droit à celuy à qui la Terre est échue en partage.

Si la femme meurt devant son mari, soit qu'elle ait des enfans ou qu'elle n'en ait pas, il herite seul de tous ses biens meubles & immeubles, sans estre obligé d'en rendre aucun compte à ses enfans.

Quoy que le Mariage des Macaçaros soit si solennel, & qu'il se fasse avec tant de précautions, il n'est pas pourtant indissoluble, même après sa consommation: Quand le mari est mal satisfait de sa femme & qu'il la croit infidelle, car l'adultere est la cause la plus ordinaire du divorce; il va trouver son Agguy pour se plaindre de sa mauvaise conduite, il luy découvre ses conjectures; & les raisons qu'il a de la repudier: si l'Agguy les approuve il le renvoye au Juge seculier pour prononcer sur la separation, & en regler les conditions.

tions. Une femme repudiée, peut se marier à qui bon luy semble, ou plutôt à celui qui en veut. Mais il luy seroit honteux de se remarier dans le même lieu où elle a esté repudiée; & l'homme qui l'épouserait ne la prendroit jamais que pour concubine.

Le mary qui justement repudie sa femme, est aussi en droit d'en prendre une autre quand il luy plaît, mais il est rare qu'il passe en secondes nopces. Il se contente de déclarer que celle de ses concubines qu'il aime le mieux est presentement sa femme, & il fait cette déclaration en presence de ses parens & amis qu'il regale magnifiquement ce jour là, & l'ayant fait asseoir à table avec eux, il commande à toutes ses esclaves de luy obeir desormais comme à leur maîtresse, & à toutes ses concubines de la reconnoître pour sa femme.

Les concubines sont ordinairement la cause de tous les mauvais ménages, & des divisions qui arrivent entre la véritable femme & le mary; aussi les femmes de qualité ne les souffrent pas volontiers dans leur maison, le mary les va voir dans des logis séparés qu'il leur fait bâtir dans son enclos, à cinquante ou soixante pas du sien. Il les tient là renfermées, & fournit à cha-

cune pour sa subsistance ce dont il est convenu avec' elle , auparavant que de la prendre , & quand il en est las , il la renvoye sans ceremonie , comme il l'a reçue.

Les plus scrupuleux avant que de recevoir ou de renvoyer une concubine , en demandent avis à leur Agguy ; ils croiroient commettre un peché considerable , s'ils le faisoient de leur propre mouvement , & sans sa permission ; mais les libertins , ne les importunent jamais pour cela ; car ils sont persuadez que l'Agguy ne leur répondra que selon sa fantaisie & le contentement ou le chagrin qu'il aura reçu ce jour là de sa femme.

Il est bien dangereux pour un mary qui a des concubines , d'avoir une femme un peu fiere ; car on en a vû plusieurs qui étant entrées dans la maison de ces concubines avec leur servantes , lors que leur maris y estoient , non seulement les ont fait honteusement foietter en leur presence avec des oziers , mais se sont encore jetées avec fureur sur elles & les auroient poignardées sur la place , sans un reste de compassion & de tendresse.

Il y a quelques années que la femme d'un grand Seigneur ayant surpris son époux avec une de ses concubines pour qui il témoignoit avoir plus d'inclination que pour elle, la poignarda en sa presence. Les Juges, à la sollicitation de son mari, voulurent prendre connoissance & poursuivre la vengeance de son crime; mais comme elle estoit aussi de qualité, elle demanda d'estre renvoyée au Conseil du Roy, où elle fit si bien valoir la complaisance qu'elle avoit toujours eu pour son époux, les soins qu'elle avoit pris de luy plaire en toutes choses, la fidelité qu'elle luy avoit inviolablement gardée, le tort qu'il avoit eu de préférer cette concubine, que le Roy la jugea digne du pardon qu'elle demandoit, & qu'il ordonna même à son mary d'avoir à l'avenir plus d'égard pour elle qu'il n'en avoit eu jusqu'alors.

Fin du second Livre.



HISTOIRE DU ROYAUME DE MACACAR.

LIVRE TROISIE'ME.

*Contenant l'ancienne Religion des Macaça-
rois , celle dont ils font à present Profes-
sion , & les Ceremonies qu'elle pres-
crit.*

L n'y a pas plus de six vingt-
ans que les Macaçaros é-
toient encore tous Idolâtres ,
comme le sont aujourd'huy
la plupart des Indiens. Ne
voyant rien de plus grand dans l'Uni-
vers, rien qui fût plus digne de l'admi-
ration

ration & de l'amour des hommes que le Soleil & la Lune, ces deux Astres estoient les seuls objets de leur adorations, & de leur vœux. Si-tôt qu'ils se levoient, ou qu'ils estoient prests de se coucher, ces Peuples ne manquoient pas de les prier de leur être favorables, & si par hazard dans le temps de la priere quelque épaisse nuée venoit les dérober à leur yeux, ils rentroient incontinent chez eux, & se prosternoient devant leur figures, que chacun avoit soin de garder avec respect dans le lieu le plus propre de sa maison. Elles étoient ordinairement d'Or, d'Argent, de Cuivre, ou de terre cuite, qu'ils dorroient à leur mode; & d'une grandeur proportionnée à la haute idée qu'ils avoient de ces deux Astres.

Le premier & le quinzième jour de la Lune estoient consacrés à l'honneur de ces deux Divinités; & c'étoit particulièrement dans ces jours de Fête, qu'ils leur offroient en Sacrifice des Bœufs, des Vaches, & des Cabris.

Comme l'opinion de la Metempsychose estoit alors aussi bien receüe parmi eux, qu'elle l'est encore à present dans plusieurs Royaumes des Indes, ils auroient

crû commettre un grand crime s'ils avoient tué pour leur usage particulier quelques-uns de ces animaux ; mais ils se faisoient un devoir de Religion de les immoler au Soleil & à la Lune , parce qu'ils croyoient estre redevables de tout ce qu'ils avoient , & de tout ce qu'ils estoient eux-mêmes , à l'heureuse fécondité de leurs divines influences. De sorte qu'il n'y avoit point de Province , point de Ville , point de Village qui osât s'en dispenser ; jusques là même qu'il s'est vû des peres de famille , qui après avoir sacrifié tous leurs bestiaux , n'ayant plus rien à immoler qui pût appaiser la colere de ces Divinités qu'ils croyoient irritées contre eux , n'ont pas épargné leur propres enfans.

Ils auroient crû leur faire injure , s'il leur eussent bâti des Temples sur la terre , ne pouvant point trouver de matiere aslés precieuse pour en faire qui approchassent des beautés , & des richesses du Ciel , qui seul étoit digne de leur servir de demeure. C'est pourquoi tous les grands Sacrifices se faisoient au milieu des places publiques , par des Prêtres que le Prince nommoit , & qui étoient entretenus au dépens du peuple. Ceux qui
s'of-

s'offroient par les mains des peres de famille , ne se faisoient jamais que hors la porte de la maison , & en presence de tout le voisinage.

Comme les Mahometans , depuis qu'ils ont introduit leur Secte dans le Macaçar , ont pris soin d'effacer tous les vestiges de cette ancienne Religion , de peur qu'ils ne servissent dans la suite à faire retomber ces peuples dans l'Idolâtrie , je n'ay pû rien découvrir des ceremonies qu'ils observoient dans leur Sacrifices , ny des autres points de leur creance. Tout ce que j'ay pû tirer des entretiens que j'ay eu dans les Indes avec ceux qui m'ont paru les plus versés dans la connoissance des antiquités de ce Pays , c'est que bien qu'ils crussent la transmigration des ames dans le corps des animaux , ils ne faisoient pourtant alors aucun scrupule de manger du Cochon & des Oiseaux. Les premiers , parce qu'ils croyoient , qu'il n'y avoit point d'ame qui eût commis d'affés grands crimes , pour meriter d'estre releguées dans le corps d'un animal si sale , & les autres parce que leur corps avoient trop peu d'étendue , & leur organes n'étoient pas affés bien disposées , pour recevoir l'ame d'un homme , &

pour lui laisser la liberté de toutes ses opérations.

Ils croyoient encore que l'ame estant immortelle, on devoit la mettre en état, quand elle se separoit de son corps, de paroître avec honneur dans tous les états différens, où elle se devoit trouver dans la suite des temps; c'est pourquoy ils enterroient leur morts avec leur plus beaux habits, & la meilleure partie de leur biens. Il n'y a pas encore long-temps que fouillant dans leur anciens tombeaux, on trouva dans celui d'un des plus grands Seigneurs du Pais, quantité de vases, de brassielets, de chaînes & de lingots d'or, que ses parens y avoient mis, pour ses besoins de l'autre vie.

Les Docteurs ajoûtoient à toutes ces rêveries, dont ils amusoient le menu Peuple, que le Ciel n'avoit jamais eu de commencement, que le Soleil & la Lune y avoient toujours exercé une puissance souveraine, & vécu en paix l'un avec l'autre, jusqu'à un certain jour qu'ils se broüillèrent ensemble, & que le Soleil poursuivit la Lune pour la maltraitter; que s'estant blessée en fuyant devant luy, elle avoit accouché de la terre,

terre, qui étoit tombée par hazard dans la situation où nous la voyons aujourd'huy : que cette lourde masse s'estoit entre-ouverte en tombant, & qu'il en estoit sorti deux sortes de Geans : que les uns s'estoient rendus les maîtres de la Mer, où ils commandoient aux poissons, excitoient des tempêtes quand ils estoient en colere, & n'éternüoient jamais sans y causer quelque naufrage. Que les autres Geans s'estoient enfoncés jusqu'au centre de la terre pour y travailler à la production des Métaux, de concert avec le Soleil & la Lune, & quand ils s'agitoient avec trop de violence, ils faisoient trembler la Terre, & renversoient quelquefois des Villes entieres. Qu'au reste la Lune estoit encore grosse de plusieurs autres Mondes, qui n'avoient pas moins d'étenduë que celui-cy ; qu'elle accoucherait de tous successivement l'un après l'autre, pour reparer les ruïnes de ceux qui feroient consommer de cent mille ans en cent mille ans, par les ardeurs du Soleil ; mais qu'elle en accoucherait naturellement, & non plus par accident, comme elle avoit fait la premiere fois ; parce que le Soleil, & la Lune ayant reconnu par une commune experience,

que

que le Monde ne pouvoit subsister que par leur mutuelles influences , ils s'étoient enfin reconciliez , sous condition que l'Empire du Ciel se partageroit également entre l'un & l'autre ; c'est à dire , que le Soleil regneroit la moitié du jour , & la Lune l'autre moitié.

Voilà le Systême extravagant de l'ancienne Religion du Royaume de Macassar , & le veritable état où elle estoit , lors que deux freres Marchands sortirent du Pais , pour aller trafiquer dans les Isles voisines. Ils arriverent à *Ternatte* qui est la principale des Moluques , où les Portugais qui s'y estoient établis quelques années auparavant faisoient une profession publique de la Religion Chrétienne. Ces deux Etrangers furent charmés de la droiture de leur conduite , & de la beauté des cérémonies du culte qu'ils rendoient à leur Dieu , qu'on leur dit estre le Createur du Ciel , du Soleil , de la Lune , & generalement de tout l'Univers , & le seul qui devoit estre adoré des hommes. Comme ils ne manquoient pas d'esprit , ils voulurent sçavoir plus particulièrement quel estoit ce Dieu des Portugais ; d'où vient qu'on les appelloit Chrétiens ; & ce qu'il falloit faire

faire pour luy plaire. On satisfit à leur curiosité, & le Gouverneur de la Forteresse, qui se nommoit Antoine Galvaon, aussi fameux dans les Indes par sa pieté que par sa valeur, se chargea du soin de les instruire des veritez & des maximes du Christianisme.

Ils en furent en peu de temps si bien persuadez, qu'ils demanderent le Baptême; ils le reçurent des mains mêmes de cet illustre Gouverneur; ne s'étant point trouvé de Prêtres sur les lieux qui leur pussent administrer ce Sacrement; l'un y prit le nom d'Antoine, & l'autre celuy de Michel.

Quand ils eurent terminé leurs affaires, ils retournerent dans leur país, aussi satisfaits de la Religion qu'ils venoient d'embrasser, que de leur negoce. A peine y furent-ils arrivez, qu'ils crurent devoir faire part à leur Compatriotes de leur nouvelles découvertes. Ils leur annoncerent JESUS-CHRIST avec un zele incroyable, & JESUS-CHRIST donna tant de benediction à leur paroles, qu'ils eurent, peu de temps après, la consolation de voir à leur pieds une infinité de personnes qui venoient leur demander le Baptême. La plupart des
Sou-

Souverains qui regnoient alors dans l'Isle (car elle étoit en ce temps-là, comme je l'ay déjà dit, divisée en plusieurs Royaumes) entendirent parler de cette nouvelle Religion ; ils eurent la curiosité de s'en informer, mais leur cœurs n'étoient pas encore disposez pour la recevoir, & elle ne trouva pas à leur Cour le credit, & la docilité qu'elle avoit trouvé parmy le Peuple. On ne voulut point se soumettre à une Loy qui combattoit les plus douces inclinations de la nature, & qui declaroit la guerre à tous les plaisirs de la vie. Il n'y eut que le Roy de *Soppen* qui sçut profiter de la predication de l'Evangile ; car quelque temps après, *Ruis Vas Peireira* Gouverneur de Malaque ayant envoyé à l'Isle Celebes un gros Vaisseau, commandé par Antoine Paiva, pour y charger du bois de Sandal, ce Capitaine ne fut pas plutôt arrivé dans le Port de *Soppen*, où il s'en faisoit un grand commerce, que ce Roy vint luy-même le trouver, pour conferer avec luy, & s'éclaircir de ses doutes touchant certains points de la Religion Chrétienne, dont les Neophytes, ses sujets, n'avoient pû luy donner la resolution. Il fut si satisfait, & de ses réponses aux questions qu'il luy

luy fit, & des nouvelles instructions qu'il luy donna, qu'il se convertit peu de temps après, & se fit publiquement baptiser avec toute sa famille, & la meilleure partie de sa Cour, par ce Capitaine même qui l'avoit instruit.

Quelques Historiens anciens & modernes, qui ont écrit la vie de Saint François Xavier, ajoutent qu'un Roy de *Sion* suivit l'exemple de celui de *Soppen*; & qu'ils receurent tous deux ensemble le Batême. Mais s'il y a jamais eu un Royaume de *Sion* dans les Indes, il faut de trois choses l'une, ou qu'il ne soit point situé dans l'Isle Celebes, ou qu'on en ait changé le nom depuis l'année 1560. ou qu'enfin il ait esté entièrement ruiné, & que la memoire en soit effacée dans tous les esprits des Habitans de cette Isle; car les Macaçarais d'aujourd'huy n'en ont aucune connoissance, & plusieurs personnes d'ailleurs tres-sçavantes dans la Carte du Pais, m'ont protesté n'en avoir jamais ouï parler.

Saint François Xavier qui étoit nouvellement arrivé dans les Indes, fut averti de tout ce qui se passoit dans le Macaçar; & ne doutant point que tant d'heureux commencemens n'eussent encore des suites

tes plus heureuses, il resolut d'aller donner la derniere main à ce grand ouvrage ; il en chercha les moyens ; mais par un secret de la sagesse de Dieu que nous ne pouvons point penetrer , il les chercha toujours en vain , il ne pût trouver l'occasion de passer dans le Macassar , & les Prêtres même que les Gouverneurs de Malaca y envoyerent plusieurs fois , à la priere de ce Roy de *Soppen* , & de ses sujets nouvellement convertis , furent toujours portez ailleurs par la tempeste , ou bien moururent en chemin sans qu'aucun d'eux y pût jamais arriver. Ce retardement des Ouvriers Evangeliques arrêta les grands progrès que le Christianisme faisoit de jour en jour dans l'Isle Celebes. Ces pauvres Neophytes n'ayant personne auprès d'eux qui pût soutenir leur Foy encore foible & chancelante, ny éclaircir les difficultés que le Roy de Macassar leur faisoit ; cela donna occasion , à quelques Mahometans de Lisle de Sumatra , qui se trouverent malheureusement à la Cour de ce Prince , de lui proposer l'Alcoran. Ils luy dirent que si, persuadé de la vanité de la Religion qu'il avoit suivie jusqu'alors , il estoit resolu de la quitter , il n'en pouvoit pas trouver de
plus

plus sûre que la leur ; d'autant que Dieu l'avoit de tout temps promise au monde ; & qu'elle étoit la dernière qu'il luy avoit donnée pour sa perfection par le plus grand de tous ses Prophetes ; Qu'à la vérité celle de JESUS-CHRIST avoit quelque chose de bon , mais que celle-cy étoit bien plus sage ; puis qu'elle étoit plus naturelle à l'homme. Ils ajoutèrent à toutes ces méchantes raisons quelques réflexions de politique qui ne valaient gueres mieux , mais qui ne laissent pas pourtant de faire entrer ce Prince dans de plus grandes défiances de la vérité , & de la nécessité de la Religion Chrétienne. Incertain de ce qu'il devoit faire , pour se tirer d'embarras , il députa en même temps quatre de ses premiers Officiers , deux au Gouverneur de Malaca , pour le prier de luy envoyer au plûtost des Prêtres les plus éclairez , & des plus sçavans dans la Loy de JESUS-CHRIST , qui pussent résoudre les grandes difficultés qu'il avoit à leur proposer ; & les deux autres à la Reyne d'Achen , pour lui demander des Cazis (c'est le nom qu'on donne dans les Indes aux Prêtres de la Loy de Mahomet) qui fussent bien instruits de leur Religion , & capa-

L

bles

bles de l'instruire luy-même de toutes ses maximes; afin qu'après avoir mûrement examiné l'une & l'autre, il pût choisir celle qui luy paroîtroit la meilleure.

Le Conseil du Roy approuva fort cette résolution, mais apprehendant que les Docteurs Chrétiens & Mahometans quand ils seroient arrivés ne partageassent l'esprit des Peuples, & n'excitassent ainsi quelque sedition dans l'Etat; & qu'il leur fust même trop difficile de reconnoître lequel des deux partis auroit pour luy la verité; ils représenterent à sa Majesté qu'il valloit mieux qu'elle s'engageât, avec tous ses sujets par un serment solennel d'embrasser la Religion de ceux de ces Docteurs qui arriveroient les premiers dans son Royaume; pouvant s'assurer que Dieu ne manqueroit pas de leur faire connoître par là quelle seroit sa volonté, touchant le choix qu'ils devoient faire d'une Religion: Le Prince eut la foiblesse de s'y engager, & tous ses sujets d'un commun accord firent avec luy le même serment. La Reine d'Achen en ayant esté avertie, crût qu'elle ne pouvoit pas rencontrer une plus belle occasion de signaler le zele qu'elle avoit pour sa Religion. Résoluë d'en profiter

ter elle fut elle-même trouver ceux de ses sujets qui avoient alors le gouvernement du Royaume : car il faut remarquer que ces Peuples capricieux n'avoient fait monter les Reynes sur le Trône à l'exclusion de leur Rois , qu'à condition qu'elles n'en auroient que le nom , & que toute l'autorité resideroit en la personne de quelques uns d'entre-eux qu'ils choisiroient pour les gouverner ; elle leur fit comprendre l'importance de cette affaire , & l'intérêt qu'ils avoient de faire en sorte que les députez qui venoient d'arriver à la Cour retournaient les premiers dans leur Pais. Elle obtint tout ce qu'elle demandoit , toutes choses se trouverent si bien , & si promptement disposées pour leur retour , & pour le départ des Cazis , qui devoient les accompagner , qu'ils arrivèrent à Macaçar bien du temps avant ceux , qui avoient esté envoyez aux Portugais , quoy qu'Achen fust bien plus éloigné de Macaçar que Malaca.

Le Roy qui avoit toujors eu plus de penchant pour la Loy de JESUS-CHRIST , que pour celle de Mahomet , se repentit , mais trop tard , du serment qu'il avoit fait si legerement. Les nouveaux Chrétiens firent tout ce qu'ils pûrent pour

l'obliger d'en suspendre l'exécution jusqu'à l'arrivée des Prêtres qu'ils attendoient de jour en jour : les Cazis l'intimidèrent , le menaçant de la colere de Dieu , s'il lui manquoit de parole , & de la guerre , que les fideles Musulmans de l'Isle de Sumatra ne manqueroient pas de lui déclarer , si tôt qu'ils auroient appris l'affront qu'il auroit fait à leur grand Prophete. Il eut l'adressede les amuser pendant plusieurs jours de belles promesses , esperant que ceux qu'il avoit envoyez à Malaca , reviendroient en peu de temps avec des Prêtres Chrétiens , & que les Cazis ne pourroient pas avec bien-seance , & sans se rendre suspects au Peuple , refuser d'entrer en lice avec eux ; mais enfin lassé d'attendre , & ne sçachant plus à qui avoir recours , parce que Antoine & Michel ses premiers Catechistes avoient peri en allant chercher des Prêtres dans les Isles voisines où les Portugais étoient établis , il fut contraint de subir la funeste Loy qu'il s'étoit imprudemment imposée , & de se disposer enfin à la Circoncision.

Pour la rendre plus solemnelle , les Cazis l'obligerent à faire bâtir une superbe Mosquée , qu'il enrichit après de tout

ce qu'il avoit de plus précieux. Le Prince son frere, & quelques Seigneurs des plus qualifiés de sa Cour, qui avoient plus goûté la Religion Chrétienne, que la Loy de Mahomet, en furent indignez, & resolurent de lui en marquer leur ressentiment, d'une maniere qui fût connuë de tout le monde. Ils firent entrer de nuit des Pourceaux dans la Mosquée nouvellement bâtie, & les ayant égorgés sur le lieu même, ils frotterent de leur sang, toutes ses portes, & toutes ses murailles.

Si tôt que les Cazis en eurent appris la nouvelle; ils vinrent trouver le Roy pour luy demander vengeance de cet attentat sacrilege; & asûrement, quoy qu'il aimast extrêmement son frere, il l'auroit sacrifié avec tous ses complices à la cruauté de ces Prêtres Mahometans, si le Prince, auparavant que de faire le coup, n'eust bien pris ses mesures, pour se sauver dans le Royaume de Bouguis, qui n'estoit pas encore reüny à celuy de Macaçar. Il passa quelque temps après dans celuy de Toraja, où il sçavoit que la Religion Mahometane estoit en horreur, afin d'y estre encore plus en sûreté: ainsi il échappa à la fureur des Cazis,

qui avoient obligé le Roy d'envoyer des gens de tous côtés après luy, avec ordre de le ramener mort ou vif, & de le remettre entre leur mains, pour le punir selon leur Loy.

Cependant ces zelez Cazis firent connoître que l'outrage fait à leur Religion par la profanation de cette Mosquée, ne pouvoit se reparer qu'en la démolissant, & en faisant incessamment bâtir une autre plus belle, & plus magnifique. Le Roy satisfit à leur demande avec une liberalité qui surpassa leur attente, mais il ne voulut pas donner les mains à la violence qu'ils lui persuadoient de faire à tous ses sujets, pour les obliger de se faire circoncire avec luy, esperant qu'il les y engageroit plus aisément par les voyes de la douceur, & par l'esperance des privileges dont il favoriseroit ceux qui suivroient son exemple. Plusieurs de ses Courtisans pour lui plaire, voulurent bien se faire circoncire avec luy; la plus grande partie du Peuple le fut quelques jours après, & en moins d'un mois la Religion Mahometane devint la Religion dominante du Pays.

Sur ces entre faites les Députez qui avoient

avoient esté envoyez à Malaca , arrivèrent à Macaçar avec des vaisseaux Portugais & des Missionnaires , qui estoient des Peres de la Compagnie de JESUS , d'un rare merite , en un mot , des gens choisis & parfaitement instruits par Saint François Xavier même , des devoirs de leur ministère ; il est aisé de conjecturer quelle fût leur surprise , quand ils virent le Royaume de Macaçar dans un état si déplorable. Ils firent tout ce qu'ils purent pour tâcher de faire rentrer le Roy en luy-même , & pour l'engager du moins à les écouter.. Mais il n'en voulut rien faire , & il leur parla de la Loy de Mahomet en des termes si avantageux , qu'il leur fit perdre d'abord toute esperance , de le voir jamais embrasser la Religion Chrétienne. Ils reconnurent alors , mais trop tard , le tort qu'avoient eu les Officiers de Malaca d'avoir usé de tant de remise & de negligence dans une affaire si importante , & ils ne douterent point que Dieu ne s'en vengeât un jour , comme il a fait depuis , sur ceux qui avoient fait différer leur embarquement , & generalement sur toute la Ville , l'ayant peu après affligée , presqu'en même temps,

de la peste , de la famine , & de la guerre.

Le Roy en usa pourtant tres-bien avec eux , car non seulement il permit aux Marchands Portugais qui les avoient amenez de negocier dans toute l'étendue de son Royaume , mais même il leur donna la liberté d'y faire l'exercice public de leur Religion. Il eut tant de consideration pour les Missionaires , qu'il accorda à leur priere , malgré la resistance de ses Cazis , la permission à ceux de ses sujets , qui avoient jusqu'alors differé de se faire circoncire , de recevoir le Baptême , & à ceux qui l'avoient déjà reçu , de perseverer dans la Foy. Enfin pour achever de les attacher entierement à ses interests, il leur fit bâtir une Eglise magnifique dans une Ville qu'il donna aux Marchands Portugais , pour l'établissement de leur commerce.

Quand il se vit ainsi assuré de l'amitié des Portugais dont il redoutoit la puissance , qu'il voyoit augmenter de jour en jour dans les Indes , il crut qu'il estoit de son devoir , & de la gloire de ses Etats d'engager les Princes ses voisins , & ses Tributaires à se faire Mahometans comme luy. Les propositions qu'il leur en fit

fit faire par ses Députez furent tres-mal receuës, car ils avoient esté prevenus par le Prince son frere, en faveur de la Religion Chrétienne. Tous se déclarerent ouvertement les ennemis jurez de celle de Mahomet, & répondirent qu'ils estoient prests de se deffendre contre tous ceux qui voudroient les forcer de l'embrasser. Pour marquer davantage au Roy de Macaçar la haine qu'ils avoient pour elle en sa personne, ils refuserent de luy envoyer les Tributs qu'ils avoient accoutumé de luy payer tous les ans; c'est ce qui donna lieu à cette grande guerre, dont j'ay parlé au commencement du premier Livre de cette Histoire, qui a esté la cause de l'établissement de la Religion Mahometane dans la plus grande partie de cette Isle. Car tous ces Princes après avoir courageusement deffendu leur liberté pendant plusieurs années, furent à la fin vaincus par les Rois de Macaçar, & la premiere Loy que leur imposèrent les vainqueurs, fut de se faire circoncire.

Si l'on en croit les anciennes Relations Portugaises, le Roy de *Soppen*, & tous ceux qui avoient esté baptisez par *Paiva*, n'y furent point assujettis; les uns a-

voient eu le bon-heur & la gloire de mourir les armes à la main pour la deffence de leur Foy & de leur liberté; & les autres furent chercher un azile dans des terres étrangères, où ils ont vécu, & sont morts, dit-on, en bons Chrétiens. De là vient qu'il ne reste plus rien aujourd'huy dans toutes ces Provinces qui marque que le Christianisme y ait esté autrefois receu. Quant aux Portugais & aux Missionnaires qui estoient venus s'établir dans le Macaçar, ils conserverent toujours les bonnes graces du Roy, & le libre exercice de leur Religion. Les Princes qui luy ont succédé, n'ont cessé de marquer en toute occasion la confiance, l'estime & l'amitié qu'ils avoient pour eux, que quand les Hollandois ont trouvé le moyen d'y entrer & de les en faire chasser. Sans eux, on auroit encore aujourd'huy la consolation d'y voir trois belles Eglises, qu'ils ont fait abbattre, & un bon nombre de Chrétiens, qui auroient pû beaucoup contribuer à la conversion de ces peuples infideles. On sçait déjà que ç'a esté par leur intrigues & leur calomnies, que les Catholiques & les Missionnaires en ont esté chassés, & qu'ils ont mieux aimé y voir regner Mahomet,

homet , dont la Morale toute sensuelle avoit assez de rapport aux maximes du Calvinisme , que d'y voir suivre Jesus-Christ, dont la Doctrine estoit une condamnation continuelle de leur conduite.

Au reste on ne peut s'imaginer jusqu'où va l'exaëtitude avec laquelle les Macaçarais s'acquittent de tous les devoirs de leur nouvelle Religion ; ils ne voudroient pas passer un jour des moindres Fêtes qu'elle prescrit , sans se signaler chacun en particulier par quelque bonne œuvre de surerogation : l'omission d'une prosternation ou de la plus legere ablution passe chez eux pour un peché considerable. Quelques-uns par un sentiment de penitence s'abstiennent toute leur vie de boire du vin de Palme , quoy qu'il ne leur soit pas deffendu par la Loy , & il s'en trouve qui aimeroient mieux se laisser mourir de soif que de boire seulement un verre d'eau , depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher , pendant tout le temps de leur Carême. Ils poussent même leur devotion bien plus loin que tous les autres Mahometans , car ils observent une infinité de ceremonies qui ne sont point en usage parmy les Turcs , ny parmy

my les Mahometans Indiens ; parce qu'ils croient qu'elles se pratiquent à la Meque, qu'ils considerent comme le centre de leur Religion, & le modele qu'ils doivent imiter.

Ils n'en ont point qui se fasse avec plus de pompe & d'éclat que l'Oblation & la premiere Purification des enfans, la Circoncision & les Funerailles. A peine un enfant a-t'il quatre ou cinq mois, que ses parens le portent à la Mosquée pour le purifier, & l'offrir à Dieu. Cinq ou six Agguys s'y trouvent, & commencent la Ceremonie par quelques prieres qu'ils recitent sur sa teste, chacun d'eux coupe après tour à tour ses cheveux : car ils croient qu'ils seroit infailliblement damné, s'il mouroit avec les mêmes cheveux qu'il a apportez en venant au monde : lors qu'ils ont achevé de le tondre, si c'est un garçon, ils luy mettent les pieds nuds sur un sabre ; afin, disent-ils, qu'il n'en ait point de peur, lors qu'il aura atteint l'âge d'aller à la guerre, & luy imposent en même temps un nom des Saints de leur Alcoran. Ses Parens croiroient s'estre rendus coupables d'un gros peché, s'ils avoient eu l'indulgence de luy laisser mettre les pieds à terre, avant qu'ils eussent

sent esté sanctifiez par l'attouchement de ce sabre. Ils font même scrupule de laisser marcher les enfans de qualité, avant qu'ils ayent huit ou neuf ans, c'est pourquoy leur Nourices ou leur Gouvernantes les portent toujours entre leur bras, ou sur leur épaules. Cette Ceremonie de l'attouchement du sabre ne s'observe pas à l'égard des filles ; les Agguys se contentent d'ajouter aux prieres communes quelques vœux particuliers, qu'ils font en faveur du sexe, & de leur imposer un nom. Ils reconduisent l'enfant jusqu'à son logis, où un festin les attend. Les parens & les meilleurs amis de la famille y sont conviez pour leur tenir compagnie, & pour assister aux danses & aux jeux dans lesquels on passe le reste de la journée.

Quelques mois après, on raze l'enfant à la maison, mais on luy laisse au dessus de la teste une petite houppe de cheveux, qui marque à ceux qui ne le connoissent pas, qu'il n'est pas encore circoncis. Pendant qu'il la porte, il passe pour immonde, & on ne scauroit sans peché manger avec luy, ny le laisser entrer dans la Mosquée pour y prier Dieu avec les autres. Son pere en le razant luy donne

un nom différent de celui qu'il a reçu des Agguys lors de sa première sanctification, & ce nom lui demeure le reste de sa vie.

Ces différentes cérémonies ne sont que des préparations à celle de la Circoncision, qui est de toutes la plus solennelle, & la plus sainte. On demande aux Agguys le jour qu'elle se pourra faire le plus heureusement; ils consultent les astres, ils calculent les jours du mois, & suivant les observations qu'ils y ont faites, ce jour est arrêté entre eux & les parens de l'enfant qui doit être Circoncis. Dès la veille son père, ou s'il est de qualité, celui chez qui il est en pension, va choisir dans ses troupeaux les Bœufs, & les Buffles qu'il trouve les meilleurs, il les fait conduire à la campagne dans le lieu, où ils sont attendus par les Agguys, qu'il y a fait venir exprès pour les immoler; car il est à remarquer, que les animaux à quatre pieds ne se tuent jamais dans l'enceinte des Villes, & des Villages, sur tout quand c'est pour les offrir en Sacrifice; on les écorche, & on les prépare de la même manière, qu'on a coutume de préparer les viandes ordinaires; car après qu'ils ont été offerts à Ma-

homct,

homet, ils doivent servir à regaler les parens & les amis, qui se trouveront presents à la ceremonie du lendemain. On reserve seulement dans son entier la tête du Bœuf, ou du Buffle, qui s'est trouvé le plus gros & le plus gras. Le jour venu, on fait apporter une grande chaudiere de cuivre pleine d'eau pour y baigner l'enfant, il y demeure une bonne heure, & de peur qu'il ne s'y ennuye, on fait venir des danseurs, & des joieurs d'Instrumens qui le divertissent, en attendant que la compagnie s'assemble. Quand tous ceux qui ont esté invités sont arrivés au logis, un des Agguys porte la tête de la bête qui a esté sacrifiée la veille, dans la chambre où se doit faire la Ceremonie, & l'ayant mise à bas sur une natte, ou sur un tapis, couverte d'une nappe blanche, l'enfant s'affiet dessus entre ses deux cornes, & s'y tient modestement, les mains croisées sur la poitrine pendant l'exhortation que le grand Agguy luy fait. C'est dans cette occasion que ce grand Prêtre fait parade de tout ce qu'il sçait de plus touchant, pour l'encourager à souffrir patiemment les douleurs de la Circoncision. Il luy fait voir la grandeur des biens, & la douceur des
plaisirs

plaisirs qui doivent estre dans cette vie & dans l'autre la recompense de sa soumission à la Loy ; il ajoute à ces belles promesses les menaces des malheurs , dont doivent estre accablés dans ce monde-cy , & dans l'autre , ceux qui n'auront pas voulu s'y soumettre , mais souvent il est obligé de quitter le sublime pour descendre à quelque chose de plus familier , & qui puisse mieux persuader un enfant ; qui n'a pas ordinairement plus de huit ou neuf ans. Quelques fois il joint les menaces aux prieres , & lui fait faire par force , ce qu'il n'a pû obtenir par la douceur. L'exhortation finie , il teint son front du sang qui coule de la tête , sur laquelle il est assis , & luy prenant la main droite ; il fait pour lui la profession de Foy en ces termes , *La Illa, illa allha, Mahemet resoul allha*. C'est-à-dire Dieu est Dieu , & Mahomet est son Prophete. Cependant trois autres Agguys s'approchent insensiblement de luy , l'un lui prend la main gauche , & les deux autres les deux pieds : & quand ils l'ont mis en estat de ne pouvoir plus se remuer , un des plus habiles Operateurs du quartier vient à son tour , tenant dans sa main gauche deux petits bâtons fort min-

minces, & fort unis, avec lesquels il tire la peau qui couvre la glandule de la partie de l'enfant; & d'un couteau bien affilé, qu'il a dans sa droite, il en coupe un peu plus que l'épaisseur d'un écu blanc. Ce prepuce est recu dans un bassin, & on va en même temps l'enterrer au pied de l'échelle de la maison.

Cette operation est extrêmement douloureuse, elle est même assez souvent mortelle, lors qu'on neglige de prendre les précautions nécessaires pour la rendre heureuse; c'est pourquoy ils la font toujours avant que le Soleil se leve, l'expérience leur ayant appris que quand elle se fait plus tard, il est bien plus difficile d'arrêter le Sang, qui coule de la plaie, & d'empêcher que la gangrene ne s'y mette. Si tost qu'elle est faite, on porte l'enfant dans son lit, & on a soin de l'y tenir toujours couché sur le dos. Les parens, & les amis pour témoigner la joye qu'ils ont de le voir aggregé au nombre des fideles, redoublent leur danses, & leur chants d'allegresse, jusqu'à ce qu'il soit temps de se mettre à table. Ces réjouissances & ces festins continuent jusqu'au troisiéme jour, où l'enfant commence à se trouver plus mal; l'excez de ses dou-

M

leurs

leurs luy fait ordinairement jeter de grands cris , qui tirent les larmes des yeux de toute l'assemblée ; car c'est un plaisir de voir la facilité qu'ils ont à rire & à pleurer , quand ils veulent : chacun en se retirant vient faire au malade ses complimens de condoléance , & les Dames offrent à sa mere de venir partager ses soins , & ses veilles , pendant les quarante jours que son fils doit garder le lit : les Medecins ne le quittent presque point , jusqu'à sa parfaite guerison , mais de tous leur remedes , il n'y en a point qu'ils ordonnent plus souvent que le bain , ny qui ait plus d'effët.

Si l'enfant que l'on doit circoncire appartient à quelque grand Seigneur , la Circoncision se fait encore avec bien plus de solemnité , & de dépense ; car elle doit estre suivie le même jour de celle de tous les enfans des vassaux de son pere , & des voisins , qui n'ont pas encore été circoncis , & ils sont tous pendant les trois jours de la Fête regalez splendidement à ses dépens. Il y en a qui ne sont pas quittes de cette ceremonie , pour cent Bœufs , & cent Buffles , sans compter les autres frais qu'il leur faut faire pour divertir la compagnie , & pour faire des presens aux Agguys. Je

Je croy que les Macaçarais sont les seuls de tous les Mahometans qui font circoncire les femmes ; car comme ils ne tombent pas d'accord avec les Turcs , que quoi-qu'elles fassent , elles seront toujours damnées , ils ne croient pas devoir leur interdire les moyens de se sauver. Mais leur Circoncision est un mystère qui n'est pas connu de tout le monde , car elle se fait en secret , & à petit bruit ; les hommes n'y sont jamais presens , & il n'y a que les femmes & le plus vieil des Agguys qui ayent droit d'y assister. Tout ce que j'en ay pû découvrir de certain , c'est qu'ils ne font point ascoir les filles comme les garçons sur la tête du Bœuf qu'ils ont sacrifié. Et je conjecture qu'il faut qu'ils les épargnent plus que les hommes , puisque dès le lendemain de leur Circoncision , elles sont en estat de marcher. On ne circonçoit jamais une fille , qu'en même temps , on ne circonci- se dans une autre chambre le garçon avec qui elle est accordée , ou du moins quelque autre , si celui-cy l'a déjà esté ; afin , disent-ils , que la plénitude de la sanctification du premier sexe , puisse suppléer au deffaut de perfection du second.

Leur funerailles se font toujours avec beaucoup de pompe, & de magnificence ; car il n'y a personne, pour pauvre qu'elle soit, qui n'ait la prévoyance d'amaasser, pendant sa vie, de quoi fournir aux frais de sa sepulture, & qui ne se fasse même un devoir de Religion d'y consacrer en mourant la meilleure partie de ses biens. Comme les Agguys ne doivent pas être oubliez dans les Testamens des fidelles, il n'y a point de soins, point de devoirs de charité, qu'ils ne rendent aux malades, sur tout quand ils sont riches : pour peu que la maladie devienne dangereuse, on ne s'adresse plus aux Medecins, on va droit aux Prêtres, parce qu'on ne la croit point naturelle, & qu'on s' imagine qu'elle est causée par quelque esprit malin, qu'il faut chasser à force d'exorcismes ; & de prieres. Si elle s'opiniâtre, & que les douleurs continuent toujours avec la même violence, les Agguys écrivent sur de petits morceaux de papier le nom de Dieu, & celuy de Mahomet, & ils les attachent autour du lit du malade. Quand ce dernier de tous leurs remedes n'a point l'effet qu'ils s'en sont promis, ils commencent de le disposer à la mort ; de temps en tems ils luy font
pro-

prononcer le nom de Dieu , & invoquer Mahomet son grand Prophete , ils croient que cela suffit pour l'assurance de son salut , & que la prononciation de ces deux noms a la vertu de justifier le plus grand pecheur , sans qu'il soit besoin qu'il demande à Dieu pardon des crimes de sa vie passée , ny qu'il implore sa misericorde. Quand le malade est dans l'agonie , l'Agguy le prend par la main , & marmotant entre ses dents certaines prieres , il luy frotte doucement le doit du milieu , afin disent-ils , d'ouvrir par cette friction , un chemin facile à l'ame , qui sort toujours par le bout de ce doit , & d'adoucir les douleurs extrêmes qu'elle luy fait souffrir quand elle se separe du corps.

Si-tôt qu'il a rendu les derniers soupirs , le Prêtre se retire , & laisse aux parens du défunt le soin des ceremonies qui se doivent faire à la maison , avant qu'on le porte à la Mosquée. On lave le corps cinq fois de suite ; la premiere avec de l'eau toute pure , la seconde avec de l'eau dans laquelle ils ont détrempé de la terre , la troisième avec de l'eau , dans laquelle on a mêlé de la poudre d'un bois de senteur fort precieux , la quatrième avec du jus de citron , & la derniere avec des eaux

de senteur , & des essences , qui sont plus ou moins precieuses , suivant la qualité des personnes.

Quand le corps a esté ainsi bien lavé , on l'habille d'une robe blanche qui luy descend jusqu'aux talons : sa tête est couverte d'un Turban blanc , & après luy avoir croisé les mains sur l'estomach , on l'enveloppe dans un grand linceul , qu'on nouë à la tête , & aux pieds. On le transporte en suite sur une planche , dans la plus grande chambre du logis , qu'on a fait tendre de blanc , & pendant tout le temps qu'il y demeure , on a soin d'y entretenir des castöletes qui remplissent le lieu d'une tres-agreable odeur. Comme les femmes ne vont point à l'enterrement des hommes , la veuve reçoit chez elle les visites de toutes ses voisines , qui viennent mêler leur larmes aux siennes ; la constance qui dans toute autre occasion luy feroit honneur , feroit dans celle-cy une playe mortelle à sa reputation , & si on remarquoit qu'elle ne s'affligeât pas avec excez , ou la soupçonneroit d'avoir esté infidelle à son époux , ou du moins d'estre bien aise d'avoir la liberté d'en choisir un autre.

Lors que tout est préparé dans la Mosquée

quée pour recevoir le corps, les Agguys viennent tous ensemble, d'un air grave & modeste, le lever à la maison. En y entrant ils font brûler quantité de parfums qu'ils apportent avec eux, quand ils voyent que la succession est bonne, & qu'ils sont sûrs d'en estre bien payez, & après s'estre prosternez trois fois la face contre terre, ils demandent à Dieu qu'il jette sur le deffunt les yeux de sa miséricorde. S'il estoit de qualité, on met le corps dans un grand Palanquin couvert de toille blanche, qui est porté par ses esclaves: le grand Agguy y monte, & se place à costé de luy; mais s'il n'estoit pas de condition à avoir nombre d'esclaves, le petit Palanquin où on le met, est porté ou par ses parens, s'il en a, ou par des gens qu'on louë exprés, & alors le grand Agguy, s'il y assiste, le suit à pied comme les autres. Plusieurs personnes tenant en main des Cassiolettes, précèdent le corps de quinze ou vingt pas, pour parfumer le chemin par où il doit passer. D'autres les suivent d'assez près, & vont semant des pieces d'or, d'argent, ou de cuivre, selon la fortune, & la qualité du deffunt, que les pauvres viennent ramasser, quand le Palanquin mortuaire a passé par dessus.

Les Prestres vont immédiatement après le corps ; ils sont suivis des parens & des amis du defunt, portant tous un Turban blanc qui est la couleur de deuil dans le païs , & ne s'entretenant les uns avec les autres, que de ce qu'il a fait de plus considerable pendant sa vie : car les gens qui marchent après eux sont payez pour le pleurer , & pour prier Dieu pour le repos de son ame. Mais il faut que tous ceux qui sont les plus proches du corps se donnent bien garde de lever les yeux au Ciel , car de toutes les maisons qu'ils rencontrent en son chemin , on jette sur luy de l'eau , & une grande quantité de cendre , qu'ils croient avoir la force , & la vertu de soulager les defunts. Comme la Loy declare immondes tous ceux qui ont touché , ou même seulement accompagné un mort ; quand on est arrivé à la Mosquée , il n'y a que le corps & ceux qui le portent qui y entrent , ils le placent justement au milieu , & ils en sortent aussi-tôt pour s'aller purifier avec les Prestres & tout le Convoi qui est demeuré à la porte. Ils se lavent les mains , les pieds , le front , les yeux , les oreilles & la bouche , ainsi qu'ils disent que Mahomet leur a ordonné. Après qu'ils se sont tous bien purifiez , les Prestres entrent dans
la

la Mosquée, le peuple les suit, & tous se prosternent ensemble la face contre terre par trois fois en chantant ces paroles, *alla illa lha akebar alla*, c'est-à-dire, *Dieu est Dieu, Dieu est grand.*

Leur Prières continuent pendant deux bonnes heures, tantost ils les font debout, tantost à genoux, mais le plus souvent prosternez la face contre terre, particulièrement lors qu'ils prononcent le nom de Dieu, ou celui de Mahomet. Quand elles sont achevées, le grand Agguy donne le signe pour porter le corps en terre, & on garde dans la marche le même ordre qui s'est observé en venant à la Mosquée. Lors qu'on est arrivé au lieu de la Sepulture, deux serviteurs prennent le cadavre, l'un par la teste & l'autre par les pieds, & le mettent doucement dans la fosse, qui a du moins cinq ou six pieds de profondeur. Ils l'y mettent sans cercueil, parce qu'ils n'en pourroient faire sans cloud, & qu'ils sont persuadés qu'un seul cloud qui toucheroit au corps, seroit capable de troubler le repos dont il doit jouir dans son tombeau, pour pouvoir un jour estre reçu dans le Paradis. Ils le couvrent seulement de la planche sur laquelle on l'a apporté, & pendant qu'on remplit la fosse de terre, le

grand Agguy prend un sceau d'eau , & le jette dessus, Chacun se retire aussi-tôt, à la reserve d'un seul Agguy, qui y demeure encore quelque temps en priere; mais avant que de retourner à la maison, tous ont soin de se purifier encore plus qu'ils n'ont fait en entrant dans la Mosquée; car ils se lavent tout le corps, & changent même d'habits.

Quelque temps après les Funerailles, les parens du defunt s'assemblerent pour déliberer sur le dessein du Mausolée, que l'honneur de la famille demande qu'ils consacrent à sa memoire. On le fait ordinairement de pierre, & sa figure approche assez de celle de nos anciens Tombeaux. Si-tôt qu'il est achevé, on y envoie pendant 40. jours à certaines heures réglées, nombre d'esclaves & de domestiques de la maison, pour l'orner de fleurs, & y faire leur prieres à l'odeur des parfums qu'ils y portent, & après cette quarantaine, les parens, & les amis du defunt y vont en corps, en habit de ceremonie; ils y passent une heure ou deux, en prieres & en pleurs: & après qu'ils luy ont ainsi rendu leur derniers devoirs, ils retournent tous ensemble à la maison de la veuve, ou bien ils entrent dans la salle
de

de la Mosquée où le festin les attend ; il y a plusieurs tables qui sont toutes également servies, pour les riches & pour les pauvres ; car ils se font dans cette occasion un devoir de Religion & d'amitié pour le defunt , d'y recevoir indifféremment, & sans distinction tous ceux qui s'y présentent.

Tout cela ne suffit pas encore à la pieté des Macaçarais, & au zele qu'ils ont pour le soulagement des morts , il y a parmi eux , aussi-bien que parmi nous , un certain jour destiné pour prier Dieu pour leur parens & amis trepassés, & pour reparer leur tombeaux. Ce jour suit immédiatement leur Carême ; afin qu'ayant esté sanctifiés par le jeûne, leur prieres soient plus méritoires & plus agréables à Dieu. Ils vont dès le commencement de la nuit aux Cimetieres, entourer de bougies & de lampes les tombeaux de leur parens, & ils y demeurent en prieres du moins jusqu'au jour, ou jusqu'à ce que la faim les rappelle à la maison. L'aîné, ou le plus riche de la famille donne à manger, au retour du Cimetiere, à ses parens & à ses amis, & s'il a du bien considerablement, il fait distribuer dans toutes les terres, & dans les villages voisins de grandes aumônes,

nes, avec injonction aux pauvres qui les reçoivent, de prier Dieu pour les morts. Les Agguys ne sont pas oubliez dans la distribution qu'on en fait, ils sont toujours les mieux partagez; & ce qu'ils reçoivent ce jour là pourroit même suffire pour la subsistance de leur famille pendant toute l'année.

On observe à peu près dans les Funeraill-les des femmes & des enfans circoncis les mêmes ceremonies qui se gardent dans celles des hommes; mais on n'en fait aucune pour les enfans qui sont decedez avant la premiere Oblation, & ils sont enterrez de nuit dans un lieu separé des autres. Pour les enfans morts nez, comme ils sont jugez indignes de la Sepulture, on les met dans un pot de terre que l'on jette dans la riviere, ou que l'on expose en proye aux oyseaux.

Après l'Oblation, & la Circoncision des enfans, & les Funeraill-les des adultes, il n'y a rien dans la Religion des Macaça-rois qui se fasse avec plus de pompe, & de solemnité que leur Sacrifices: lors qu'un homme, par exemple, se voit mal dans ses affaires, que par la perte impréveuë de tous ses biens, par la mort precipitée de ses proches, ou par quelque autre disgrace,

ce, il a sujet de croire que le Ciel est irrité contre luy, il achette un Bouc, il le mene hors la Ville, & prie un des Agguys de l'y venir immoler; l'Agguy ne manque pas des'y rendre, & quand il luy a fait lier la bête, il luy coupe la gorge, l'écorche sur le lieu, en jette la peau, souhaitant que la colere de Dieu qui estoit prête à fondre sur l'homme, tombe sur elle; & après en avoir lavé les chairs, il les fait porter au logis pour les preparer. Lors qu'elles sont bien cuittes, on les met toutes bouillantes, avec beaucoup de respect, au milieu de la chambre, dans un grand bassin; il y a d'autres plats remplis de ris, & de fruits qui l'environnent, celui qui fait les frais du sacrifice, l'offre alors à Mahomet, il le conjure d'avoir pitié de luy, & d'appaier la colere de Dieu dont il se sent menacé: ses amis qu'il a invitez au sacrifice font avec luy la même priere, & luy souhaitent toutes sortes de prosperitez, & après que les viandes sont assez refroidies, pour croire que la fumée en est montée dans le Ciel jusqu'au Thrône de Mahomet, on les porte à la Mosquée au son des Tambours, & des Trompettes, les conviez les suivent, & vont manger leur part du Sacrifice avec les Prêtres, qui
les

les reçoivent dans une grande salle tendue de blanc, qu'ils ont eu soin de bien parfumer auparavant. Là le grand Agguy fait encore quelques prières sur ces viandes, & se met ensuite à table avec les autres. On fait tout ce qu'on peut pour consoler l'affligé, & pour luy faire concevoir l'esperance d'une meilleure fortune, après quoy le grand Agguy le congedie, & le renvoye en paix dans sa maison. Cette ceremonie se fait ordinairement un jour de Fête, ou de *Guman*, c'est le nom qu'ils donnent à leur Dimanche.

Les Macaçaros n'ont que trois Fêtes dans l'année, mais ils ont chaque Lune trois *Gumans*. Le premier, le dernier jour de leur Carême, & le trentième d'après, se celebrent avec une pompe & une magnificence toute extraordinaire. Ils sanctifient ces jours en assistant à la Predication que le grand Agguy fait sur les dix heures du matin dans la Mosquee, & après qu'elle est finie, ils chantent tous ensemble leur prières, d'un ton assez agreable, & avec une modestie qui surpasse infiniment celle de la plûpart des Chrétiens dans nos Eglises. Ils ont une si haute idée de la sainteté de leur Temple, qu'ils n'osent pas même y cracher, & qu'ils font tous leur efforts

efforts pour s'empêcher de toussier , de peur d'interrompre , les pieuses meditations des fideles qui parlent interieurement à Dieu : jamais on ne les voit tourner la tête pour regarder ce qui s'y-passe , ny s'entretenir les uns avec les autres , toujours les yeux baissèz , & les mains croisées sur l'estomach , ils demeurent en prieres pendant les deux heures qu'ils y sont.

Au sortir de la Mosquée chacun retourne à son travail ; car la Loy ne leur destend de travailler , que dans leur trois grandes Fêtes. Ils passent ces jours-là en prieres & en joye. Tout le Peuple s'assemble dix fois à la Mosquée , & chaque fois ils n'y demeurent pas moins d'une demi-heure. Mais ils n'y vont jamais prier sans avoir auparavant serieusement examiné leur conscience , pour connoître s'ils sont dignes d'y entrer ; car ils en sont exclus par la Loy s'ils se sentent coupables d'avoir touché un cochon , un chien , un corps mort , d'avoir beu , mangé ou parlé , avec une personne d'une autre Religion. Ils sont même si scrupuleux qu'ils se croient immondes pour avoir touché la main d'une femme , la chaise ou un étranger se sera assis , la natte ou le tapis qui luy aura servi
pour

pour se reposer, pour avoir beu dans la même tasse où il aura beu, sans s'être purifiés de toutes ces choses par les ablutions, que la Loy leur ordonne. Quand ils se reconnoissent coupables de quelque'un de ces pechez, il faut qu'ils se lavent tout le corps; ou du moins, les pieds, les mains, les yeux, les oreilles, la bouche & tout le visage, si ç'a esté par inadvertance, ou par une nécessité indispensable, qu'ils se soient ainsi souillés. Cette purification est chez eux d'une obligation si étroite que si quelque'un estoit reconnu avoir commis un seul de ces pechez, & estre entré dans la Mosquée sans auparavant s'être purifié, il en feroit honteusement chassé, comme un impie.

Toutes les Mosquées sont bâties de pierres, & il y en a quelques-unes aussi grandes, ou peu s'en faut, que nos plus belles Eglises. Les dehors & les dedans en sont extrêmement propres, mais elles sont sans Autel, sans ornemens, & sans images, il n'y a que de simples nattes qui couvrent le pavé, & un tapis qui orne l'estrade du grand Agguy quand il prêche. Les jours de Fêtes, & de *Gumans*, elles sont toutes tenduës d'étoffe blanche, grand nombre de bougies les éclairent de tous côtés, & el-
les

les sont parfumées, par plusieurs cassioletes; que l'on a soin d'y entretenir depuis le lever du Soleil jusqu'à ce qu'il soit couché. Ce n'est pas tant pour en conserver la propriété, que par un sentiment de respect qu'ils ont pour la sainteté de ce lieu, qu'ils n'y entrent jamais que nuds pieds, Ceux qui portent des pantoufles, Prêtres ou Laïques, il faut qu'ils les laissent à la porte, sans apprehension de les perdre, car ce vol est une espece de iâcriste, qui ne se pardonne jamais: ceux qui ont les pieds crottez, les lavent à la porte avant que d'entrer, dans les deux grands Vaisseaux qui s'y trouvent toujours pleins d'eau.

L'entrée de la Mosquée des hommes n'est pas permise aux femmes, elles en ont une auprès où elles s'assemblent en même temps; un Agguy leur fait la Predication, & commence les Prières qu'elles continuent d'un ton fort agreable, mais elle les finissent un peu plus tard que les hommes. Le silence n'y est pas toujours si bien gardé, car si un homme a quelque affaire à démêler avec une femme, c'est là qu'il la va trouver pour en parler. La sainteté du lieu & le nombre des gens qui les voyent, les met à couvert

N. de

de tout soupçon de galanterie . & le mary par tout ailleurs si jaloux , ne l'est jamais dans cette occasion.

Les maisons des Agguys , car chacun a la sienne en particulier , ne sont éloignées de leur Mosquée que de vingt ou trente pas seulement. Elles sont simples , & bâties de bois comme les autres , mais fort propres & tres-bien entretenues. Quoy que ces Prêtres subsistent aux dépens du Public , ils ne laissent pas de posséder en propriété des fonds , & des esclaves ; il y a trois Ordres parmi eux , dont les fonctions sont toutes différentes. Le premier qui a quelque rapport à ce que nous appelons dans l'Eglise quatre Mineurs , se nomme dans leur Religion *Lâbés*. Pour y estre reçu , il faut avoir bien fait toutes ses études , & être suffisamment instruit des Mysteres & des Ceremonies de la Loi. Ce sont ces *Lâbés* qui accompagnent les Agguys dans les Sacrifices , dans les Prières & les Predications publiques qu'ils font les jours de Fêtes. De plus ils sont chargez de faire les Prières pour les defunts , & la retribution qu'ils en reçoivent , est le seul profit qu'ils retirent de la Mosquée , au service de laquelle ils sont donnez ; aussi ne laissent-ils pas de travailler ,

comme les Seculiers , si d'ailleurs ils n'ont pas dequoy fournir à leur subsistance. Cet Ordre ne les oblige point encore de se renfermer dans le Cloître , ny de renoncer au Mariage.

Le second ordre qu'ils appellent *Santary* est bien plus relevé que le premier , ses obligations sont aussi beaucoup plus grandes ; car le Mariage est incompatible avec ses fonctions. Je veux dire qu'on ne peut point se marier , pendant tout le temps que l'on y demeure engagé ; on ne choisit aussi pour l'exercice de cet Ordre , que des gens qui soient veufs , ou qui n'ayent jamais esté mariez , & quand on les ordonne , ils sont obligez de faire le veu de chasteté , pour tout le temps qu'ils voudront servir la Mosquée ; car comme ils sont les depositaires des Livres saints , qu'ils sont chargez de la garde de la Mosquée , du soin de la balayer & de l'orner , & de battre le Tambour d'airain dans les heures qu'il faut avertir le Peuple de venir à la priere , on demande d'eux une pureté , & une innocence de vie , qui réponde à l'excellence , & à la dignité de toutes ces fonctions.

Afin qu'ils soient moins exposez au danger de devenir infideles à leur voca-

tion, & au vœu de chasteté qu'ils ont fait, ils demeurent nuit & jour dans de petites cellules séparées les unes des autres, & qui sont bâties dans la Mosquée. Là ils reçoivent tous les matins les aumônes des fideles, dont ils doivent vivre pendant la journée, car ils ne peuvent rien posséder en propre, & quand ils manquent de quelque chose nécessaire à la vie, ils se font honneur de l'aller demander de porte en porte. Leur nombre est plus ou moins grand, selon que la Mosquée a plus ou moins d'étendue. Ils n'ont ny cheveux ny barbe, un simple bonnet de toile blanche leur couvre la tête, & la robe de même couleur dont ils sont vêtus ne leur passe pas le genoüil. Si pour quelque affaire importante ils sont obligez de sortir, ils en demandent la permission au grand Agguy, & alors ils s'habillent comme il leur plaît, & on ne les distingue des Seculiers que parce qu'ils ont la tête raze, & un turban blanc, & qu'ils ne portent ni sabre ni cîr à leur côté.

Le troisiéme ordre est celui de *Toïan*, qui ne peut estre conféré dans aucun autre lieu qu'à la *Meke*, & par le grand *Mufti*; de là vient qu'il y a peu de *Toïans* dans le Macaçar, parce que tout le monde ne

vaut

veut pas se donner la peine d'aller si loin se faire ordonner, & s'engager dans une si grande dépense: l'Ordre qu'ils reçoivent par les mains du grand Mufty les rend tous égaux quand à la dignité du caractère, mais l'inégalité de la Jurisdiction y met une tres-grande difference, ceux qui desservent les plus grandes Mosquées ont beaucoup plus de credit, & d'autorité que les autres, & celuy qui a l'honneur d'estre auprès du Roy, est considéré comme le Supérieur de tous, le Patriarche & le Primat du Royaume; & il n'y a que le grand Mufty de la Meke qu'il reconnoisse au dessus de luy. Ils peuvent tous se marier, & même si leur femme vient à deceder, il leur est permis d'en prendre une autre; mais la Polygamie leur est deffenduë sous des peines tres-severes, qu'ils ne peuvent éviter quand ils en sont convaincus. Comme ils sont aimez & respectez de tout le peuple, que tous les jours on les accable de presens, & qu'il ne se fait point de nopces, point de festin où ils ne soient invitez les premiers, & receus avec honneur, la vie qu'ils menent me paroist assez commode & assez douce. Ils sont vêtus d'une longue robe blanche, faite à peu près comme celle des Turcs, qui leur

descend jusqu'aux talons. Ils ont une ceinture d'un tissu de soye de différentes couleurs, la culote qu'ils portent dessous la robe, qui leur couvre toutes les jambes, est d'une étoffe fort modeste, & à leur pieds ils ont de legeres Pantoufles rouges, faites à la Turquesque; leur Ministère les engage à prescher tous les jours de Feste & de Guman, à faire la lecture de l'Alcoran, à commencer les prieres publiques, à sacrifier les Victimes, à faire la Purification des enfans, à assister aux Circoncisions, aux Mariages, & aux Enterremens; ce sont eux aussi qui conferent les deux Ordres de *Lâbé* & de *Santari*, en recitant quelques Prieres sur ceux qu'ils ordonnent, & en leur donnant le Turban blanc & l'Habit

Il n'en faut pas moins que trois ou quatre pour desservir les grandes Mosquées, mais un suffit pour les petites, & celles de la campagne; quand il s'absente il substitue à sa place deux ou trois des *Lâbés*, s'il y en a, ou à leur défaut, autant de simples Laïques des plus scayans pour faire ses fonctions, ils preschent, ils font les Prieres publiques, ils enterrent les morts; mais toutes les fois qu'ils prient, ou qu'ils parlent en public, ils doivent se boucher les

les oreilles, on les appelle *Bidalas*, pendant qu'ils sont en charge: ils sont obligés aussi bien que les *Toïans*, de prier six fois le jour, le matin au lever du Soleil, à huit ou neuf heures, & à midi, le soir à trois heures ou environ, un peu auparavant que le soleil se couche, & une heure après qu'il est couché: mais quand ils prient, ils ne prennent point le Turban des *Toïans*, qui est de toille d'or, & ils n'ont autour de leur teste qu'une simple bande de toille blanche, s'ils sont *Lâbés*, & d'une autre couleur s'ils sont *Lâïques*, comme le reste du peuple.

Les *Toïans* ont sur les peuples qui leur sont soumis une espece de Jurisdiction indépendante de celle des Magistrats: car si pendant leur Carême quelqu'un de leur Paroissiens manque de se trouver au Sermon & à la Priere toutes les fois qu'ils la font dans la Mosquée, ou s'il est convaincu de n'avoir pas observé les Jeûnes avec toute la rigueur que la Loy ordonne, il est bien heureux s'il en est quitte pour une reprimande publique, & pour une douzaine de coups de rotins que son Pasteur luy donne sur les épaules.

Leur Carême commence & finit comme celui des Turcs, mais il s'observe à

la lettre comme l'Alcoran l'ordonne, & non point avec les adouciffemens qui sont aujourd'huy en usage parmy les autres Mahometans: ils l'appellent *Poïsa*. Il se trouve quelquefois parmy eux des Devots, qui non contents d'avoir passé la journée sans boire, & sans manger, s'abstiennent pendant la nuit qui est le temps du repas les jours de jeûnes, de manger de la viande & du poisson, & qui se contentent de quelques fruits, d'un peu de ris, & d'eau pure.

Les Toûians n'ont point d'habits particuliers pour les fonctions de leur Ministère, ils prennent seulement un tablier de toille peinte, quand ils égorgent les Victimes, & un Turban de toille d'or quand ils prêchent ou qu'ils prient. Quoy que leur femmes soient en grande considération dans le monde, elles ne se distinguent point des simples bourgeoises, par la richesse de leur habits. Au contraire, elles affectent de donner aux femmes le même exemple de modestie, que leur époux s'étudient de donner aux hommes, & il ne leur est pas plus permis, qu'aux autres, d'entrer dans les Molquées qui sont deservies par leur maris.

Il y en eut une il y a quelque temps,
qui

qui par un esprit d'orgueil ou de curiosité eut la hardiesse d'y venir un jour de jeûne à la Priere ; si-tôt que le Toüan en eut esté averti, il fit un grand cry ; la Priere cessa aussi-tôt, & après avoir interdi la Mosquée pour le reste du jour, comme ayant esté profanée, il prit sa femme par la main, & la répudia publiquement, comme indigne d'un Prêtre de la Loy. Le peuple en fut d'autant plus édifié, qu'il l'çavoit qu'il l'aimoit beaucoup, & qu'il en estoit aussi beaucoup aimé. De là il la conduisit à la Mosquée voisine, où les femmes estoient encore assemblées, & la contraignit de leur demander pardon de les avoir ainsi scandalisées par l'impiété de sa conduite, & après l'avoir chassée de la Mosquée, il luy defîendit d'y rentrer avant qu'elle eût expié son crime pendant deux mois, par les prieres qu'elle iroit faire à certains jours sur les tombeaux des morts, & par les aumônes qu'elle distribueroit aux pauvres qui estoient du ressort de la Mosquée qu'elle avoit si honteusement profanée.



RELATION
DE TOUT CE

Qui s'est passé de plus memorable

EN LA

GUERRE

QUE LES

HOLLANDOIS

DE LA

COMPAGNIE

DES

INDES ORIENTALES

Ont eue contre

Le Roi & les autres Regens

DE

MACACAR,

Depuis l'an 1666. jusques à l'année 1669.

*Avec les victoires qu'ils ont remportées
sous la conduite du*

Sr. CORNEILLE SPEELMAN,

Cy-devant Gouverneur de la Coste de Coromandel, &c. Ensemble les Articles de la Paix qui s'en est ensuivie.

Le tout traduit sur la Coppie imprimée à Batavia, dans l'Isle de Java.



LE Roy de Macaçar ayant traité avec la Compagnie Hollandoise d'Orient, tant pour le massacre que quelques uns de ses sujets avoient commis en la personne de plusieurs Hollandois qui estoient malheureusement tombez entre leur mains, que pour quelque argent & marchandises qu'ils avoient pillé du vaisseau nommé la *Lionne*, qui avoit fait naufrage sur leur costes, Monsieur Corneille *Speelman* partit de la rade de Batavia le 24. Novembre 1666. avec 13. vaisseaux montez de 500. soldats Hollandois, 300. Indiens, & des matelots au dela de l'ordinaire, pour aller recevoir ce qui avoit esté convenu, & sommer ce Prince de tout ce à quoy il s'estoit engagé par le precedent Traité. Estant ensuite arrivé à la veuë de Macaçar le 19. Decembre, le lendemain il receut dans son bord deux Deputez que le Roy de Macaçar luy envoyoit avec 1056. lingots d'or qu'il avoit promis pour le massacre des Hollandois, & 1435. richdales pour le pillage du vaisseau

seau dont nous venons de parler ; mais comme ils declarerent qu'ils n'avoient ordre que de luy livrer cette rançon , & que même ils refuserent de porter ou faire tenir une lettre à leur Prince de la part de Monsieur *Speelman* , il fut obligé d'y envoyer aussi-tost un de ses gens , qui revint à bord le lendemain matin , avec une Patente ou une lettre ouverte du Roy , par laquelle il paroissoit évidemment que ce Prince , ny les Grands Seigneurs de ses Estats n'estoient pas dans le dessein de faire aucune soumission à la Compagnie : C'est pourquoy on leur declara la guerre le même jour après midi en la personne de ces Deputez , que nostre Admiral avoit encore sur son bord , tant en cette consideration , que parce qu'on avoit appris que ce Prince avoit envoyé une puissante Flote du costé de Bouton , il y avoit environ six semaines ; ensuite dequoy nos vaisseaux se mirent à la voile , & s'en allerent avec le pavillon rouge derriere , devant la Ville de Macassar , où ils demurerent à l'ancre , à cause du calme , jusques au soir qu'ils se remirent à la voile , & tirerent du costé du Sud de l'Isle de *Selebes* , pour y faire tout le degast possible , & incommoder par ce moyen leur ennemy.

Nostre

Nostre Admiral estant ensuite arrivé au Golfe ou manche de *Turata*, il y fit descente, & y mit pied à terre avec 2. Compagnies d'Infanterie Hollandoise, autant de celle du païs, & tous les *Bongis* qu'il avoit avec luy, & en revint le soir à bord chargé de dépouilles, après y avoir réduit en cendres 10. hameaux ou habitations de Negres, tant grandes que petites, grand nombre de *Pady* & de ris, & une jonque ou vaisseau de guerre de ce païs-là tout neuf, & en ramena 14. prisonniers vivans, avec autant de testes de ceux qui avoient esté tuez par luy ou par les siens dans cette rencontre.

Nostre Flote partant delà prit la route de *Bontein*, où estant arrivée le 24. l'Admiral jetta le lendemain à terre 8. Compagnies d'Infanterie Hollandoise, & 2. de celles du païs, avec les troupes de *Radja Palacca*, qui jointes avec les autres y faccagerent environ 30. Villages tant grands que petits, & les reduisirent en cendres avec environ 100. Barques & 3000. last de Rijs & de *Pady*. Après y avoir fait un degast si considerable & si prejudiciable à l'ennemy, (parce que c'estoit le magasin & le grenier de *Macaçar*) la Flote démarra de l'Isle de *Selebes* & fit voile vers *Bouton*,
où

où elle arriva à la veüe des Châteaux de la place, le dernier jour de l'année 1666.

Le lendemain premier jour de l'année 1667. nostre Amiral s'en alla avec les chaloupes & les plus petits bastimens de sa Flote, dans le port ou la Baye de la Ville de *Bouton* qu'il trouva fort estroitement assiegée par les Macassarïens qui y estoient arrivez il y avoit 38. jours avec environ 450. petits bastimens, & plus de 10000. hommes. Nos gens mirent aussi-tost pied à terre, & y ayant apperceu plusieurs barques de provision que les ennemis avoient tirées sur le sec, ils les allerent attaquer, & en brûlèrent 60. après une rude escarmouche. Nos troupes assiegerent en suite l'armée de Macassar avec leur petits bastimens, & découvrirent un peu à costé un autre endroit où il y avoit d'une façon de barques qu'on appelle des *Prauwes*, d'où il sortit une grande quantité de *Bongis* qui se vinrent rendre à *Radja Palacca*.

Les Macassarïens voyant alors que leur forces s'affoiblissoient, & craignans d'être attaqués dans leur retranchemens, ils leverent le siege de nuit & mirent le feu à leur camp; & cependant tous les autres vaisseaux de nostre Flote vinrent à l'ancre dans la Baye de *Bouton*.

Les

Les ennemis envoyèrent ensuite des Deputez au Sieur *Speelman* le 3. Janvier, mais il les renvoya par trois fois, parce qu'ils n'estoient pas d'une qualité assez relevée pour traiter avec luy ; ce qui fut cause que le lendemain 4. du même mois on vit arriver les trois principaux chefs de l'armée de Macaçar qui se vinrent jeter aux pieds de nostre Amiral & se rendre entre ses mains à la mercy & à la discretion de la Compagnie pour faire d'eux ce que bon luy sembleroit. De sorte qu'ayant desarmé toutes les troupes ennemies, on en mena 5500. h. des plus vigoureux dans une Isle qui est entre *Bouton* & *Pantsiana*, & on en prit pour Esclaves environ 400. tant ho. que femmes, outre 5000. *Bongis* & 86. *Prauwes* ennemies qui se rendirent à *Radja Palacca*, & 300. autres qui avoient esté prises sur le Roy de Bouton qui luy furent restituées ; Si bien qu'en cette rencontre il tomba plus de onze mille personnes entre les mains de la Compagnie, avec 4000. last de Ris, outre 300. *Prauwes* que nos gens avoient coulées à fonds dans la Baye de *Bouton*, & 30. autres Barques qu'on avoit données tant au Roy qu'aux Grands de ce Royaume-là, 10. des meilleures dont on avoit fait present à *Radja Palacca*,

& 2. belles *Joncques* de guerre que l'Amiral *Speelman* retint pour luy & incorpora dans sa Flote, avec tous les principaux chefs & Commandans de Macaçar, qu'il retint près de luy comme prisonniers de guerre; sans parler du butin que nos troupes y firent, qui estoit assez considerable, & consistoit pour la pluspart en *Krisses* qui sont des poignards d'un pied & demy de long, tant d'or que d'autre matière, en armes tant à feu que autres; quelque or tant monoyé qu'en lingots, & en 195. drapeaux ou banderoles.

L'Admiral *Speelman* partit ensuite de là pour aller vers l'Est du país, & ayant expedié tout ce qu'il y avoit à faire, il partit d'*Ambonne* le 8 Juin avec 16. bastimens, tant vaisseaux que Jachts, & 14. Chaloupes, parmy lesquelles il y en avoit 4. du Roy de *Ternate*, & fit voile vers *Bouton*. Cette Flote avoit esté accueillie d'une telle tempeste dans le trajet de *Bouton* à *Bougeroemes*, que les Barques de *Radja Palacca*, qui estoient aussi parties d'*Ambonne* sous la conduite du Capitaine *Poolman*, en avoient esté presque toutes dispersées: Mais ce Capitaine rejoignit quelque temps après nostre Admiral avec la Chaloupe de la Concorde qu'il montoit, & luy donna
ad-

advis qu'il avoit veu *Radja Palacca* en grande peine & dans un extrême peril, sans qu'il luy eust esté possible de l'aller secourir; c'est pourquoy l'Admiral *Speelman* l'ayant renvoyé en mer avec 2. Chaloupes pour aller chercher *Radja Palacca*, & le ramener dans la Flote, il le trouva enfin après beaucoup de fatigue, & furent d'avis tous deux de passer au travers du pais de *Bone*, & d'aller rejoindre par terre l'armée de l'Admiral, ce qu'ils firent avec toute la resolution & tout le courage possible, & brûlerent en passant plus de 100. Colonies ou habitations de Nègres, & une grande quantité de Ris & de *Pady*. Nostre Admiral estant cependant arrivé aux environs de *Bontein*, qui estoit le rendez-vous qu'il avoit assigné; il trouva cette place & tout le long de sa coste fort bien fortifiées de palissades & Fortins de terre, où il y avoit environ 6000. *Macassar*iens qui les gardoient. Le Sieur *Speelman* ne laissa pas d'y faire descente & d'attaquer l'ennemy pour le chasser de là, ce qui luy réussit comme il avoit esperé, sans faire aucune perte considerable: ayant ensuite tout réduit en cendres, nostre Flote fit voile du costé de *Macagar*, où elle trouva les ennemis

en estat de deffense, mais on ne tira aucun coup de canon ny de nostre Flote ny de leur Châteaux, & nos gens ne jugerent pas à propos d'entreprendre aucune chose, qu'on n'eust eu des nouvelles de *Radja Palacca*, & que les Barques du pais ne fussent arrivées, & eussent rejoint la Flote.

Le 19. Juillet à la pointe du jour on commença à faire grand feu du Fort Royal, & à tirer une infinité de volées de Canon sur *Tertole* que l'Admiral montoit; nos vaisseaux ne manquerent pas en même temps de luy rendre l'échange, & continuerent jusques à ce qu'il fût tout à fait nuit; parce qu'alors ils se mirent au large & s'éloignerent un peu de terre, ce qui fit croire aux ennemis que nostre Admiral estoit mort.

Nostre Flote ayant ensuite fait voile, elle arriva le 22. du même mois au Zud de *Pannakoka*, où les troupes de *Bouton* arriverent le lendemain avec 24. barques montées de 1000. hommes, ou environ, qui s'en allerent avec leur petits bastimens tout droit dessous la rive, où ils firent descente, & mirent en feu le Village de *Batta-batta*, & la nuit du 26. au 27. étant partis de là ils allerent devant *Borrambon*, où ils s'escarmoucherent tout le
jour

jour à coups de canon avec ceux de la place; mais ils remarquerent qu'il y avoit quantité de troupes hors le Fort & peu de monde dedans.

Estant partis de cet endroit la nuit de ce jour là ils arriverent le 28. au matin devant *Gliffon*, avec la pluspart de leur Barques, & ayant mis pied à terre sans aucune resistance, parce que les ennemis s'étoient retirez hors de la portée du canon; ils se battirent vigoureusement depuis le matin jusques au soir, & l'escarmouche fut si chaude que nous y perdîmes le Lieutenant Joncker-Slot avec 24. soldats.

Cependant l'Admiral *Speelman* ayant eu advis que les ennemis avoient dessein d'attaquer *Radja Palacca* & le Capitaine *Poolman* qui venoient de *Bonthein* avec les troupes qu'ils avoient avec eux, & de s'opposer à leur passage, il alla pour les secourir avec toutes ses forces, & les ayant trouvez inopinément aux environs de *Pa-lembean*, il apprit qu'ils avoient eu avec l'ennemy une fort chaude rencontre, & en estoient enfin demeurez victorieux. L'admiral *Speelman* retournant ensuite avec sa flotte du costé de *Gliffon*, y fit descende le 2. Aoust sans aucune resistance. Nos

gens eurent ce jour-là de furieuses escarmouches avec les ennemis, & il y en eut 56. qui y furent blessés; ce qui n'empêcha pas que nos troupes ne donnassent la chasse aux leurs & ne les fissent retirer bien avant dans le pais après qu'elles eurent défait toute leur avantgarde; & on apprit alors qu'en deux rencontres ils avoient perdu plus de mille des leurs, & que *Crain Montemarano* avoit abandonné nos gens, & s'estoit allé ranger derechef dans les troupes Macassarienes, laissant dans nostre armée son fils aîné avec sa sœur. Nostre Admiral n'avoit alors, outre les gens du pais, que 515. soldats & 778. Matelots. Le Jack de *Nuissenburg* se trouva en grand danger le 7. Aoust, qui estoit le lendemain de leur départ de Macagar, parce que 45. Esclaves Macassariens, & 15. prisonniers de grande qualité, qui s'estoient rendus à nos gens devant cette place, s'estant de nuit débarrassiez de leur fers, ils égorgèrent la garde avec des *Bamboeses* qu'ils avoient aiguillées, & firent tant qu'ils éteignirent le feu qu'il y avoit à S. Aubinet, & ouvrirent les portes; mais nos gens ayant lâché dessus un canon chargé de ferraille, & reçu secours du *Lion d'or*, ils massacrèrent tous ces traîtres dans la chaleur du combat. •

L'Ar-

L'Armée *Bonnese* composée de 6000. hommes armez, estant partie de *Turata* sur nos vaisseaux, elle estoit arrivée devant *Glisson*, & y avoit mis pied à terre, *Radja Palacca* avoit donné, la nuit de devant un assaut sur *Turata*, & chassé l'ennemy de 3. postes qu'il y occupoit. Nous avions alors à *Glisson* environ 7000. *Bongis*, 3000. *Ternataniens*, & *Boutonnois*, outre les troupes des Capitaines *Joncker* & *Strijcker*, avec 4. pieces de canon; & l'armée ennemie estoit composée d'environ 20000. hommes.

Le 18. Aoust l'Admiral *Speelman* & le Conseil ayant resolu avec *Radja Palacca* d'aller attaquer de nuit le Château de *Glisson* avec 100. hommes d'élite & bien armez, & un transfuge pour leur montrer le chemin, cela fut executé si à propos, qu'à 3. heures du matin, l'Admiral apprit que *Radja Palacca* s'en estoit rendu le maître, & demandoit du secours, qui estoit déjà prest & luy fust aussi-tost envoyé; ce secours arriva très-à-propos, parce que les ennemis donnerent cinq furieux assauts sur la place, depuis six heures du matin jusques à midy, mais ils furent toujours vigoureusement repoussez, & se retirerent jusques à cinq heures du soir qu'ils

revinrent à la charge & recommencerent l'assaut avec tant de furie, que la victoire auroit esté fort douteuse si nos gens ne se fussent parfaitement bien tenus sur leur garde.

Les ennemis furent premierement arrestez par l'effet de 4. bombes & autant de Grenades qu'on jetta parmy eux, surquoy il y eut cinq ou six gardes de l'Admiral, qui firent une sortie sur eux, suivis de *Radja Palacca*, & d'un fort grand nombre des siens, & les mirent en fuite & menerent battant jusques à leur premier *Pagger* ou logement, qu'ils furent contraints de quitter à cause des bombes & des grenades qu'on y jettoit du Château. Quand nos gens s'en furent rendus les maistres, & qu'ils eurent bien considéré ce *Pagger* avec le Fortin qui estoit proche de *Glisson*, ils virent que les ennemis s'estoient logez fort avantageusement en ces deux *Paggers*, & que de là ils avoient eu dessein de canonner nostre Flote, ayant déjà planté du canon pour cet effet. On apprit ensuite, par les transfuges, que les ennemis avoient perdu beaucoup de monde, & entr'autres le Roy de *Mandhar*, l'ainé du Crain *Lingues*, & plusieurs des principaux de leur Noblesse, au lieu que nous n'a-
vions

vions perdu que six *Bougis*, & 50. blefsez, entre lesquels il y avoit quatre Canoniers, dont l'un mourut de ses blessures. On commanda ensuite des soldats Hollandois avec les *Bougis* que le Capitaine *Poolman* avoit avec luy, pour garder les Forts de *Gliffon*; & la même nuit les troupes *Bonoefes* s'étant avancées jusques au dessous de l'armée Royale avec huit petites pieces de canon, elles y mirent tout en allarme.

Le lendemain matin à la pointe du jour, les ennemis ayant ramassé toutes leur forces en un, ils environnerent le *Pagger* de *Gliffon*; & y donnerent un fort rude assaut, mais par le moyen des *Bougis* qui estoient dehors, & du canon qu'on tiroit du dedans, l'enceinte qu'ils avoient faite fut bien-tost rompuë. Immédiatement après midy les ennemis se retirerent, dans le Fort du Zud, & l'ayant quitté à 8. heures du matin, les *Bougis* y estant accourus, y mirent le feu, & tournerent à grosses troupes sous le Fort Royal, avec leur charge de *Pady*; les ennemis les voyant venir fortirent tous sur eux, & se batirent si chaudement de part & d'autre, qu'après 2. ou 3. heures de combat ils quitterent tous deux la campagne, sans qu'aucun eust sujet de se vanter d'avoir eu de l'avantage sur son ennemy.

Les ennemis abandonnerent aussi leur retranchemens, & après y avoir mis le feu, firent une décharge de toute leur mousqueterie, & de quelques grandes *Basschou-tes* pour montrer qu'ils se retiroient en bon ordre, & s'en allerent camper à une portée de canon de nostre *Pagger*.

Surquoy *Radja Palacca* commanda deux divers partis la nuit du 26. & les envoya pour d'écouvrir l'ennemy: Les avant-coureurs en ayant esté découverts par un corps de garde de 10. hommes, qui s'enfuirent aussi-tost pour en aller avertir les leurs, nos gens les suivirent de si près, qu'ils arriverent aussi-tost qu'eux & entre-
rent pêle-mêle au lieu où les ennemis estoient campez de sorte qu'à la faveur de la nuit ils commencerent à faire un grand carnage, & l'ennemy ne cherchant qu'à se sauver, laissa une trentaine de morts, & abandonna le camp à la mercy de nos gens, qui le pillerent, & retournerent chargez de ris, d'habits, de 4. testes, 11. drapeaux, 30. *Krisses* & hoües, 60. piques & 20. *Spattes*, après avoir brûlé & saccagé tous les Villages qu'il y avoit à 2. lieües au Zud de Macaçar. L'Amiral ayant abandonné & démoli tous les *Paggers* & les Forts qu'il avoit pris à *Glisson*, il fit
voile

voile la nuit du 2. au 3. Septembre , & prit son cours vers le Zud de la riviere d'*Ayen* , où il mit tout son monde à terre sans aucune resistance , & y fit faire aussitost des Gabions : Quand nostre armée s'y fut bien retranchée , *Radja Palacca* s'avança la nuit du 10. au 11. julques aux travaux des ennemis , qui firent une rude sortie sur luy ; mais neantmoins comme il avoit quelques gardes de l'Amiral avec luy , ils furent contraints de se retirer : Le lendemain *Radja Palacca* s'en alla derechef attaquer un *Pagger* ennemy qu'il y avoit sur la coste , & s'en estant rendu le maistre , il l'abandonna après en avoir enlevé le canon.

Le 17. du même mois nos gens eurent un autre rude combat contre les ennemis , qui furent deffaits & mis en fuite vers le soir : nous y eûmes 7. *Bongis* de tuez & environ 60. blesez ; mais les ennemis y perdirent 30. *Malefiens* , sans compter les autres des leurs qui furent tuez ou blesez , entre lesquels il y avoit 3. personnes de marque. En divers temps il se vint rendre à nous grand nombre de *Bongis* , principalement de la parenté de *Radja Palacca*. Le Roy de *Pamia* , son proche parent , s'estoit aussi mis en campagne avec un corps d'ar-

d'armée d'environ 5000. hommes, & s'estoit approché jusques à 16. milles de Macaçar, & avoit brûlé & saccagé plusieurs villages sur sa route. Le Roy de *Biema*, qui avoit esté quelque temps prisonnier dans *Bouton*, & qui depuis ce temps-là avoit toujours témoigné avoir beaucoup d'inclination pour la Compagnie, s'enfuit pour lors avec la Chaloupe nommée *Doradus*, & après avoir misérablement massacré 9. des nostres qui estoient dessus, s'alla jetter derechef dans les troupes de Macaçar.

La nuit du 1. Octobre une grande troupe de nos gens s'estant mis en campagne pour aller querir du bois de *Clappus* & de l'*Adap*, ils furent attaquez par un corps ennemy composé de 8. ou 900. hommes. Le combat fut rude & dura jusques à midy; mais nous n'y eûmes qu'un garde de l'Admiral & 12. *Bougis* de blesez: nos gens virent alors emporter ou emmener 2. personnes de qualité des ennemis, mais on ne pouvoit pas sçavoir s'il y avoit esté blessé quelqu'autre personne de marque.

Le Roy *Palacca* s'estant remis en campagne le 3. Oct. avec un gros considerable pour aller querir de l'*Adap*, & ayant eu advis que quelque peuple de *Pattembie* conf-

construisoit un fort assez près de là, il y accourut, & attaqua l'ennemy à la clarté de la lune, le chassa de ses travaux, y mit le feu, & s'en retourna sur ses pas avec 6. testes, 5. drapeaux, quelque *Krisses*, du *Ris*, des habits & autres choses. Cependant les Macassarais ayant dessein de faire une irruption dans le pais des Bougis, avec 32. *Prauwes*, & 1000. enfans perdus, l'Admiral *Speelman* y envoya les vaisseaux nommez le *Domburg*, le *Ulie* & le *Ziriczée*, & les chaloupes la *Concorde* & le *Dauphin*.

La nuit du 8. au 9. Octobre il y eut environ 60. *Sopingers* qui ayant quitté l'ennemy, se vinrent jetter dans nos troupes, parce que le vieux Roy de *Sopingh* ayant esté conduit vers les montagnes le jour de devant avec peu de ses gens, on ne sçavoit pas encore ce qu'il estoit devenu, de sorte que ses adherans ne cherchoient qu'à se sauver.

Plusieurs proches parens de *Radja Palacca* ayant joint les autres dans le village de *Sanrangen*, il y alla la nuit suivante avec 500. hommes, & en revint à la pointe du jour avec 237. femmes, filles ou enfans, & 150. hommes ou jeunes garçons.
 — La nuit du 11. Octobre *Radja Palacca* s'estant remis en campagne avec 500.
 hom-

hommes, il revint à 3. heures du matin, après avoir brûlé & saccagé un petit village proche celuy de *Sanrangen*, où il tua environ 30. personnes, & en amena prisonniers 120. tant femmes, filles que garçons: Il y perdit 3. des siens qui furent tuez à coups de *Spates*, & y fut bleffé luy-même avec 10. autres de ses gens; mais par le contrepoison qu'on leur donna ils en réchaperent tous, quoy que *Radja Palacca* en eût une violente fièvre.

Radja Palacca estant allé le 14. au Zud du bois de *Batta Batta* tout au dessous du nouveau *Pagger* qu'on y avoit fait, il attachâ l'escarmouche & se battit vigoureusement contre les Macassariens, qui estoient encouragez par la presence de leur Roy & de plusieurs Grands de sa Cour, & par les nouvelles troupes dont il les rafraichissoit continuellement, ce qui n'empêcha pas que nos gens n'eussent l'avantage sur eux, & qu'ils ne se retirassent avec 100. testes, & n'en laissassent presque autant, que les ennemis eurent soin de retirer, sans perdre neantmoins que 15. des nostres, & 34. bleffez.

La nuit du 17. nos gens s'estans remis en campagne pour aller en party, ils furent découverts un peu trop tost, & obligez à
cause

cause de cela de s'en retourner sans avoir fait autre chose que brûler quelques maisons.

Radja Palacca s'estant aussi mis en campagne la nuit du 22. au 24. Octobre, avec les Gardes de l'Admiral, 8. ou 10. Matelots, des bombes & des grenades, il s'en alla pour la troisième fois vers le *Pagger* ennemy, & s'en estant rendu le maître, il y trouva 30. morts des ennemis de 3. ou 400. hommes qu'il y avoit eü dedans pour le garder, un estendart, 2. enseignes, une belle *Basse* de metal, 2. petits canons de bronze à queue, 10. livres de poudre, 20. *Spattes*, avec leur fourreaux, 20. boulets & autres choses, avec une femme & un jeune garçon; Il n'y avoit perdu que 2. *Bongis*, & n'y eut que 8. blesez, asavoir 7. à coups de *Spattes*, & un d'un coup de *Kris*. Il y avoit un autre *Pagger* qui estoit joint à celui-cy par le moyen de plusieurs Gabions qu'on y avoit faits; mais *Radja Palacca* s'en rendit aussi maître la nuit du 23. au 24. & y trouva 5. corps morts des ennemis, 3. pieces de fonte, un gros fauconneau de metal, une enseigne, 30. *Spattes*, 6. Mousquets & quelque autre chose ce *Pagger* estoit gardé par 200. hommes commandez par un Capitaine qu'on appelloit *Dayen Man-*

Manjeliéco, qui en avoit fait emporter les autres des siens qu'il y avoit perdus, avec environ 30. bleffez qui moururent presque tous de leur playes : & nous ny perdîmes qu'un homme de *Radja Sopings* avec un Enseigne de *Radja Palacca*; & il n'y eut que *Radja Palacca* qui fut legerement bleffé de quelque coup de *Spatte* avec une vingtaine d'autres.

Le 26. du meisme mois 30. ou 40. enfans perdus s'estant approchez jusques à *Batta Batta*, nos gens se mirent en campagne, & tirerent vers le dernier *Pagger*, où les ennemis s'en alloient, mais comme ils virent qu'ils faisoient ferme à la faveur de leur canon, nos gens retournerent sur leur pas avec perte de deux soldats & un tambour, & trouverent au sortir du bois 5. drapeaux ennemis avec quelques troupes qui firent grand feu sur eux, mais les nostres les mirent en fuite, quoy que les autres qui étoient au deslous du *Pagger* vinssent à leur secours, & obligerent ceux-cy à prendre le meisme chemin. Nos gens ayant brûlé 2. camps en passant, & s'estant avancez sur la riviere jusques sous la forteresse des ennemis & le Chateau de la residence du Roy; cela causa une telle terreur parmy eux, qu'ils s'enfuirent à troupes jusques dans

Ma-

Macassar; & *Radja Palacca* mit en cendres le Fort qu'on avoit nouvellement fait au Zud de *Batta Batta*, où les ennemis avoient eu le fils du *Crain Poppoe* avec six cens hommes de garnison, qui l'avoient abandonné & s'en estoient fuis avec armes & bagage, n'y laissant qu'une grande *Basse* & deux moyennes. Nos troupes prirent encore en campagne une double *Basse*, 3. harnois ou cuirassés, 5. testes, dont celle du *Crain Tarronagh*, estoit du nombre, & y tuerent 50. à 60. des ennemis; au lieu que nous n'y perdîmes que 4. *Bougis*, & n'y en eûmes que 13. de blessés; les autres *Bougis* firent un butin de 400. Bufles, de sorte qu'on en pouvoir avoir un pour 7. ou 8. schelins de toille. L'Amiral *Speelman* envoya ensuite, le 29. du mesme mois, deux *Bonois* en qualité de Deputez avec une Lettre au Roy de Macassar, par laquelle il le conseilloit de terminer cette effusion de sang. Ce Prince & les Grands de sa Cour receurent fort bien ces Deputez, & ayant leu la lettre, sa Majesté demanda 3. jours pour y répondre, & une cessation d'armes pour ce temps-la.

Le 1. Novembre le Roy de Macassar ayant envoyé ses Deputez à nostre camp, avec une suite d'environ 200. hommes,

P

nostre

nostre Admiral les receut dans une tente qu'il avoit fait dresser exprés en raze campagne, & après avoir leu la lettre qu'ils luy apportoint, il les renvoya, & récrivit le lendemain au Roy de Macassar en réponse à sa lettre, & luy envoya deux Deputez, avec ordre de luy dire de bouche, que s'il avoit quelque chose à luy proposer ou repliquer, il le fist avant 6. heures du soir, après lesquelles il declaroit que la trêve seroit finie. Nos Deputez estant arrivez, ils furent conduits au Pagger du Roy, où sa Majesté leur donna audience en presence de tous les Grands de sa Cour. Après la lecture de la lettre de nostre Admiral, tout le Conseil parut tout pensif & fort embarrassé; le Roy demanda ensuite à nos Deputez s'ils n'avoient point d'autre ordre, lesquels luy ayant répondu de la maniere qu'ils devoient, *Congron*, qui estoit le seul qui parloit de tous les grands de cette Cour, répondit de cette maniere, & tout en riant; *hé bien n'ont-ils pas raison? qu'est-il besoin de consulter davantage? si nous ne les voulons pas attaquer, ils nous attaqueront nous mesmes*; & sur cela nos Deputez prirent congé, & s'en retournerent au camp.

Cependant les *Crains Layo & Bancala*, ayant paru sur la riviere, comme s'ils eussent

sent esté bien-aîsés de quitter le party du Roy de Macassar, nostre Admiral y envoya *Radja Palacca*, avec deux *Krisses* & deux beaux *Alegias* d'or pour leur en faire présent. *Radja Palacca* estant arrivé, ils traverserent la riviere n'estans accompagnés que du fils du *Crain Layo*; après une petite conference ces deux *Crains* acceptèrent le présent que l'Admiral leur faisoit, avec toute sorte de remercimens & de reconnoissance, & prirent congé de *Radja Palacca* qui s'en retourna joindre nostre armée. Les deux *Crains* avoient la garde d'un petit *Pagger* qui estoit derriere celui du coin de la riviere d'*Ayen*, qui avoit esté donné en garde au *Crain Laiçan*, à qui, pour des raisons particulieres, on n'avoit pas jugé à propos de faire ouverture de cette proposition. *Radja Palacca* estoit convenu avec ces *Crains*, que nos gens viendroient attaquer leur *Pagger* entre le 2. & le 3. Novembre, & qu'ils feroient semblant de se deffendre, & feroient tirer leurs troupes en l'air, & qu'après quelques décharges ils en sortiroient & s'en iroient droit chez eux pour rallier leur troupes, & solliciter leurs voisins de s'en aller rendre, à leur exemple, entre les mains de la Compagnie & embrasser son party, fai-

fant effet de venir joindre nostre armée avec 5000. hommes portant les armes, ce qui fut executé à point nommé; ceux qui gardoient le *Pagger* de la pointe ou du coin de la riviere d'*Ayen*, firent tout leur possible pour se deffendre; mais comme nos gens avoient déjà dès le matin dressé une batterie de 6. pieces de canon pour battre ce *Pagger Crain Laiçan*, qui y commandoit, y ayant esté blessé, & se voyant hors d'esperance d'estre secouru, les ennemis abandonnerent leur *Pagger* entre 5. & 6. avec 2. pieces de canon de 3. livres de calibre, & 2 basses de fonte. Outre ces *Paggers*, nos gens en trouverent deux autres, qu'ils reduisirent en cendres.

Le 4. Novembre *Radja Cajo* fut envoyé avec 5. Barques du costé de *Turate* avec quelques pretens pour y porter aux Grands de ce lieu-là. Tout cela avoit fort consterné les ennemis. Le *Crain Tello* vouloit neantmoins aller attaquer nos gens avec 3000. hommes, & leur donner la chasse, mais le Roy de Macassar ne voulut pas le permettre. Pendant la trêve & cessation d'armes, il y avoit eu plusieurs *Xulefiens* qui avoient donné avis à nos gens que le Prince *Calematta* avoit dessein de rentrer en amitié & bonne intelligence avec la Com-

Compagnie , sur quoy on luy envoya deux Députez de *Ternate* avec une lettre de creance : ce Prince envoya ensuite un Deputé à *Majude* pour luy faire sçavoir qu'il souhaitoit de le voir & de conferer avec luy au lieu qu'il luy marquoit : *Majude* n'y manqua pas, & l'alla trouver en raze campagne avec une lettre & un present qu'il luy porta de la part de nostre Admiral , leur entrevuë se fit en presence de 1000. personnes tant *Malefes* que de *Ternate* , avec une joye inconcevable de tous ; & ce Prince envoya un Trucheman à nostre Admiral pour le saluer , qui luy fit sçavoir par ce Deputé qu'il seroit bien aise de le voir reconcilié avec la Compagnie & le Roy de *Ternate* son frere , & que s'il vouloit s'aboucher avec luy, il pouvoit aussi-tost sortir du bois & venir à l'entrée , où notre Admiral se rendit avec *Radja Palacca*; *Majude* & quelques autres principaux *Ternataniens* les y vinrent joindre avec le Trucheman; mais comme le Prince *Calemata* estoit prest à partir pour y aller, le Roy de Macassar luy fit dire par deux de ses sujets qu'il eust à venir incessamment à la Cour auprès de sa Majesté, ce qui fut cause qu'il ne put pas s'y rendre comme les autres , & qu'il pria nos gens de l'excuser pour cette fois là, leur

promettant d'avoir soin de cette affaire , & de faire en sorte qu'elle reüssiroit à l'avantage de la Compagnie. Il y avoit un autre *Pagger* sur le bord de la riviere , que les ennemis abandonnerent , & que nos gens démolirent ensuite ; & le grand *Pagger* qu'il y avoit sur la riviere à l'Est de nos troupes, estoit presque tout demantelé , il n'y avoit que fort peu de monde dedans ; un autre *Pagger* où le Roy estoit logé, s'en alloit aussi en ruine ; & il sembloit que l'ennemy eust dessein de décamper delà & de s'aller poster sur le bord de la riviere de *Gresse*. Au bout du bois il y avoit un grand *Pagger* derriere *Barrombon* que le *Crain Linques* gardoit , mais l'on en avoit déjà osté le canon ; c'est pourquoy nostre Admiral y alla le 7. Novembre & la nuit suivante, avec *Radja Palacca* & le Capitaine *Dupon* , suivis de 200. soldats Europeens, des troupes d'Ambonne commandées par le Capitaine Jonker ; ils mirent premierement le feu au bourg de *Bonaye* , & resolurent de relever un *Pagger* à demy démoli qu'il y avoit au bout du bois, pour faire quelque entreprise sur le Château de *Linques* , & en suite sur *Barrombon* en cas que celle-la reüssist.

Le Roy & son peuple sembloient estre fort portez à la paix , mais le *Crain Tello* ,
estoit

estoit d'autant plus obstiné & comme desesperé, & vouloit attaquer nostre armée quoy qu'il luy en deust coûter. Le *Crain Gresse* estoit arrivé à *Wadjo*, sans avoir pû recevoir aucun secours de monde, qui fût considerable; & *Radja Panna*, neveu de *Radja Palacca*, quitenoit nostre party, avoit décampé de *Beron*, pour aller à *Sopingh*, où il estoit en fort bonne posture. *Dajen Pabile*, & ceux de *Loeboe* s'estoient battus à diverses fois contre ceux de *Wadjo*, & avoient eu l'avantage sur eux; & à cause de l'incendie des Villages d'alentour ceux de *Wadjo* avoient esté chassiez jusques aux environs de leurs principales colonies. La pluspart du peuple de deça la riviere s'estoit rangé sous nostre obeïssance; & les autres avoient pris le party du Roy de *Macassar*. Les *Lamoeresiens* avoient aussi demandé la protection de la Compagnie, contre l'oppression de *Dayen Matuane*, qu'ils ne pouvoient supporter. Et les *Bimanesiens* desapprouvoient bien l'attentat & l'assassin que leur Roy avoit commis, & souhaittoient bien de n'en estre pas reputez pour coupables; mais neantmoins ils n'avoient pas encore député personne à nostre Admiral, pour renouveler le traité qu'ils avoient fait aupara-

vant avec luy, ny envoyé les freres de l'assassin qu'il avoit demandez.

Le 7. Novembre nos gens receurent quelques envoyez du Roy & des Grands de Macassar, avec une lettre & 7. sacs où il fut trouvé 3394. rixdales; nostre Admiral les traita favorablement, & après leur avoir dit de bouche ce qu'il avoit à répondre sur le sujet de leur envoy, il les renvoya, & le soir mesme il fit mettre par écrit la réponse qu'il leur avoit faite de bouche, & l'envoya par quelques Deputez, qui arriverent de nuit au camp du Roy, où ils furent bien receus; mais le *Crain Jeremica* leur ayant dit que sa Majesté reposoit, il les pria de s'en retourner, & de saluer l'Admiral de la part du Roy, leur disant qu'ils pouvoient revenir le lendemain aussi matin que bon leur sembleroit; de sorte que nos Deputez s'en retournerent avec la lettre.

Cependant nos gens ayant appris par un transfuge, que les *Crains Lajo* & *Bancalo* estoient déja sur pied, & avoient brûlé les habitations frontieres de la juridiction du Roy, & pris ensuite leur marche du costé de *Lingues*; & que le *Crain Lingues* y estoit aussi allé avec 300. hommes pour solliciter encore le peuple & l'exhorter, à ce qu'on
croit,

croit, à se soulever & se revolter contre le Roy, nostre Admiral y envoya la Chaloupe nommée le *Dausin*, avec un Deputé, pour les encourager, & les asseurer des bonnes intentions de la Compagnie.

Par quelques Bougis venus de *Marans* sur une *Praue*, l'on avoit eu avis que les habitans de *Turate* avoient dessein de se revolter, & qu'ils n'attendoient, qu'une occasion favorable pour se declarer en faveur de la Compagnie.

Le 8. Novembre nostre Admiral renvoya ses Messagers & les fit partir avant jour pour aller porter sa lettre au Roy de Macassar; ils en revinrent après midy avec 3. Deputez de ce Prince, & donnerent avis qu'ils avoient esté fort bien receus, & conduits à l'audience de sa Majesté, qui n'envoyoit ces 3. Deputez que pour prier nos gens de luy vouloir accorder une trêve de 10. jours, non seulement en ce lieu-là, mais aussi par tout le reste de son Royaume, afin qu'il pût consulter meurement sur ce qui concernoit la paix, & envoyer ensuite des personnes de marque pour la negocier avec nous; Sur quoy on leur accorda une treve de trois jours seulement: Cependant nos gens travailloient à rassembler les Alliez de *Turate*: Le *Crain*

Tello estant tombé malade, il estoit parti de l'armée, & s'estoit fait porter en litiere en un lieu près de *Ioupandon*, où il faisoit sa residence ordinaire; & le *Crain Calemata* estoit aussi party pour aller avec luy. Le Roy avoit commencé de fortifier un Village nommé *Bonte Birain*, sur la riviere de *Gresse*; & on avoit appris par des *Bongis* qui s'estoient sauvez de *Marisson* avec 2. *Prawes* le 8, Novembre, & s'estoient venus rendre à nous, qu'il n'y avoit pas 10. *Macassar*iens de garnison dans ce Fort-là, & que tout le país de *Macassar* desiroit ardemment la paix.

L'Admiral *Speelman* avoit déjà tellement humilié ces brutaux & superbes *Macassar*iens, qu'il les obligea le 18. Novembre 1667. à faire la paix avec nous, & en conclud le Traité aux environs de *Barambon*, sous des conditions fort avantageuses, en vertu desquelles il prit possession d'un Fort qu'il y avoit au Nord, nommé *Ioupandan*, & luy donna le nom de *Rotterdam*; c'est un Château qui est fort, où il y a de l'eau douce tres-bonne, & est situé en un lieu fort sain, ayant de plus une rade tres-commode, où nos vaisseaux peuvent estre à couvert de toutes sortes de vents, & qui pour ce sujet peut estre appelé un faux-bourg

bourg des riches Prov. de l'Est. Cette nouvelle estant arrivée à Batavia le 14. Mars 1668. on tira 25. volées de Canon de la Citadelle en réjouissance de cette victoire & de la paix qui s'en estoit ensuivie; le lendemain l'on en rendit graces à Dieu par une predication qui y fut faite extraordinairement, & sur le soir on tira le canon des remparts, du Château & des Forts qui sont hors la Ville, où l'on fit des feux de joye pour le même sujet. Mais comme il arrive quelquefois que la joye ne pousse pas de profondes racines, les Macassarïens violerent aussi ce traité de paix dès le mois d'Avril suivant avec toute sorte de perfidie, & se saisirent de deux de nos chaloupes montées de 4. Bougis & de 8. Hollandois' chacune, qu'ils massacrèrent tous, sans épargner même les Capitaines *Marinus Commers* & *Jean Haemstede*.

Les Roys de *Tello* & de *Lingues* qui avoient fait un autre Traité de paix & d'alliance avec la Compagnie, se revolterent aussi; & 500. Bougis au contraire qui venoient par derriere le país, avoient joint nos troupes & embrassé nostre pary, ce qui avoit fort relevé le courage de nos gens; car la maladie & la mortalité estoit si grande parmy les troupes Hollandoises, qu'au
mois

mois de May l'on porta plus de 100. hommes en terre, & que presque tous les autres estoient travaillez de fièvres; nostre Admiral même en étoit si incommodé, que pour changer d'air pour quelque temps, il se mit en mer avec le Jacht *Hogenlande*. Mais nonobstant tout cela il sembloit qu'il y eust bonne apparence de venir heureusement à bout de cette affaire par la voye des armes, pourveu qu'il nous arrivast du secours assez à temps; ce fut pour ce sujet que nostre admiral se laissa derechef de nostre *Pagger de Batta Batta*, qui estoit au Nord de *Samboupo*, pour donner moyen aux troupes de *Turate* de pouvoir passer plus facilement jusqu'à nous, comme elles témoignoiient le souhaitter.

Le 12. Aoust 1668. nos Bougis remporterent une signalée victoire sur les ennemis aux environs de *Marous*, les défirent & mirent en fuite, & en eurent 65. testes, entre lesquelles se trouva celle de *Paye Lingen*, un des principaux chefs des *Macassariens*. Le Jackt *Pumerlant* fut brûlé de ses propres poudres, pendant qu'il tiroit avec quelques autres vaisseaux sur le Fort de *Sambupo*. *Radja Loeboe*, qui jusques-là avoit tenu nostre party, estoit passé dans celui de l'ennemy avec 10. des siens.

siens. Cependant on fit partir de Batavia les vaisseaux le *Damiate*, le *Raethuis*, & le *Wiltemburg* avec 375. soldats pour renforcer les troupes que nous avions à Macassar; l'Admiral ne les eut pas plustost receus qu'il aprocha de si près les travaux des ennemis, qu'on se pouvoit donner la main des leurs aux nostres. Cependant on s'écrivoit de part & d'autre sur le sujet de la paix & pour la negocier. Les Roys *Grain Goa* & *Tello* avoient aussi envoyé une lettre au Gouverneur General & au Conseil des Indes, par quelques Messagers Macassariens, le 18. Septembre, pour se purger de la rupture de la paix, & en jeter toute la faute sur le Sieur *Speelman*, d'où l'on pouvoit bien juger qu'ils étoient fort pressés, mais la lettre ne fut renduë que le 18. Mars 1669.

Le 2. Octobre nos *Bougis* prirent d'assaut la Forteresse que les ennemis avoient sur *Barras*, y firent 300. prisonniers, tant femmes qu'enfans, & emporterent 36. testes. Il se fit après une escarmouche qui réussit à nostre gloire & reputation, & au grand desavantage des ennemis.

Le 12. du mesme mois nos gens avoient aussi pris d'assaut un *Pagger* asles fort que les ennemis avoient entre la mer & *Samboupo*; & l'ennemy travailloit à faire un nouveau retran-

retranchement , pour leur tenir lieu de celui qu'ils avoient déjà perdu. Nos Bougis estant sortis de nostre Fort de Marous s'estoient avancez jusques à la Colonie Pama-dingan , & s'y estoient renforcés en deux Pagers jusques au nombre de 3000. ayant brûlé sur leur route tout ce qu'ils avoient peu attraper de l'ennemy.

Au commencement du mois d'Avril 1669. on renouvela les negotiations de la paix , mais l'opiniastreté des ennemis fut cause qu'elle ne fut pas conclüe. Cependant il en inouroit de faim tous les jours , & nos gens avoient avancé leur travaux si près du chateau de Samboupo , qu'on pouvoit y jeter une pierre.

Au mois de May nos travaux n'estoient qu'à une verge des murailles du chasteau , & estoient en estat de soutenir un rude assaut ; Cependant le Crain Jerenica un des plus fameux guerriers de l'ennemy , estoit venu au secours du Roy de Macassar avec 2. ou 3000. hommes , dont nos gens estoient tous les jours menacez ; mais ils n'avoient encore fait aucune entreprise considerable , si ce n'est que la nuit du 13. au 14. du mois de May, ils attaquèrent , avec 10. ou 12. Barques pleines de monde , le lacket nommé le Schelvis qui les repoussa
tres-

tres-vigoureusement quoy qu'il n'y eust dessus que 17. ou 18. hommes sains & capables de combattre. Selon le rapport que des prisonniers & des transfuges firent au commencement du mois de Juin, il y avoit grande disette de vivres parmy le commun des ennemis, mais pour tout cela les principaux d'entre-eux ne montroient point avoir aucune inclination à rechercher la paix. Cependant nos Gens estoient fort occupés à faire une mine qui fut avancée jusques sous les murailles de Samboupo le 9. du mois, & la firent jouer le 17. avec tant de succès qu'elle enleva une grande piece de la muraille; mais les ennemis boucherent aussi-tost la breche avec des Gabions & autres telles choses; & là-dessus nos gens y donnerent tant d'assauts, qu'enfin ils gagnèrent la muraille, mais ils y trouverent tant de resistance, qu'ils ne purent se rendre maîtres du Chasteau & de la ville de Samboupo que le 24. Juin. Les ennemis voyant le Chasteau & la ville hors d'apparence de pouvoir tenir davantage, abandonnerent tout, & se retirèrent pour la pluspart au Chasteau de Goa, où ils avoient disette de toutes choses.

Le Gouverneur general, & Messieurs du Conseil des Indes ayant eu avis de cette Victoire,

Victoire, ils en firent celebrer un jour de
 jeune & de prieres en action de graces le 24
 Juillet 1669. qui fut conclu par des feux
 de joye qu'on fit le soir, comme c'est la cou-
 stume dans de telles occasions; au bruit de
 30. pieces de Canon qu'on tira de la Cita-
 delle de Batavia, de toute l'artillerie de
 la Flute de Buyens-Kercke qui avoit ap-
 porté cette agreable nouvelle, & d'une sal-
 ve de 9. pieces de Canon qu'on tira du vais-
 seau Amiral qui estoit à la rade. Le Jackt
 nommé le Cabeliaw estant ensuite arrivé le
 13. Aoust avec le Sr. Maximilien de longh
 qui avoit esté President à Ternate; il ap-
 porta des lettres du Sr. Speelman en date
 du 31. Juillet par lesquelles il donnoit avis
 qu'il avoit conclu un traité de paix fort a-
 vantageux à la Compagnie, avec le Roy &
 les Grands du Royaume de Macassar, par
 lequel ils se sont obligez d'observer de
 point en point le traité qu'ils avoient fait
 avec nous à Bonaye le 18. Novemb. 1667.
 & de livrer à la Compagnie toute leur ar-
 tillerie, de demolir & raser rés-pied rés-
 terre toutes leurs fortifications, sans en
 pouvoir jamais faire de nouvelles si ce n'est
 du consentement de la Compagnie; &
 d'envoyer parmy nous en ostage quelques-
 uns des principaux d'entre-eux, au gré &
 choix

choix de la Compagnie, pour y demeurer tant qu'il luy plaira, & tant qu'elle jugera neccessaire pour la seureté de ce nouveau traité.

Les Roys Crain Goa, Crain Tello, & Crain Linques ont aussi écrit, chacun en particulier, au Gouverneur general & au Conseil des Indes, pour leur faire leurs soumissions, & s'aquiter de leur devoir envers eux, & ont reconnu par leurs lettres qu'ils estoient coupables de la rupture de la paix & de l'alliance qu'ils avoient faite auparavant avec nous, & leur en ont demandé pardon.

De sorte que par ce moyen la Compagnie a mis sous son obeissance cette superbe & altiere nation, qui avoit troublé & tourmenté durant tant d'années les Isles Moluques par les incursions qu'elle y faisoit si souvent, & que presque toute la terre accuse de tyrannie; Dont le Seigneur des Seigneurs soit loué & glorifié aux siècles des siècles. Amen.

ARTICLES DU TRAITE DE PAIX

Et d'alliance ferme & perpetuelle conclüe entre le puissant Roy, Paducca Siri Sultan Hassan Ondin, & les autres Regens du Royaume de Macassar, d'une part; Et le Sieur Corneille Speelman, cy-devant Gouverneur de la coste de Coromandel, Surintendant & Commissaire General sur les Provinces de l'Est, Admiral & Generalissime tant par mer que par terre, d'autre: au nom du Sieur Jean Maetzniker Gouverneur General, & de Mess. du Conseil des Indes, qui representent en ce pais-la la Souveraine puissance de la Compagnie Orientale, établie de l'autorité des Estats Generaux des Provinces Unies.

i. **O**N confirme par le present Traité, celui qui fut fait au Chateau de Batavia, le 19. Aoust 1660. entre le Roy de Poepoe, Plenipotentiaire des Estats de Macassar, d'une part; & le Sr. Gouverneur General avec Mess. du Conseil des Indes d'autre; & tout ce qui fut conclu & arresté le 2. Decembre de la mesme année, entre lesdits Estats, & Jacob Caw,
com-

comme Commissaire à ce député de la Compagnie ; lesquels traittés seront observés de point en point & en toutes leurs parties , au moins en ce dont il ne sera pas fait encore mention en celui-cy.

2. On livrera incessamment à la Compagnie tous les Européens qui desertant du service de ladite Compagnie & se soustrayant de sa subjection , se sont retirés parmi les ennemis , & sont à present à Macassar & aux environs , tant ceux qui ont deserté depuis peu , que tous les autres qui l'ont fait cy-devant , sans en excepter un.

3. On rendra à la Compagnie tout l'équipage , Canon , contant & autres effets , sans en excepter un qu'on a recouvrés du vaisseau le Walvisch qui se perdit à Zaleyer , & du Iackt la Lionne qui fit naufrage à Paulo Don Douïange , & qu'on n'aura point encore restitués. Mais le Roy & les autres Regens de Macassar demeureront possesseurs de 8. pieces de Canon de fer telles que celles du Walvisch qui sont icy, s'il paroist que la Compagnie en a esté satisfaite & en a receu 4000. Ryders , la dernière fois que le Commissaire Caw fut icy.

4. On fera une prompte & deuë justice , en presence du Resident de la Compagnie , de tous ceux qui seront trouvés

coupables de plusieurs meurtres & assassins qui ont esté commis en divers endroits, en la personne de plusieurs Hollandois, & qui seront encore en vie, pour faire horreur de pareils attentats, & empêcher qu'à l'avenir on n'en commette de tels; lesdits Regens s'obligeant d'en faire une exacte recherche.

5. Le Roy & autres Grands de Macassar auront soin d'obliger les Debiteurs de la Compagnie, à payer au plustost tout ce qui luy est deu d'arrrages, & la dédommageront de ce qui s'en pourra manquer, si ce n'est cette année, au moins celle qui suivra immédiatement celle-cy, sans aucun autre delay, à quoy lesdits Regens s'obligent particulièrement par ce traité.

6. On fera vuider de Macassar & de tous les pais qui en dépendent tous les Portugais qui y sont avec leurs dépendans, sans exception d'aucun, ou ceux qu'on y pourra trouver; & parce qu'on est obligé de croire que les Anglois sont de grands boute-feux, & les auteurs de la rupture des precedens traités, lesdits Regens de Macassar seront tenus de les faire aussi vuider de leurs terres avec toutes leurs dépendances, à la premiere occasion, sans per-

permettre jamais à aucun de ces deux nations ou à leurs creatures de venir negotier ou faire autre chose avec celle-cy dans toute l'étendue du pais de Macassar, ny mesme y demeurer que jusques au dernier du mois de..... pour le plus tard. Et lesdits Regens ne permettront jamais aussi à aucune autre nation de l'Europe, ny à qui que ce soit de leur part, de venir dans aucun lieu de leur juridiction, soit pour trafic ou autre chose, de quelque nation que ce soit, ou quelques noms qu'ils se puissent donner sans exception d'aucun.

7. Et il ne sera permis qu'à la Compagnie, à l'exclusion de toute autre nation Europeenne, de trafiquer librement dans tout le Royaume de Macassar, sans aussi qu'aucune autre nation des Indes, soit Mores, Iavanois, Malefiens, Aetchinders, & Siamois, sans en excepter aucune, puissent y venir vendre aucuns habits ou marchandises de Coromandel, de Surate, de Perse & de Bengale, ny aucunes marchandises de la Chine, dont on ne permet le transport qu'à la Compagnie seule; & si on trouve que quelqu'un fasse le contraire, tels habits & marchandises seront confisquées au profit de la Compagnie, & les transgresseurs de cet article

punis; à l'exception pourtant des simples habits tels qu'on les fait sur la coste Orientale de Java.

8. La Compagnie est declarée & reconnüe libre & exempte de toutes sortes de droits & de subsides, tant pour les Marchandises qu'elle portera au Pais de Macassar que pour celles qu'elles en rapporteront.

9. Les Regens ny les Sujets du Royaume de Macassar ne pourront jamais faire bastir aucunes barques ou vaisseaux; qu'à Baly sur la coste de Java; à Jacatra, Bantam, Jamby, Palembang, Johor, & Borneo; & seront tenus d'en prendre des pass-ports & permission de celuy qui sera icy en qualité de Resident de la part de la Compagnie, sur peine que les trouvant en mer, ou ailleurs, la Compagnie les considerera comme ennemis, & s'en saisira là où elle pourra les trouver, sans que lesdits Regens ou Sujets puissent désormais envoyer aucuns Bastimens à Biema, Soloor, Timor, &c. ny venir à l'Est de la pointe de Lassen, qui est la partie Orientale du Golfe de Zaley, ny à l'autre costé au Nord ou à l'Est de Borneo, pour aller à Mingdanan, ou aux Isles qui sont aux environs, sur peine de la

la vie & de confiscation des biens de tous ceux qu'on y trouvera.

10. Et parceque tous les Forts qu'il y a le long de la coste de Macassar, n'ont esté faits pour la plûpart que pour se fortifier contre la Compagnie, on est tombé d'accord de les demolir incessamment tous, comme Borrambon, Pannekoecke, Gressé, Mariflon, Borrebos, & autres, à l'exclusion du Chasteau de Samboupo seulement qui restera au Roy sans estre démoli; Et ne sera pas permis cy-apres d'en bastir de nouveaux, ny là ny ailleurs, que du commun consentement de la Compagnie.

11. Et pour le Fort Septentrional, qu'on appelle Joupandam, la garnison Macassarienne qu'il y a, en sortira immédiatement après qu'on aura signé & juré l'observation de ce Traité, & on le livrera en suite entre les mains de la Compagnie dans l'estat qu'il doit estre; pour y mettre garnison telle que bon luy semblera: Et le village & les terres qui en dépendent demeureront comme elles ont fait cy-devant, sans que le Roy ny les Estats de Macassar en puissent inquieter les habitants de quelque maniere que ce soit; les Marchands neantmoins payeront au Roy pour leur trafic, tels droits & subsides

dont il sera convenu entre leſdits Eſtats & la Compagnie. Mais la Compagnie ne pourra recevoir dans toute l'étendue de ce reſſort-là, aucuns malſaiſteurs ou autres qui devront la moindre choſe au Roy ou aux Grands de ſon Royaume, & ne pourra leur y donner retraite qu'ils n'ayent auparavant ſatisfait & payé leurs debtes; Et on relèvera inceſſamment la Loge de la Compagnie pour la remettre dans le meſme eſtat que le Marchand Verſpreet l'avoit laiſſée, dedans ou dehors le Fort, au choix de la Compagnie.

12. La monnoye de Hollande, dont on ſe ſert à Batavia, comme Rixdales, Schelins, pieces de 2. ſols & liards, aura cours à Macaſſar, & y paſſera pour le meſme prix qu'on la donne à Batavia; & en cas que le peuple y reſiſte, les Regens s'engagent de l'introduire par force parmy la populace, & de la luy faire agreer au Baſaar.

13. Et pour peine de la rupture de la paix cy-devant faite, le Roy & les Grands de ſon Royaume promettent de livrer à la Compagnie mille eſclaves, tant maſles que femelles, tous gens faits, jeunes & ſains; ſauf à eux à payer cette contribution en eſclaves, en canon, en or, ou en
ar-

argent, à compter, comme c'est la coutume de Macassar, en-telle rencontre, sur deux Teils & demy ou 40. Lingots d'or de Macassar pour chacun, pourveu qu'on en paye pour le moins la moitié par l'envoy qu'on doit faire à Batavia, au mois de Juin prochain, & tout le reste la Saison suivante pour le plus tard.

14. Le Roy & les Grands de Macassar ne se mesleront jamais desormais des affaires du pais de Biema & de son ressort; mais laisseront faire la Compagnie comme elle verra bon estre, sans jamais le secourir à l'avenir contre ladite Compagnie, de quelque maniere que ce puisse estre directement ni indirectement, d'effet ny de conseil.

15. Les Regens de Macassar ayant appris l'horrible assassin & la mauvaite action que le Roy de Biema, son Gendre Cain Dampo, Radja Tamborra, Radja Sangarre, & leurs adherans, au nombre de vingt-cinq personnes, la plupart Biemasiens; avoient commise lors de leur desertion contre la Compagnie, ils s'engagent de luy livrer Radja Biema, & autant de ses complices qu'il leur sera possible de trouver, pour les punir comme ils meritent; comme aussi Crain Montemarano,

afin qu'il demande pardon de son forfait avec toute sorte de soumission.

16. Ils restitueront au Roy de Bouton, tous ceux que les Macassarïens emmenerent de ses États, dans la dernière incursion qu'ils y firent, au moins ceux qui sont encore en vie, sans en exclure aucun, & luy rendront aussi le prix qu'ils ont reçu des Boutonnois qui sont decedez depuis qu'ils ont esté vendus, & qui par consequent ne peuvent pas estre restituez; Et n'auront jamais aucune pretension, quelle que ce puisse estre, sur aucunes terres du Royaume de Bouton, auxquelles ils renoncent tres-expressément par ce Traité.

17. Ils restituèrent aussi au Roy de Ternate de la même manière qu'en l'article precedent les gens qu'ils ont enlevez à Xulas, avec dix pieces de canon de fer, deux pieces de fonte, & trois Basses, soit de celles qu'ils en ont enlevées ou d'autres à la place de celles-là, declarant n'avoir aucune pretension sur ces Isles-là, & renonçant sincerement, en faveur dudit Roy, à toutes les pretensions de propriété qu'ils avoient sur les Isles Zaley & Pantiana, comme aussi sur toute la coste Orientale de Celebes, à compter de Manado
jus-

jusques à Pantfiana , y compris les Isles de Bangay & de Gapy , avec les autres qui sont situées sur la même coste , & entre Mandhar Manado , les terres de Lambagy , Cadiepa , Booltoly , Dampellas , Ballayslangh , Silensa , & Cayely , qui appartenoient anciennement en propriété aux Rois de Ternate , à qui lesdits Regens de Macassar les cedent & quittent , promettant de ne les troubler jamais à l'avenir en la possession deldites terres.

18. Les Regens de Macassar renoncent aussi à tout le droit de Seigneurie qu'ils pouvoient avoir sur les pais des Bougis & Loevoe , recognoissans les Seigneurs de ces pais-là pour veritables Rois , Princes & Seigneurs , sur lesquels ils declarent n'avoir aucune pretension , quelque petite qu'elle puisse estre ; Promettant outre cela , de remettre en pleine liberté , incessamment & sans delay , le vieux Roy de Sopingh , & luy rendre toutes ses terres , femmes , enfans , domestiques , & effets , sans en rien excepter ; & de nous les delivrer & remettre entre les mains , avec tels autres Seigneurs Bougis qui peuvent estre encore en prison ou detention , en quelqu'endroit que ce soit dans l'estendue du Royaume Macassar , avec toutes
les

les femmes & enfans des Bougis, qu'on pourra trouver encore sous la puissance dudit Roy de Macassar, sans en excepter un, afin de jeter par ce moyen les fondemens d'une bonne paix & amitié.

19. déclarent aussi qu'ils reconnoissent pour libres, vrais & legitimes Rois, Seigneurs & Couronnes, les Rois de Layo & de Bancala, avec tout le pais de Turate & de Badjing, & toutes ses dépendances, lesquels ont embrassé le party de la Compagnie pendant la guerre; déclarant qu'ils n'y ont rien du tout à pretendre, & les quittant maintenant & à jamais de tout droit de Souveraineté & Jurisdiction qu'ils avoient dessus.

20. Toutes les terres que la Compagnie & ses Alliez ont gagnées pendant la guerre, à compter depuis Boële-Boëloc jusques au pais de Turate, & de là jusques icy à Bongaya, demeureront en propriété à la Compagnie, comme pais legitime-ment conquis par elle & ses Alliez; selon, le droit de la guerre; en vertu de quoy le Roy n'a plus aucun droit ny propriété sur lesdits pais, ny sur les peuples qui y habitent, le tout demeurant à la disposition de la Compagnie pour en faire ce que bon luy semblera; Et quand les Rois de Panna
&

& Bacca feront venus, on pourra ſçavoir ce qui nous appartient au Nord de Macaſſar, en vertu de ce que deſſus.

21. Et parce que les païs de Wadjo, Boële-Boëloe, & de Mandhar, ſont coupables envers la Compagnie & ſes Alliez, leſdits Regens promettent de les abandonner, & de nous laiſſer agir avec eux comme bon nous ſemblera, ſans les aſſiſter jamais directement ou indirectement, ny de troupes, ny d'armes, ny d'aucune munition de bouche ou de guerre, ny de fait ny de conſeil, ny d'aucune autre maniere, de quelque nom qu'on la puiſſe nommer, le tout de bonne foy.

22. On eſt auſſi convenu que les Bougis & les Touraters qui ont pris des femmes Macaſſariennes, & les Macaſſariens qui en ont pris de celles des Bougis & des Touraters, ſeront tenus de ſe les rendre, & qu'il ſera permis à chacun de reprendre la ſienne, ſi bon luy ſemble, comme c'eſt de la bien-ſeance; Et qu'on ne pourra, ny recevoir les Macaſſariens qui viendront ſe retirer deſormais parmy les Bougis & les Touraters, ny ceux-cy qui s'iront retirer parmy ceux-là, que du conſentement & par permiſſion expreſſe de leurs legitimes Rois & Sci-

Seigneurs; & ne l'ayant pas bien loin de leur donner retraite on les renvoyera chez eux.

23. Et conformément au fixième Article, lesdits Regens promettent de fermer leur pais à toute autre nation; & qu'en cas qu'il y en ait quelqu'une qui s'y veuille introduire contre leur gré, ils s'y opposeront de tout leur pouvoir, comme ils y sont obligez en vertu du present Traité; Mais en cas qu'ils ne soient pas assez forts pour y pouvoir resister, & qu'ils soient en danger de succomber aux forces des autres, ils seront alors obligez de demander secours à la Compagnie, qui sera leur rempart & leur Protectrice; & elle ne manquera pas alors de leur faire ressentir les effets de sa protection; Et parce qu'ils déclarent par ces presentes qu'ils la reconnoissent comme telle, ils seront aussi obligez de l'assister de toutes leurs forces, quand elle les en requerra, contre tous les ennemis qui se pourroient déclarer contre elle cy après ou à l'entour de Macassar, s'engageant de n'entrer en aucune negociation de paix, ny autre chose avec quelque nation que ce puisse estre qui ait guerre avec la Compagnie.

24. Sur tous lesquels Traitez cy-dessus citez,

citez, & les points de nouveau designez; il a esté fait & conclu une perpetuelle paix, alliance & amitié entre la Compagnie, le Roy & les Grands du Royaume de Macassar, dans laquelle sont compris les puissans Rois de Ternate, Tidor, Batchian, Bouton; les Rois de Bougis, Sopingh, Loëboe, Tourate, Laays, & Badjinh, avec tous leurs païs & leurs Sujets, comme aussi Biema, & autres tels Princes & Seigneurs qui demanderont cy-apres d'estre compris dans cette alliance.

25. Et s'il arrive que par mesintelligence ou autre telle chose, il naisse du différend entre les Rois & Alliez susmentionnez, les deux parties ne pourront pas dès l'instant s'attaquer & se declarer la guerre à cause de cela: elles seront au contraire obligées, d'exposer ou faire sçavoir le sujet de leur question au Capitaine Hollandois pour arrêter leur desunion, si faire se peut, & l'estouffier par sa mediation, & pour conserver par ce moyen une bonne amitié fraternelle entr'eux; Mais s'il y a une des parties qui ne veuille pas écouter les propositions d'un accommodement, & qu'elles persiste dans son obstination, sans vouloir se rendre à la raison; alors tous les communs Alliez, de mes-

meſme que les autres, ſelon l'exigence & le droit de l'affaire, ſeront obligez de venir au ſecours de l'autre.

26. Et quand ce Traité de paix ſera ſigné, confirmé par ſerment & ſceillé, le Roy & les Grands de Macaſſar, ſeront tenus d'envoyer & deputer à Batavia, avec Monſ. l'Admiral, deux des principaux Rois de leur Conſeil, comme Crains Tello, Linques, Poppoë, Cronron, Greſſe, Catapan, ou deux d'entr'eux pour le moins, au choix deſdits Regens; pour aller porter le preſent Traité de Paix à Monſ. le Gouverneur general & à Meſſ. du Conſeil des Indes, & leur en demander la ratification, les aſſurant que leſdits Princes ſeront renvoyez chez eux avec toute ſorte de ſatisfaction; Mais il dépendra dudit Gouverneur general, de demander & prendre, quand bon luy ſemblera, deux fils des principaux d'entre les Rois fuſdits pour demeurer près de luy en qualité d'Oſtages, tant que bon luy ſemblera; Mais s'ils y demeurent plus d'un an, il ſera permis au Roy de Macaſſar de les retirer s'il veut, en envoyant d'autres à leur place; & la Compagnie ſera tenue de les maintenir en honneur & reſpect, ſans qu'il leur ſoit fait le moindre outrage
par

par qui que ce puisse estre.

27. Et pour ampliation du fixième Article, on accorde à la Compagnie, la permission de transporter à Batavia les Anglois qui sont en ce pais-cy avec tous leurs effets sans que le Roy s'y puisse opposer.

28. Et pour ampliation du 15. On a promis que, si dans 10. jours on ne trouve pas morts ou vifs les Rois de Biema & Montemarano, on mettra alors en depost entre les mains de la Compagnie les enfans de ces deux Princes-là.

29. Outre quoy lesdits Regens promettent de dédommager la Compagnie & de luy donner pour frais qu'elle a faits pour la guerre deux cent cinquante mille rixdales en 5. payemens consecutifs; Mais elle sera tenuë de les recevoir en canon, ou en marchandises; ou en or, ou en argent, ou en joyaux chacun selon son prix.

30. Et pour une plus grande & plus religieuse observation de tous les points & Articles susmentionnez, apres l'invocation du nom de Dieu, le Roy de Macassar & les Grands de son Royaume souffignez, & les autres Rois & Princes compris en ce Traité d'alliance, les ont signez, jurez & scellez, chacun en sa ma-

R

nie-

niere, avec le Sieur Admiral Corneille Speelman de la part de la Compagnie, dans une tente dressée en rase campagne aux environs de Borrombon, sur les terres propres de la Compagnie, le 18. Novembre 1667.



A U T R E S

T R A I T E Z

Faits avec.

R A D J A T E L L O ,

E T

C R A I N L I N Q U E S ,

le 9. & 13. Mars 1668.

JE soussigné Paducca Siri Sultan Harounara Chit , Roy de Tello , estant devenu amy & allié de la Compagnie , dans la derniere paix faite avec le Royaume de Macassar , comme il est plus ample-ment porté par le Traité que nous en avons fait & confirmé par Serment , me representant la fidelité & le soin paternel dont la Compagnie a toujours usé & use continuellement envers ses Amis & Al-
liez, DECLARE par ces presentes, que

R 2

j'ay

j'ay resolu de l'advis des Seigneurs de mes Estats, de mes Freres & de mes Sujets, que j'ay au préalable consultez sur cela, de m'allier & m'engager encore plus étroitement à la mesme Compagnie, moy & les miens, avec tout mon Royaume, & toutes les terres de ma juridiction, & de la prier aussi de me recevoir en sa protection, non seulement moy en particulier, mais aussi tous mes enfans, afin que tant durant ma vie qu'après ma mort, ils, puissent estre considerez avec moy, comme Amis & Alliez de la Noble Compagnie des Indes Orientales, & qu'elle nous prenne & maintienne en sa protection paternelle, afin que qui que ce soit au monde, ne nous puisse faire le moindre tort ou injure : Surquoy le Sieur Corneille Speelman, Admiral & General des Forces que la Compagnie a icy, représentant par la vertu de sa Commission, la Souveraineté du Gouverneur General & du Conseil des Indes étably à Batavia, m'a fait la grace d'accepter amiablement, & d'un franc-cœur, les demandes susdites, que je luy ay fait faire & porter par Paducca Siri Sultan Mandar-saha Roy de Ternate, & Mamalyang Roy de Linques; Et c'est pour se sujet que je m'engage à toute sorte de fidelité à la
dite

dite Compagnie, Moy, mes Enfans, mes Freres & mes Sœurs, & les Seigneurs de mon Royaume, avec tous mes Sujets; & me donne & remets entièrement avec eux tous, à ses soins & sous sa conduite. Et parce que leurs Amis sont les nostres, de mesme que leurs ennemis; nous serons toujours prests d'aller à la guerre avec elle ou ses troupes, par tout où elle nous voudra employer. Et en cas que je vienne à mourir, mes Enfans & les Enfans de mes Enfans demeureront sous sa tutelle & protection paternelle; Et si lors de ma mort il n'y en avoit aucun en vie, ou qu'ils n'en laissassent aucun après leur mort, les Seigneurs de mon Royaume, mes Freres & autres Parens ne pourront élire aucun Roy à ma place, que de l'avis & du consentement de la dite Compagnie: Et mesme si mes Enfans ne se comportoient pas comme ils doivent, la dite Compagnie en pourra élire quelqu'autre des plus proches à leur place, pour le bien de mes Estats & celuy de mes Sujets, confiant le tout de bon cœur, & avec toute sorte de sincerité à la conduite de la dite Compagnie: Et afin que cecy soit d'autant plus notoire à tout le monde

j'ay scellé les presentes du Sceau de mon Royaume, & les ay fait signer par mon Frere Dain Mangappa, & par Carre Motulle, & Galeran Carre Pato, & juré sur l'Alcoran à nostre maniere, d'observer fidellement tout ce qui y est contenu, en presence de Messieurs Danker van der Straten, premicr Marchand, Pierre Dupon, Capitaine, & Abraham Gabboma, Fiscal, promettant de les faire publier & proclamer à haute voix & son de Tambour dans ma Capitale, quand il plaira à Monsr. l'Admiral. Ainsi fait, juré & scellé dans mon Fort de Tello, le 25. du mois de Ramelan de l'année 1078. qui est selon le stile des Hollandois, le 9. Mars 1668. en presence de l'illustre & puissant Mandarfaha Roy de Tarnate, & de Marmalyang Roy de Linques mon proche parent, qui ont cy-dessus apposé leur Sceau pour confirmation de cecy.

Nous soussignez Commissaires à ce deputez du Sicur Admiral Corneille Speelman, declaron que le Roy & les témoins susnommez, ont scellé & juré solennellement ce Traité en nostre presence au lieu & en la forme que dessus, apres l'avoir auparavant bien compris, & entendu jusqu'au fond, comme nous l'avons aussi rap-

rapporté de mesme audit Sieur, & sur cela ordonné d'y apposer le Sceau de la Compagnie, & le sein du Secretaire, le jour & an que dessus, fait au Chasteau de Rotterdam en Macassar. Signé D. van der Straten, Pierre Dupon, A. Gabbema: le sceau de la Compagnie estoit à costé imprimé sur de la cire rouge, & au dessous, par ordonnance de M. l'Admiral, au lieu & jour susdit: Signé Henry Louf Secretaire.

Je soussigné Mamalyang, Roy hereditaire de Chinrana Linques, & Seigneur Baron dans le Royaume de Macassar, ayant meurement leu, compris & medité le traité cy-attaché, par lequel le Roy de Tello mon frere s'est allié & engagé à la Compagnie des Indes en ma propre presence; je Declare pour moy & pour tous mes fils & mes filles, domestiques, pais, & peuples, non seulement, que je m'engage de mesme à ladite Compagnie, Mais que je me mets aussi entierement sous son obeissance & sa protection. promettant de luy estre dès maintenant & à jamais fidelle, dans tous ses commandemens, son service & ses ordonnances, surquoy pour marque de verité, & de la sincerité de mes intentions, moy & mon fils Tartara Cranivan Patena, avons signé,

fécellé & juré les presentes, où nous tenons pour inferé le traité de Tello, entre les mains dudit Amiral, & en presence desdits Sr. Danker vander Straten, Pierre Dupon, & Abraham Gabbema, & de tous les Rois Alliés qui ont signé les presentes, & fait apposer leur sceau cy-dessous, lesquels sont témoins de cecy, assavoir le puissant Roy de Ternate, le Roi de Palacca, le Prince Calematta, & le Roi de Laya le 13. du mois de Mars 1668. qui est selon nostre compte le 29 du mois de Ramelan de l'année 1078 au Chateau de Rotterdam en Macassar. Les sceaux des Rois de Ternate & Palacca estoient au dessous en cire rouge : & plus bas il y avoit *Nota*, Le sceau & les seins de cy-dessus ont esté apposez en plein Conseil le 31. Mars seulement ; Signé Danker vander Straten, Pierre Dupon, Abraham Gabbema. Le sceau de la Compagnie est à la marge, sur de la cire rouge, & plus bas, Par ordonnance de Monsieur l'Admiral, le jour & lieu susdits ; Signé Henry Louf Secrétaire.

AUTRES ARTICLES.

SUR quoy le Roy, les Galerans & les Ministres d'Etat de Tello, comme
aussi

aussi le Crain Linques, après avoir fait les soumissions en tel cas requises, ont esté derechef receus & admis dans l'alliance de la Compagnie par le Sieur Speelman Surrintendant & Commissaire general sur les Provinces Orientales, Admiral & Generalissime tant par mer que par terre au Pais de Macassar & aux environs, au nom du Sieur Jean Maetsuycker Gouverneur General & de Mess. du Conseil des Indes, sous les conditions suivantes.

1. Que lesdits Seigneurs, Roys & Regens garderont saintement, & observeront fidelement & immuablement, dès maintenant & à perpetuité, le traité de paix & d'alliance qui fut fait entre le Royaume de Macassar & la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, scellé & solennellement juré de part & d'autre à Bonaye le 18. Novembre 1667. qu'ils garderont & observeront de mesme un autre traité fait entre le Roy & la Regence de Tello & le Crain Linques d'une part, & ladite Compagnie d'autre, qui fut conclu, juré & scellé le 9. Mars de l'année suivante 1668. Declarant qu'ils ne l'ont violé que par leur mauvais Conseil, qu'ils en sont extremement faschez, & que pour ce sujet ils se reconnoissent fort obligez à la

bonté de la Compagnie, de ce qu'elle a daigné encore leur faire grace à leur instante & treshumble priere, que par ces presentes ils se donnent entierement à sa bonté, la priant cependant qu'à l'égard des sommes qui luy ont esté promises par le Traité de Bonaye, il luy plaise de ne permettre pas qu'ils soient surchargés au delà de leurs forces en ce qui regarde leur cotte, protestant qu'ils sont fort impuissans & n'ont pas de quoy la payer; surquoy on les a assuré que Messieurs du suprême Conseil des Indes auront indubitablement égard à leurs rémontrances & les traiteront avec toute sorte de douceur sur ce point-là.

2. Ils ont aussi déclaré qu'ils reputent à grande grace & bien fait, de ce qu'il plaît à la Compagnie de leur vouloir laisser leurs armes de main avec leurs Mousquets, en consideration de ce qu'ils estoient les premiers qui avoient abandonné les interets du Roy & du Royaume de Macassar, & estoient venus s'humilier & se mettre sous l'obeïssance de la Compagnie, avec promesse que sans delay ny tergiversation aucune ils exhiberont & livreront incontinent, tout le petit canon & les Basses, car ils n'en avoient plus de gros, que le Roi & la Regence de Tello, & le Crain
Lin-

Linques ont encore , tant celuy qu'il y a à Tello, à Goa & à Sadrebone, qu'ailleurs, sans en pretendre aucune chose, & remerciant bien fort ladite Compagnie, de ce qu'il luy plaist les accepter en deduction de la susdite dette chaque chose selon son prix.

3. Et en repetition & pour plus d'assurance du traitté fait à Bonaye, ils promettent de demanteler Tello & en démolir les rempars quand il plaira à la Compagnie, & de n'y faire jamais aucune autre fortification, directement ny indirectement, si ce n'est du consentement & par permission de ladite Compagnie.

4. Et en cas que le Roy & la Regence de Goa, ne viennent pas faire leurs soumissions à la Compagnie sur l'acte de pardon qu'elle leur envoie, alors lesdits Seigneurs Rois & Regens du Royaume de Tello, comme bons & fidelles Alliés de la Compagnie, les tiendront pour ennemis ouverts & declarés, & contribuëront à leur faire le plus de mal qu'il se pourra; mais quoy que le dit Roy de Goa persiste dans sa rebellion, cela n'empeschera pas que les autres Roys, & fils de Roys de Macassar, ny aucun de leurs sujets qui viendront s'humilier & demander grace, ne

ne soient agreablement receus, pourveu que le Roy & la Regence de Tello ne reçoivent ou n'admettent personne, particulièrement de gens de condition, sans en donner avis chaque fois à la Compagnie, avec toute la promptitude possible.

5. Qu'en cas que Cronron, qui a esté le pur autheur de la rupture du traité de Bonaye, ne mette pas les armes bas, & ne se vienne jeter aux pieds de la Compagnie, luy demander grace, & se rendre à la discretion du supreme Conseil seant à Batavia, & se mettre entierement à sa disposition, les asseurant neantmoins, mesme sans qu'on l'ait demandé, qu'il ne fera rien attenté ny sur son corps ny sur sa vie, qu'alors ils aideront à le poursuivre, le prendre, ou le tuer, selon que l'occasion s'en presentera, & à mettre entre les mains de la Compagnie tous les effets qu'on pourra trouver à luy appartenant, en deduction de ce qui luy doit estre payé en vertu du traité sus mentionné.

6. Que pour plus de seureté de ce nouveau Traité d'alliance, toutefois & quantes que la Compagnie le voudra, ledit Roy ou quelqu'un des Grands de son Royaume, tel que la Compagnie demandera, sera tenu de venir demeurer parmy
nous

nous en un lieu commode, & d'y rester tant qu'il plaira à la Compagnie.

7. Enfin la susdite Regence & le Crain Linques promettent, que pour oster tout sujet de méfiance, & selon la coustume que les Hollandois observent parmy eux, ils ne viendront jamais dans aucune place de la Compagnie qu'avec peu de monde, lequel mesme sera defarmé, le reste de leur suite estant obligé de demeurer hors la place, à moins qu'il ne fust permis autrement par des raisons particulieres qu'on en pourroit avoir.

Et pour assurance plus solennelle de tout cecy, Daayen Mangappa demy frere du Roy de Tello, les Galerans ou les Conseillers du Royaume de la part dudit Roy en vertu de leurs lettres de creance cy annexées, comme aussi Crain Linques, pour luy-mesme, & derechef le susdit Daayen Mangappa, Manchie-Love & Patto conseillers du Royaume chacun pour soy-mesme, ont juré solennellement les presentes sur leur Alcoran, & pour plus grand affermissement & force d'icelles, ils ont beu de l'eau versée sur leurs Krissès, pour marquer par cette coustume usitée en leur pais, qu'en cas qu'ils vinsent à rompre & violer cette alliance,

ils

ils consentent d'estre defaits de leurs propres poignards. Ainsi fait & juré au quartier de Jaccatra au bord des rampars du Chateau de Samboupo que nous avons conquis, en presence des Alliés cy-joints, qui ont Signé & seellé les presentes, aussi bien que ceux qui en qualité de membres du Conseil ont esté presens à cette negotiation, le 15. Juillet 1669. dans le Logement de l'Admiral.

Les points & articles cy-dessus couchés sont écrits d'un côté en Flamant & de l'autre en langue Malese; sous le Flamant il y a signé Maximilian de Jongh, Pierre Marchand, Jean d'Oppynen, Jean Fransen, Leonard Rus, & sous le Malese le sceau de Crain Linques avec son sein, Daayen Mangappa, Galeran Mantfiloe, Galeran Carre Pano, & Daayen Telolo: les suivans sont les Alliés qui y estoient presens, le sceau du Roy de Ternate, & au dessous Majuda Iurotulles; le sceau & le sein du Roi de Sopingh, Radja Palacca Arou Vaccque, Passa Poja, Radja Cajo, Palimpae Daayen Sitabè. Arou Pite Toulawa, & Arou Pite Laompo.

Le Roy de Tello ayant aujourd'huy comparu au même lieu, accompagné de Crain Linques, Daayen Mangappa, Galeran

leran de Patto, Daayen Telolo, & autres, il a luy même en personne juré solennellement sur l'Alcoran l'observation de tout ce dessus, & fait cy-dessous apposer son Sceau pour donner plus de force aux présentes, avec celuy du Crain Linques, & les seins des autres Grands de son Royaume, le 21. Juillet suivant, en présence des Alliés cy-joints; Ensuite dequoy, pour la satisfaction du Roy de Tello, son Excellence Calamatta; de la part de son frere le Roy de Tarnate, & sa Majesté le Roy de Palacca, ont de mesme recollé sur l'Alcoran le serment cy-dessus fait, sur le Traité de Bonaye. Il y avoit signé en Flament Maximilian de Jongh, Pierre Marchand, Jean Franlen Leonard Rus; & en Maléte le sceau & le sein du Roy de Tello, Daayen Mangappa, Galeran Mantfiloc, Galeran Carre de Pano, Daayen Telolo; les suivans sont les Alliés qui y estoient presens, le Sceau du Roy de Ternate, & au dessous Majuda Iurotulles; le Sceau du Roy de Sopingh, Radja Palacca, Passa Poja, Radja Caja, Palimpoe Daayen Sitabe, Arou Pite Tontawa, Arou Pite Laompo.

Ce jourd'huy estant encore comparus Daayen en Macoule Sabanhaer, Crain
Ma-

Mamoët, & Crain Rapahini, accompagnés de Daayen Mingaliqui, Daayen Telolo; Cinq Souroüians, ſçavoir Carre Ilefä Imama, Carre Tacca Ifema, Carre Tadjan Imaxi, Carre Telolo Innanto; les Interpretes Carra Roupä Ilatou, Carra Gappa Ijono, & le Secretaire Amien, ils ont exhibé une demi feüille de papier blanc, où leurs noms eſtoient deſſus en lettres Macaſſarienes, écrits de la main propre du Roy avec le grand Sceau leur ſervant de lettre de creance; & ont livré même le Sceau du Roy pour plus d'aſſeurance, declarant que le Roy n'ayant pû venir pour cauſe de maladie, il les avoit envoyés eux pour representer icy ſa propre perſonne, & ayant poſé les armes demander grace de ſa part à la Compagnie, la priant tres-humblement de le recevoir de même qu'elle a fait le Roy de Tello, & de le rétablir dans ſon alliance; Sur quoy le traité d'alliance ſuſmentionné leur ayant eſté leu & traduit en Macaſſarien pour le leur faire mieux entendre, ils l'ont accepté en tout & par tout ſans la moindre contradiction, & ſpecialement le traité fait en particulier avec le Roy de Tello le 9. Mars 1668. auquel ils ont encore adjouſté.

I. Que

1. Que conformément à ce qui a esté dit cy-dessus de Tello, les Roys & les peuples de Goa & Sadrebonne raseront & demoliront, quand il plaira à la Compagnie, tous les rempars, murailles & fortifications des villes de Goa & Sadrebonne, sans pouvoir jamais les relever ny en bastir de nouvelles, que du consentement de la dite Compagnie.

2. Que lesdits Rois ne se mêleront en aucune maniere des Malefiens, Mores, ou autres étrangers, comment qu'ils se puissent appeller, qui sont à présent à Tello, Goa ou Sadrebonne, ou autre part sous leur juridiction, où qu'ils puissent estre trouvés; mais qu'ils en laisseront faire la Compagnie comme elle verra bon estre, & particulièrement envers Mapulle; & qu'à l'avenir ils ne pourront plus recevoir dans leurs Colonies aucun des susdites, ou des semblables nations, si ce n'est du consentement de la Compagnie, & en luy permettant de tenir à Tello, Goa & Sadrebonne, tout autant de monde que bon luy semblera pour prendre garde à leur conduite, sans que pour cela lesdits Rois puissent recevoir aucunes Barques dans les rivières de Tello, & Sadrebonne, & autres situées entre-deux, en cas que ces estrangers vinssent

à quitter le parti de la Compagnie, si ce n'est celles qui auront passeport de ladite Compagnie.

Surquoy les Deputez susdits, premiere-
ment pour & de la part de leur Roy, & puis
pour eux mêmes, ont presté serment d'une
fidelle alliance, tant sur l'Alcoran, que sur
l'eau qu'ils ont beuë sur leurs Krissès, avec
la même solennité qui est exprimée par le
Traité de Tello, en presence des Alliés
sousmentionnez, & du Conseil ordinaire
de l'Admiral, au susdit lieu, le 27. Juillet
1669. signé en Flaman, Danker vander
Straten, Pierre Marchand, Jean Franssen,
Jean d'Oppynen, Leonard Rus : Et en
Malés, Daini Macoule Sabander, Manou-
dyngan, Crain Mamou, Crain Rapout-
chine, & Radja Palacca comme Allié, n'y
en ayant pas eu davantage de presens.

Estant aujourd'huy comparus au lieu
susdit dans le Logis de l'Admiral, le Vieux
Roy de Goa, parce que le jeune Roy Ma-
pa Somba estoit malade, Cronron, Crain
Gedion, Crain Rapotchini, Crain Tempo
Ballang, Carra Mamoet, Crain Baboan &
Daayen Mangeliquien, ils ont aussi en per-
sonne presté le même serment de fidelité
sur l'Alcoran, pour plus d'assurance de
tout cecy, & cy dessous apposé leur Seau,
avec

avec la fouscription des autres Grands fous-nommés , en prefence des Alliés y joints, & des Membres du Confeil. Signé en Flaman Maximilian de Iongh , D. vander Straten. L. Rus, & au deffous du Malés, le Seau du vieux Roy de Goa, & tout contre Crain Richoa, Abdul Hami Cronron, Dayen Mamou, Crain Hoedjou, Crain Rapoutchine, Himaligongan, Crain Tampoballan, Dayen Menawing, Crain Bobahan, Carre Mamou, Menou d'Ionggang, Dayen Menalyly; & comme alliés Majuda Jérotullus, Quitfil Calamatta avec leur Seau. Le Seau du Roy de Sopingh avec fon nom, Radja Palacca; le Seau du Roy de Tello; & fon nom écrit de la main propre, Crainri Tello.

L E T T R E S.

De Radja Goa, Crain Tello & Linques Rois au Pais de Macaffar, écrites au Gouverneur General Jean Maetsfuycker, & à Mefl. du Confeil des Indes, & receuës le 14. Aouft 1669. par le Iackt du Cabeliau, traduites du Malés.

Lettre de Crain Goa.

Ecrite par Paducca Siry Sultan Crain

S 2

Goa

Goa avec toute fincerité & pureté de cœur , & d'une affection reciproque , à Messieurs les Conseillers des Indes, à tous les Grands de la ville de Batavia, & à Monsieur le Gouverneur General Jean Maetsuiker, qui est un homme sage, des mieux entendus , & un veritable arbitre à proposer & faire ou moyenner des alliances avec tous les Rois de la terre qui sont sous le vent; qui est aussi misericordieux & liberal à tous ses amis & alliés qui luy sont affectionnés, en sorte qu'il fait éclater en tout & par tout sa Justice , son assistance & sa protection envers tous ceux à qui l'on fait tort; Car il est comme le Magasin de toute sorte d'entendement & de connoissance , quand à l'effet & à l'observation de ses promesses , fort droit en ses resolutions & en sa justice , par où il se rend fort renommé dans toutes les villes qu'il y a depuis le dessus jusques au dessous du vent , où l'on parle de sa force & de son courage dans le champ de bataille, de même que de la connoissance qu'il a à manier les armes tant par mer que par terre , ce qui donne de la terreur à tous ses ennemis , & que le haut Dieu vueille benir en toutes ses actions avec santé dans ce monde.

Au reste nous declaron sur ce papier
en

en sincerité & pureté de cœur, que nous sommes tous véritablement amis de la Compagnie, & que nous le serons tant que le Soleil & la Lune éclaireront, sans aucun changement; & parce qu'à cause de nostre éloignement, & par ignorance & faute d'entendement nous avons mal agi avec la Compagnie, nous la supplions avec instance qu'elle nous veuille pardonner. Nos enfans & tous les autres Grands ensemble la supplient pour la même chose, & pour ce sujet nous avons résolu de nous mêmes, avec tous nos fils, & tous les Grands du Royaume d'aller trouver le puissant General Corneille Speelman, Admiral, Commissaire & Surintendant sur les Provinces Orientales pour la Compagnie, & luy demander le pardon qu'il nous a déjà octroyé, avec toute sincerité & pureté de cœur, pour nous unir avec tous les autres Alliés, & estre compris dans le traité d'alliance qui a esté fait de nouveau, & que nous avons juré sur l'Alcoran afin qu'il demeure d'autant plus ferme & sans aucun changement. Nous avons voulu faire sçavoir tout cecy au Gouverneur General, touchant la Paix que nous avons faite avec l'Admiral, Promettant que lors que ledit Admiral s'en retournera à Batavia, nous enverrons de

de nos enfans à sa fuite pour marque que nous demandons pardon , & pour faire honneur au Gouverneur General. Mais comme les hommes sont sujets à mourir nous ne pouvons pas sçavoir qui seront ceux que nous y enverrons. Au reste nous vous avons écrit deux lettres cy-devant , mais nous ne sçavons pas si vous les avés reçues ou non ; Nous vous avons aussi demandé pardon par elles, & vous avons fait sçavoir nos sentimens sur ce qui s'estoit passé. Nous n'avons rien encore dont nous puissions faire présent au Gouverneur General, faute d'occasion , mais nous prions Dieu incessamment nuit & jour pour sa prospérité.

L E T T R E

*De Crain Tello écrite avec sincerité de cœur par
Paducca Siri Sultan Arounarsietet , Crain
Tello à tous les Conseillers des Indes , & au
Gouverneur General Jean Maitznicker .*

Qui est , &c. Comme dessus.

AU reste nous confessons de nous-mêmes que nous en avons mal agi avec la Compagnie, parce que nous avons violé le Traité de Bonaye, & que c'est nous-mêmes

mes qui l'avons rompu, comme aussi l'alliance que nous avions faite en particulier à Ondiopandan, c'est pourquoy nous nous sommes entierement donnez à la Compagnie, luy demandant pardon, & avons aussi livré toutes les grosses armes que nous avions. Que si Dieu nous laisse en vie jusques à ce que l'Admiral parte pour Batavia, nous y irons avec luy, ou y enverrons à nostre place le Crain Linques, ou nostre frere aîné Dayen Mangappa, ou une autre personne de marque; comme il voulut y aller lors que nous nous reconciliames avec l'Admiral, parce que je me sentoïis coupable de mon crime; & ce pour aller demander ma grace à Batavia au Gouverneur General. Je n'ay rien encore à vous faire present, qu'un cœur droit & sincere, que je vous donne de tout mon cœur. A Tello dans le Palais du Roy le 25. Juillet. 1669.

L E T T R E

De Crain Linques, écrite avec sincerité & pureté de cœur par Crain Linques à tous les Conseillers des Indes, & au Gouverneur General Jean Maetsuiker.

Qui est, &c. Comme dessus.

AU reste vostre serviteur confesse de luy-même qu'il a forfait contre la Compagnie dans la rupture du Traité de Bonaye du Traité qu'il avoit fait en particulier à Ondionpandan ; c'est pourquoy vostre serviteur s'est donné entierement à la Compagnie, luy demandant pardon, & a livré toutes les grosses armes qu'il avoit que si Dieu me fait la grace de me conserver en vie jusques à ce que l'Admiral parte ; vostre serviteur ne manquera pas d'aller à Batavia avec luy, parce qu'il se sent coupable de sa faute, pour aller demander sa grace au Gouverneur General à Batavia. Je n'ay rien encore dont je vous puisse faire pretendre, si ce n'est un cœur pur & sincere que je vous offre. A l'Hostel de Crain Linques, le 25. Juillet 1669.

F I N.

T A-





71. 1108617 1.

7-2156

1108617 1.

